LE TRÉSOR DES JEUNES CONTEURS






QUAECUMQUE VERA

J'APPRENDS À LIRE
TROISIÈME LIVRE

LE TRÉSOR DES JEUNES CONTEURS

OUVRAGE AUTORISÉ DANS LES ÉCOLES
DU NOUVEAU-BRUNSWICK



W. J. GAGE & COMPANY, LIMITED
TORONTO

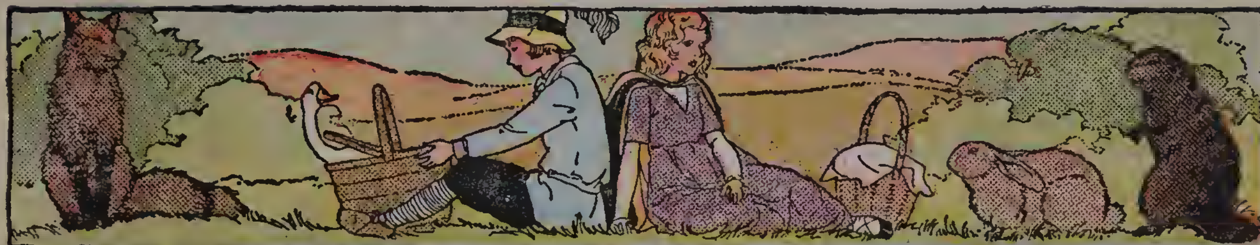
Le présent ouvrage, *Le trésor des jeunes conteurs*, fut écrit par J.-E. Poirier, William H. Elson et William S. Gray.

C'est à la fois une traduction, une adaptation et une revision du Troisième livre de lecture de la série *Elson Basic Readers*. Pour l'obligeante autorisation de traduire et d'adapter ce livre, nous tenons à témoigner notre vive reconnaissance aux auteurs et à l'éditeur de la série ci-haut mentionnée, et à leur offrir nos sincères remercîments.

ÉDITÉ ET IMPRIMÉ AU CANADA
PREMIÈRE IMPRESSION

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE
CONTES D'AUTREFOIS



DEUXIÈME PARTIE
NOTRE MERVEILLEUX MONDE



TROISIÈME PARTIE

CONTES DE GRANDS-PÈRES



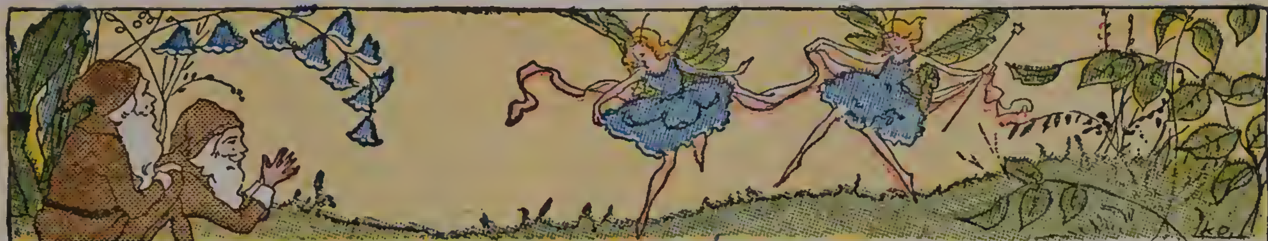
QUATRIÈME PARTIE

PARTOUT ON TRAVAILLE



CINQUIÈME PARTIE

CONTES À FAIRE RÉFLÉCHIR



SIXIÈME PARTIE

HISTOIRES DE BRAVES



PREMIÈRE PARTIE



CONTES D'AUTREFOIS

Vers le pays des contes

Autrefois, il n'y avait presque pas de livres. Pour cette raison, les enfants ne pouvaient pas lire, comme vous, des histoires amusantes. Ils en savaient tout de même, et pouvaient en raconter.

En ce temps-là, il y avait des conteurs qui passaient de village en village. Les grandes personnes se rassemblaient pour les écouter, puis racontaient aux enfants les histoires ou les contes qu'elles avaient entendus. À leur tour, les enfants racontaient ces histoires à leurs amis. Ainsi, ils apprenaient à les raconter.

Dans ce livre, vous trouverez plusieurs de ces vieilles histoires ou vieux contes. Sans doute, comme les enfants d'autrefois, vous les aimerez, vous aussi; et peut-être apprendrez-vous à en raconter.

Vous êtes prêts maintenant à commencer la première histoire. Bon voyage dans *Le pays des contes!*



EN ROUTE VERS LA VILLE

Dans cette histoire, on parle d'un lapin qui avait oublié quelque chose d'important. Essayez de trouver ce qu'il avait oublié.

Un matin, M. Castor s'en allait à la ville. Il faisait très chaud. C'est pourquoi Renard, qui tirait la voiture, marchait lentement.

Tout à coup, M. Castor aperçoit Jean Lapin assis sous un arbre. "Allez-vous à la ville? lui demande M. Castor. Si oui, vous pouvez vous asseoir derrière moi."

Aussitôt, sans dire un seul mot, Jean Lapin sauta dans la voiture.

Après quelque temps, Jean Lapin marmotta quelque chose. M. Castor arrête alors la voiture et se tourne vers Jean Lapin. "Qu'est-ce que vous dites? demanda-t-il au lapin.

—Je ne dis rien, répondit Jean Lapin.

—Mais si, je vous ai entendu, dit M. Castor.

—Ah! je disais que j'étais mal assis.

—Eh bien! alors, asseyez-vous sur votre pardessus," dit M. Castor.

Jean Lapin s'assit sur son pardessus, et la voiture repartit.

Il faisait de plus en plus chaud. C'est pourquoi Renard marchait toujours lentement. Comme on passait près d'un étang, Jean Lapin marmotta encore quelque chose.

"Qu'est-ce que vous avez dit? lui demanda M. Castor.

—Je n'ai rien dit, répondit Jean Lapin.

—Si, je vous ai entendu.

—Ah! je disais que Renard marche lentement.

—Moi, je crois qu'il fait le mieux qu'il peut, dit M. Castor, car il fait très chaud.

—Ça se peut bien," ajoute Jean Lapin.

Quelque temps plus tard, on passa près d'une belle grange rouge, puis on arriva près d'un bois. Alors le lapin se mit encore à marmotter.

"Que dites-vous? demanda M. Castor.

—Rien, répondit Jean Lapin, rien du tout.

—Si, vous avez dit quelque chose! Je vous ai entendu.

—Je disais tout bonnement que je ne puis pas voir en avant. Vous avez le dos trop large.

—Ce n'est pas ma faute, ajouta M. Castor. Tous les castors ont le dos large.

—Ah!" dit le lapin.

Bientôt, on passa le long d'une clôture blanche, puis, devant une belle maison jaune. Enfin, on arriva à un endroit du chemin où il y avait beaucoup de cahots. Alors le lapin se mit encore à marmotter.

"Qu'est-ce que vous marmottez? lui demanda M. Castor, en haussant le ton.

—Rien, répondit Jean Lapin.

—Si, si, vous avez dit quelque chose!

—Ah! je disais qu'il y a beaucoup de cahots, et ça me fait mal à la queue."

M. Castor en avait assez. "Arrête!" dit-il à Renard. Puis se tournant vers Jean Lapin, il dit d'un ton fâché: "Descendez!

—Pourquoi? demanda le lapin. Qu'ai je fait?

—À coup sûr, vous n'êtes pas satisfait! dit M. Castor. Descendez et marchez!

—Au contraire, je trouve que ça va bien.

—Non! Vous ne cessez de marmotter, continua M. Castor. Vous avez dit que vous étiez mal assis, que Renard marche trop lentement, que j'ai le dos trop large; maintenant vous dites qu'il y a des cahots dans le chemin! Est-ce ma faute? Descendez, vous dis-je!"

Jean Lapin baissa les oreilles, et regarda M. Castor. Puis, sans dire un seul mot, il descendit lentement.

"Allons!" dit M. Castor à Renard.

Renard repartit.



Il faisait toujours très chaud, et il y avait encore des cahots. Jean Lapin se mit à marcher derrière la voiture.

À quelque temps de là, M. Castor entendit encore marmotter Jean Lapin. "Qu'est-ce que vous dites? demanda-t-il au lapin.

—J'ai dit: 'Donnez-moi encore une chance.'

—Arrête!" dit M. Castor à Renard. Puis M. Castor met une de ses pattes de devant sur son front, réfléchit une minute et dit: "Montez!"

Jean Lapin monte de nouveau dans la voiture. Pendant longtemps, il garde le silence. Mais voilà que, soudain, il s'oublie encore et marmotte quelque chose.

M. Castor tourne vers le lapin des yeux fâchés, puis il dit: "Vous voilà encore avec votre marmottage! Qu'avez-vous dit?

—Rien, presque rien.

—QU'AVEZ-VOUS DIT? répéta M. Castor.

—J'ai dit: 'soleil brûlant . . . chemin dur . . . pieds fatigués . . . content d'être en voiture.'

—Vous avez dit cela? ajouta M. Castor, d'un ton plus doux. C'est mieux! Mais il vous reste encore une chose à dire.

—Qu'est-ce que c'est? demanda Jean Lapin.

—Je ne vous le dirai pas! Mais pensez-y bien, sinon . .

—C'est bien, j'y penserai," dit le lapin.

Et pendant longtemps, au cours du voyage, Jean Lapin pensa à ce qu'il lui restait à dire. Puis, voilà qu'il dit encore quelque chose à voix basse.

"Qu'est-ce que vous dites là? demanda M. Castor.

—Je dis que je suis chanceux d'être en voiture, répondit Jean Lapin. GRAND MERCI!

—Voilà qui est bien parlé! dit M. Castor. Maintenant, je puis vous dire quelque chose, moi aussi: VOUS ÊTES LE BIENVENU, M. LAPIN.

—Oh!" ajouta Jean Lapin.

Après ce moment-là, M. Castor et Jean Lapin firent un bon voyage jusqu'à la ville.

1. Qu'est-ce que Jean Lapin avait oublié?

2. Monsieur Castor fut-il bon pour Jean Lapin? Qu'est-ce qu'il a fait pour lui?

3. Jean Lapin a manqué quatre fois à la politesse. En quoi a-t-il manqué à la politesse?

4. Voici, plus bas, les endroits où les voyageurs passèrent. Trouvez où ils passèrent d'abord, ensuite, et après, ainsi de suite.

près d'un étang	devant une maison jaune
près d'un bois	le long d'une clôture blanche
près d'une grange rouge	où il y avait des cahots

UNE TROUPE DE MUSICIENS

Si, pendant la nuit, les animaux de la ferme se mettaient tout à coup à faire beaucoup de bruit, vous auriez peur, sans doute. Pensez-vous que des hommes auraient peur? Eh bien! oui. Cela est arrivé, du moins d'après l'histoire suivante.

Un jour, un âne entendit son maître qui parlait de lui à l'un de ses serviteurs. Pour mieux entendre, l'âne tendit ses grandes oreilles.

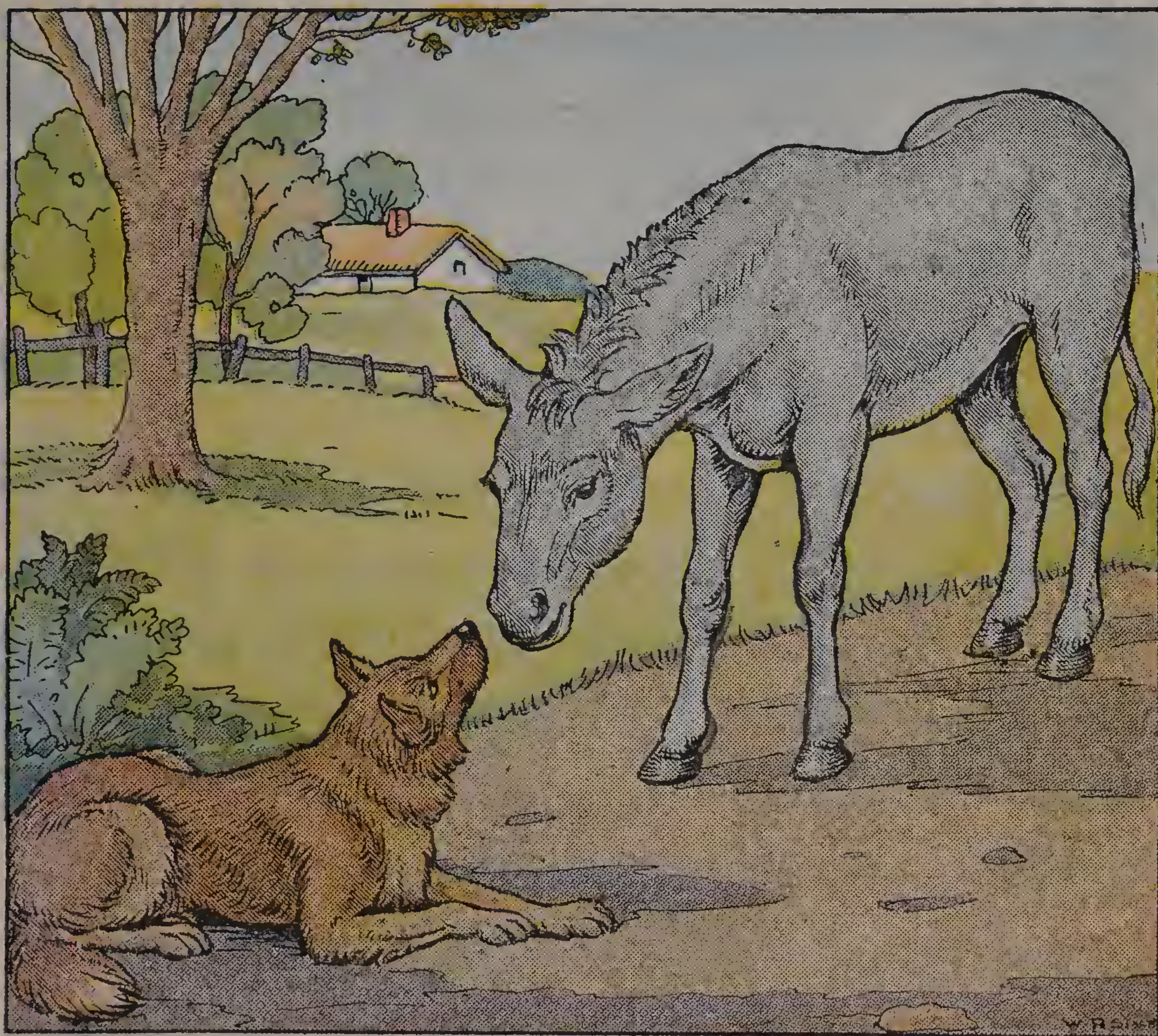
"Il est trop vieux pour travailler, maintenant, disait son maître. Tu le tueras dès que tu auras le temps."

Aussitôt, sans faire semblant de rien, l'âne fit un détour, et se sauva.

À peine avait-il fait un mille, qu'il aperçut un chien couché au pied d'un arbre. Ce chien avait l'air tout triste.

"Qu'est-ce qu'il y a? lui demanda l'âne.

—Mon maître veut me tuer! répondit le chien. Il dit que je suis trop vieux pour travailler. Mais



je ne veux pas mourir! Je me suis sauvé. Maintenant, je ne sais pas où aller!

—Cesse de te faire de la bile, mon ami, lui dit l'âne. Viens avec moi. Je vais à la ville pour entrer dans une troupe de musiciens.

—Qu'est-ce que je ferai, moi? demanda le chien.

—Tu battras du tambour, répondit l'âne.

—Ça me va," dit le chien, en se levant.

Comme les deux nouveaux amis arrivaient près d'un bois, le chien aperçut un gros chat noir caché sous un petit sapin.

Ce chat avait l'air découragé.

L'âne s'approcha du sapin, et dit au chat: "Qu'y a-t-il? Tu n'as pas l'air heureux.

—À ma place, vous ne le seriez pas, vous non plus, dit le chat. Ma maîtresse veut me faire tuer parce que je suis trop vieux pour attraper des souris. Mais je me suis sauvé, et maintenant, je ne sais pas où aller!

—Viens avec nous à la ville, dit l'âne. Nous allons faire partie d'une troupe de musiciens. Tu chantes bien; tu chanteras.

—Vous êtes de vrais amis!" ajouta le chat. Sans perdre un instant, le gros chat noir alla se joindre aux deux autres animaux.

Et les trois nouveaux amis s'en allèrent à pas lents vers la ville.

Tout à coup, l'âne aperçut un beau gros coq blanc près d'une belle grange. Ce coq tenait la tête basse, comme s'il était malade.

"Qu'y a-t-il? lui demanda l'âne.

—J'ai entendu tout à l'heure ma maîtresse crier au cuisinier: 'Pierrot! Il faudra tuer le gros coq blanc de bonne heure, demain matin. Tâche de ne pas oublier cela!'

—Cesse de te faire de la bile, dit l'âne. Viens avec nous. Tu chantes bien: tu seras le bienvenu dans notre troupe de musiciens.

—Grand merci!" dit le gros coq blanc. Cela dit, il vola par-dessus la clôture, et se joignit aux trois autres.

À la tombée de la nuit, les quatre nouveaux amis arrivèrent près d'une grande forêt.

"C'est assez loin pour le premier jour," dit l'âne.

En disant cela, l'âne se coucha au pied d'un gros arbre. Le chien fit de même. Le chat monta dans l'arbre, et le coq alla se jucher sur la plus haute branche.

Comme le coq allait fermer les yeux, il aperçut une lumière dans la forêt. Il en avertit aussitôt ses trois amis.

"Allons voir ce que c'est," dit l'âne.



Pas un ne se fit prier, car la faim les empêchait tous de dormir.

Peu de temps après, les quatre musiciens arrivaient près de la lumière que le coq avait vue. Cette lumière venait d'une vieille maison. Mais par malheur, personne ne pouvait voir ce qui se passait au dedans de la maison: la fenêtre était trop haute.

"Qu'allons-nous faire? demanda le chien.

—Ma foi, je ne sais," dit l'âne.

Mais le coq trouva bientôt un moyen. Il l'expliqua à ses amis. Ce qu'il dit fut aussitôt fait: l'âne se plaça sous la fenêtre et le chien lui sauta sur le dos. Le chat monta sur le dos du chien, et le coq sauta sur le dos du chat.

"Que vois-tu, M. le Coq? demanda l'âne.

—Je vois quatre hommes, répondit le coq. Je crois que ce sont des voleurs. Ils sont à table. Ils ont du pain, du gâteau, du lait, de la viande et des fruits.

—Il nous en faut! dit le chien, en se passant la langue sur le museau. J'ai si grand'faim que je puis à peine me tenir debout.

—Tout doux! mon vieux, dit le gros chat. Réfléchissons un peu. Dire qu'il nous faut de cette nourriture est une chose; nous en rendre maîtres est autre chose. D'après moi, le mieux à faire, c'est de chasser les voleurs de leur maison, et le faire si vite, qu'ils laisseront tout sur la table.

—Voilà ce qui s'appelle parler!" dit le coq.

Après avoir discuté quelque temps, tous furent du même avis que le chat. Alors, chacun se mit à

chercher un moyen de chasser les voleurs de la maison. Ce n'était pas une chose facile. C'est difficile à effrayer des voleurs.

Soudain, l'âne dit: "J'ai trouvé le bon moyen. Je vais dire: *Un*, *deux*, *trois*. Dès que je dirai *trois*, vous ferez tout le bruit que vous pourrez . . .*Un* . . . *deux* . . . *trois!*"

Quel bruit! Hi, han, oua, miaou, cocorico! Tout cela se faisait en même temps. Les voleurs n'avaient jamais rien entendu de pareil! Saisis d'épouvante, ils sortirent de la maison en toute hâte et allèrent se cacher dans la forêt.

Alors, les quatre musiciens entrèrent dans la maison.

Ils trouvèrent sur la table de quoi satisfaire leur grande faim. Ils prirent leur temps, et mangèrent tout leur soûl.

Puis, l'âne éteignit la lampe, sortit de la maison et se coucha sur l'herbe. Le chien s'étendit sur le plancher, derrière la porte. Le chat se roula près du foyer, et le coq se percha sur le dossier d'une vieille chaise.



Il se fit alors un grand silence.

Les quatre amis étaient à la veille de s'endormir. Tout à coup, ils entendirent du bruit. C'était un des quatre voleurs, le plus brave, qui s'approchait doucement.

Ne sachant que faire, les quatre animaux restèrent tranquilles, retenant leur souffle.

Le voleur entra dans la maison. Ayant sorti de sa poche un bout de chandelle, il s'avança vers le foyer. Mais ce qu'il voyait n'était pas de la braise; c'était les deux yeux brillants du gros chat noir.

Dès que le voleur allongea le bras pour allumer sa chandelle, le chat lui sauta au visage. Épouvanté, le voleur courut vers la porte. Comme il arrivait à la porte, le chien le mordit à la jambe. L'âne, qui l'attendait dehors, le frappa, le plus fort qu'il put, de ses deux pieds de derrière. Pendant tout ce temps-là, le coq, perché sur le dossier de la chaise, criait de toutes ses forces: "Cocorico! Cocorico! Cocorico!"

Pâle comme la mort, le voleur courut en boitant trouver ses compères.

"Allez à cette maison-là si vous voulez, vous autres, leur dit-il; moi, je n'y retourne plus! Il y a là une méchante sorcière qui a essayé de m'arracher les yeux. Près de la porte, quelqu'un m'a donné un coup d'épée à la jambe. Et quand je suis arrivé dehors, un géant m'a donné un grand coup de bâton. Pendant tout ce temps-là, la méchante sorcière criait: 'Cassez-lui le cou! Cassez-lui le cou!' . . . J'en ai assez de cette maison! Allons ailleurs."

Cette même nuit, les voleurs s'en allèrent dans une autre forêt.

Les quatre musiciens ne demandaient pas mieux. Ayant trouvé cette maison de leur goût, ils décidèrent d'y rester.

"Je pense, dit l'âne, qu'il vaut mieux demeurer ici que d'aller à la ville.

—Je suis du même avis," dirent en même temps, le chien, le chat et le coq.

La dernière fois que j'ai entendu parler de ces quatre animaux, ils vivaient encore dans cette vieille maison.

1. Dans cette histoire, on parle de quatre animaux. D'abord, il n'y en avait qu'un; puis, deux; ensuite, trois; et enfin, quatre. Nommez celui qui était seul, au commencement. Puis, nommez les deux, les trois, les quatre.

2. On voulait tuer trois de ces animaux parce qu'ils étaient vieux. Nommez ces trois animaux.

3. Combien de voleurs y avait-il?

4. Qu'est-ce que les animaux ont fait pour faire sortir les voleurs de la maison? pour effrayer le voleur qui est revenu?

UN TOUR DE FRÈRE LAPIN

Les deux plus gros animaux du monde, la baleine et l'éléphant, s'étaient imaginé qu'ils pourraient se faire obéir par tous les autres animaux. Mais il a suffi d'un simple lapin pour leur faire abandonner ce projet.

Un jour, Frère Lapin aperçut une baleine qui parlait à un éléphant. Il se baissa pour ne pas être vu, et s'approcha tout près des deux gros animaux.

"Vous êtes le plus gros animal de la terre, disait la baleine; et moi, je suis le plus gros animal de la mer. Si nous nous entendons bien, nous pourrons faire faire ce qu'il nous plaît à tous les autres animaux.

—Vous avez là une idée excellente!" s'écria l'éléphant.

Cela fit sourire Frère Lapin.

"Ils ne me feront pas faire tout ce qu'ils veulent," se dit-il.

Vite, il courut chez lui, prit un gros câble et un tambour, et revint au bord de la côte.

"Mme la Baleine, dit-il, seriez-vous assez bonne pour m'aider un peu? Ma vache est tombée dans un bourbier, et je ne puis l'en sortir.

—Je suis à ton service, répondit la baleine.

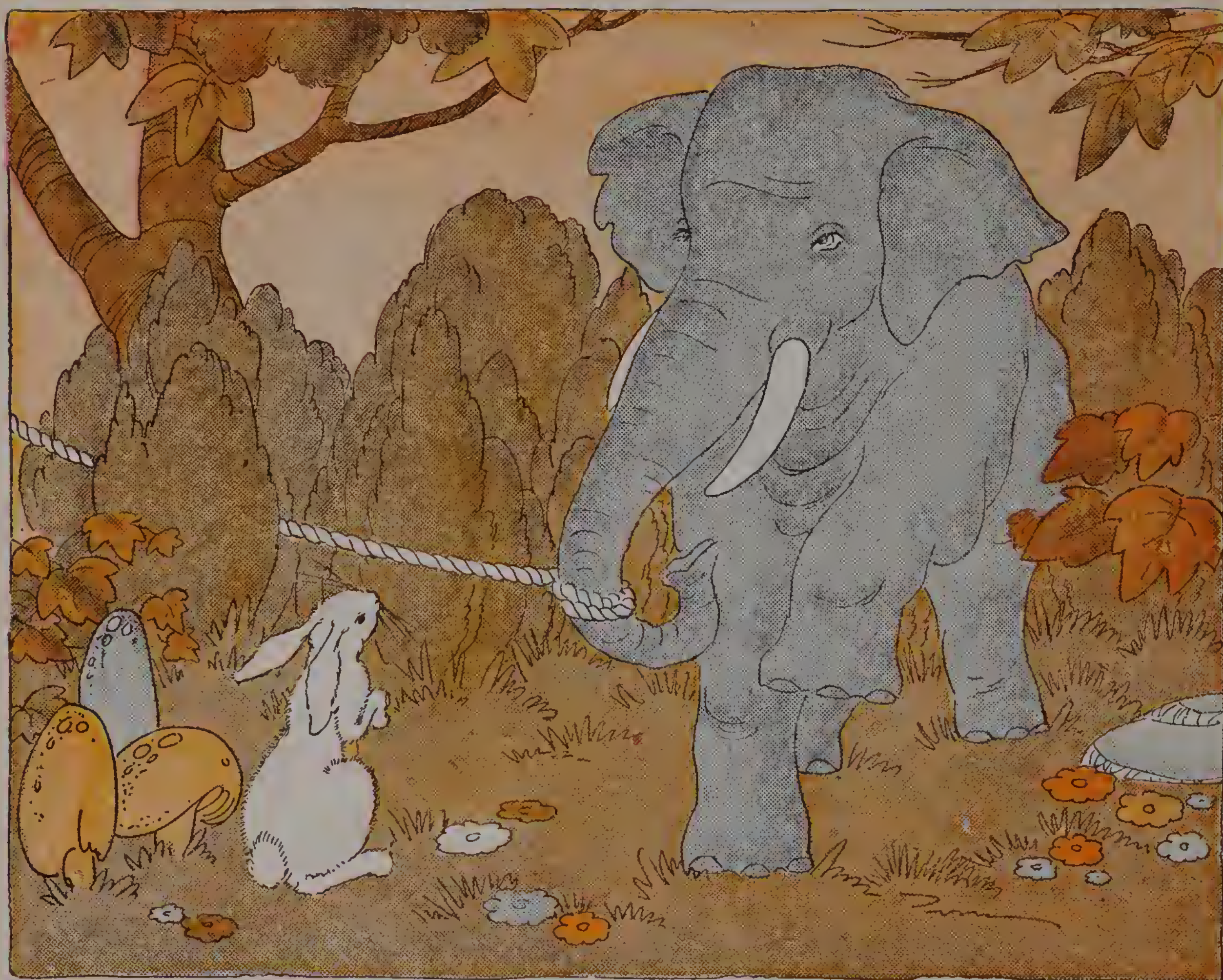
—Alors, dit le lapin, je vais attacher ce câble autour de vous, puis j'irai attacher l'autre bout aux cornes de ma vache. Quand tout sera prêt, je battrai mon tambour. Il faudra tirer fort, car ma vache s'est enfoncée dans le bourbier jusqu'à la tête.

—Bah! ajouta la baleine, je pourrais l'en tirer, même si on ne la voyait pas du tout."

Le lapin attacha le câble autour de la baleine, courut trouver l'éléphant, et lui fit la même histoire qu'il avait faite à la baleine.

"Je suis à ton service," dit l'éléphant.

Alors Frère Lapin attacha l'autre bout du câble à la trompe de l'éléphant et dit: "Quand tout sera prêt, je battrai mon tambour. Il faudra tirer fort; c'est une grosse vache.



—Bah! dit l'éléphant, je pourrais tirer douze vaches à la fois hors d'un bourbier.

—J'en suis sûr, ajouta le lapin; mais tout d'abord, ne tirez pas fort."

Frère Lapin courut se placer sur une butte. De là, il pouvait voir et la baleine et l'éléphant. Sans tarder, il se mit à battre son tambour. Aussitôt le câble raidit, et les deux animaux commencèrent à tirer.

"Comme cette vache est pesante!" se dit l'éléphant.

"Elle doit être au fond du bourbier!" se dit la baleine.

Plus la baleine tirait, plus l'éléphant tirait. Mais en ce moment, l'éléphant tirait un peu plus fort que la baleine. Bientôt, la baleine s'aperçut qu'elle arrivait au rivage. Alors elle s'élança de toutes ses forces vers le fond de l'eau. Le coup fut si fort que le gros éléphant fut entraîné jusqu'au bord du rivage.

Étant revenue à la surface de l'eau, la baleine aperçut l'éléphant à l'autre bout du câble. "Sais-tu à qui tu as affaire? cria-t-elle à l'éléphant.

—Qu'est-ce que tu fais avec ce câble? cria à son tour le gros éléphant. Je vais t'apprendre à te mêler de tes affaires!

—Et moi, dit la baleine, je vais t'apprendre à ne plus me jouer de tour!"

Les deux animaux se mirent alors à tirer de toutes leurs forces. Ils tirèrent si fort, que le câble se rompit, et ils tombèrent tous les deux à la renverse.

Frère Lapin me raconta qu'il n'avait jamais rien vu de si drôle de sa vie.

À partir de ce jour-là, la baleine et l'éléphant n'ont jamais pu s'entendre. Et les petits animaux sont encore libres de faire ce qu'ils veulent.

Cette histoire sera plus facile à raconter si vous la dessinez d'abord. Voici ce que vous pourriez dessiner:

1. L'éléphant, sur le rivage, parle à la baleine qui est dans l'eau. Frère Lapin est caché; il écoute.

2. Frère Lapin, sur une butte, bat son tambour. La baleine, dans l'eau, tire; l'éléphant, sur la terre, tire de son côté.

3. Les deux animaux tombent à la renverse. Frère Lapin, sur la butte, rit aux éclats.

Maintenant, placez ces dessins l'un à côté de l'autre et essayez de vous raconter l'histoire à vous-mêmes. Vous verrez que ce moyen vous aidera à apprendre l'histoire plus facilement.

LA PRINCESSE QUI NE POUVAIT PAS PLEURER

S'il vous fallait trouver un moyen de faire pleurer quelqu'un sans lui faire de peine ni de mal, qu'est-ce que vous feriez? Une petite fille a trouvé un moyen.

CE QUE FIRENT LES SAGES

Il y avait une fois une jeune princesse qui ne pouvait pas pleurer. Mais elle riait à tout bout de champ, et souvent sans raison.

Aussi, son père et sa mère en étaient-ils bien chagrins.

Un jour, le roi et la reine en parlèrent à la plus sage des fées.

La bonne fée réfléchit longtemps.

Enfin, elle leur dit: "Si vous pouvez la faire pleurer une seule fois, elle guérira de son étrange maladie."

Bientôt, tous les gens du palais et des alentours se mirent à chercher un moyen de faire pleurer la princesse.

Ce n'était pas facile, car personne ne voulait lui faire de peine ni de mal.

Enfin, le roi fit publier ce qui suit: "Je donnerai une bourse d'or à toute personne qui réussira à faire pleurer la princesse sans lui faire de mal."

Quelques jours après, des sages arrivèrent. Chacun d'eux prétendait avoir un moyen sûr de faire pleurer la fille du roi.

Le premier dit: "C'est tout simple. Il suffit de l'enfermer dans une chambre une semaine durant, et, pendant ce temps-là, de ne lui donner que du pain et du lait."

La princesse trouva bien drôle d'être enfermée dans une chambre. Et chaque fois qu'une servante lui apportait un bol de pain et de lait, elle se tordait de rire. Cela dura toute une semaine.

Le dernier jour de la semaine, le roi et la reine allèrent à la chambre de la princesse. Ils la trouvèrent plus gaie et rieuse que jamais.

"Voyez, leur dit-elle, comme mes pieds sont petits! Mes souliers sont bien trop grands maintenant!"



En disant cela, la princesse leva une jambe en l'air, et un de ses souliers vola au milieu de la chambre.

Elle aperçut alors le visage sérieux du roi et de la reine, et se mit à se tordre de rire.

"Ma chère enfant, dit la reine, tu ne manges pas assez!" Puis, se tournant vers la servante, elle ajouta: "À l'avenir, vous lui donnerez tout ce qu'elle désirera manger."

Un autre sage essaya son moyen. Pendant six semaines, il fit des grimaces et des cris effrayants.



À sa grande surprise, la petite fille trouva cela de plus en plus drôle.

Fatigué et mécontent, le deuxième sage retourna chez lui.

Le troisième sage prit un autre moyen. Il entra dans la chambre de la princesse et se mit aussitôt à casser et à briser ses jolis jouets: pan, pan, par-ci; cric, crac, par-là!

Mais cela ne fit pas de peine à la princesse. Au contraire, elle trouva cela si drôle qu'elle se mit elle-même à lancer des jouets en l'air. Et voyant

ses jouets ici et là sur le plancher, elle riait à s'en tenir les côtes.

Enfin, on décida qu'il n'existait pas de moyen de faire pleurer la princesse. "Comme elle fait pitié!" disait-on de toute part.

CE QUE THÉRÈSE FIT

À quelques milles du palais, vivait une femme pauvre. Cette femme n'avait qu'un enfant, une petite fille appelée Thérèse.

La pauvre femme travaillait très fort. Cependant elle ne pouvait pas réussir à mettre de l'argent de côté.

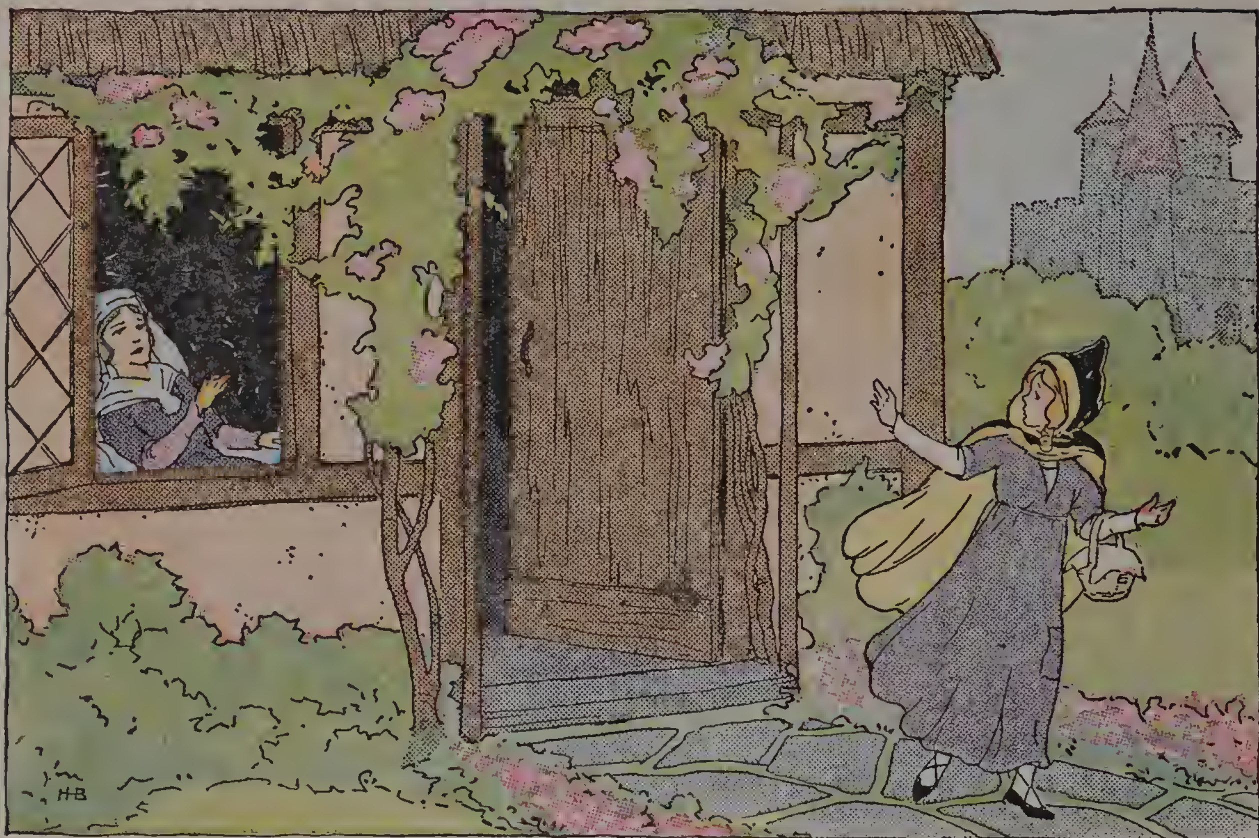
Un jour, la pauvre mère de Thérèse tomba malade.

"Qu'allons-nous devenir! se dit-elle. Il ne reste presque rien à manger à la maison, et je n'ai que quelques sous dans ma bourse!"

Thérèse savait cela, elle aussi.

Prenant son courage à deux mains, elle se dit: "C'est mon tour de gagner de l'argent. Mais comment faire?"

Elle réfléchit longtemps.



"Si je pouvais faire pleurer la princesse, se disait-elle. . . . Mais à quoi bon penser à cela."

Soudain, en préparant le dîner, il lui vint une idée. "J'irai au palais, se dit-elle, et j'essayerai cela. Si je réussis, la jeune princesse guérira, et on me donnera la bourse d'or. Avec l'or, j'achèterai de quoi guérir maman!"

Le dîner fini, Thérèse mit son manteau et son capuchon, prit un petit panier, et se présenta à sa mère.

"Où vas-tu? lui demanda sa mère.

—Je vais au palais, répondit Thérèse. Je veux essayer de faire pleurer la princesse.

—Ma chère Thérèse, dit sa mère, les sages n'ont pas réussi: tu n'as pas de chance de réussir. Reste ici, avec moi!"

Alors la petite fille expliqua à sa mère comment elle voulait s'y prendre, et la malade lui permit d'aller essayer. En regardant Thérèse s'en aller, la pauvre femme pensait:

"Elle est bien bonne, ma Thérèse!"

Thérèse n'était jamais allée au palais. Arrivée devant cette grande maison, elle eut peur. Mais alors, elle pensa à sa mère, et le courage lui revint. Elle frappa à la porte.

Un serviteur apparut bientôt. "Cette porte n'est pas pour des gens comme toi! dit-il d'un ton furieux. Va à la porte de derrière!"

Le coeur gros, Thérèse se présente à la porte de derrière. Une servante vient ouvrir. Cette servante jette un coup d'oeil sur la petite fille et sur son panier, puis elle dit: "Nous n'avons rien à donner aujourd'hui."



Heureusement que la reine se trouvait à ce moment dans la cuisine, car la servante fermait la porte sans permettre à Thérèse de dire un seul mot.

La reine avait vu Thérèse et l'avait trouvée gentille. S'étant approchée de la porte, elle vit que la petite fille avait le coeur gros. Elle lui parla donc avec douceur.

"Qu'y a-t-il, mon enfant? demanda-t-elle à Thérèse.

—Je suis venue au palais pour faire pleurer la princesse, répondit Thérèse. Je ne suis pas venue pour quêter!

—Toi! dit la reine, en souriant, faire pleurer la princesse, quand les plus sages du royaume n'ont pas pu réussir!"

Mais Thérèse avait l'air si sûre de son coup, que la reine lui permit d'entrer.

"Tu ne lui feras pas de mal?" demanda la reine, toujours en souriant.

La reine disait cela pour parler, car elle voyait bien que Thérèse ne ferait pas de mal à la princesse.

Tout en faisant parler Thérèse, la reine la conduisit à la chambre de la princesse.

La princesse fut bien contente de voir arriver une gentille petite fille. Elle n'avait pas aimé ces vieux qu'on appelait des sages.

S'étant aperçue que la princesse aimait la petite fille, la bonne reine recula lentement, sortit de la chambre, ferma doucement la porte et s'en alla.

La nouvelle qu'une petite fille était venue essayer de faire pleurer la princesse se répandit comme un éclair par tout le palais. On se rassembla aussitôt dans le voisinage de la chambre où était la princesse.



"Je me demande si elle va réussir, dit un des serviteurs.

—C'est ridicule! dit une servante. Les sages n'ont pas réussi; elle ne réussira pas."

Fatigué d'attendre, le roi ouvrit doucement la porte. Puis, la reine et lui regardèrent dans la chambre.

Devinez ce qu'ils virent! La princesse était assise à la table et pelait des oignons! Elle avait les yeux

pleins d'eau et des larmes coulaient sur ses joues roses.

"Elle pleure! s'écria la reine. Dieu soit loué! Merci, merci, ma petite fille!"

Bientôt, dans tout le palais, on savait qu'une petite fille avait fait pleurer la jeune princesse en se servant d'oignons.

"J'aurais pu faire cela, dit le cuisinier.

—Entendu, dit une servante, mais il fallait y penser."

Après ce temps-là, la princesse fut comme toute autre personne: elle pleurait quand elle avait du chagrin, elle souriait quand elle était contente, et elle riait seulement quand il arrivait quelque chose de vraiment drôle.

Mais elle ne pleurait pas souvent, car c'était une gentille petite fille.

Quant à Thérèse, elle reçut la bourse d'or et se hâta de retourner chez elle.

On ne saurait s'imaginer combien la pauvre mère fut contente quand elle apprit le succès de sa petite fille! Cela lui fit beaucoup de bien.

Au bout d'une semaine, grâce aux remèdes, et grâce aussi aux bons soins de son enfant, la mère était tout à fait guérie.

Tous ceux qui ont connu Thérèse l'ont aimée. On l'aimait parce qu'elle était bonne, douce, aimable, gentille et presque toujours joyeuse.

1. Pourquoi était-ce difficile de trouver un moyen de faire pleurer la princesse?

2. Qu'est-ce que le premier sage a fait? le deuxième? le troisième?

3. Comment Thérèse a-t-elle fait pleurer la princesse?

4. Quelle récompense Thérèse a-t-elle eue?

5. Qu'est-ce qu'elle a fait avec cette bourse?

6. Pourquoi aimait-on Thérèse?

7. Qu'est-ce que vous pourriez faire pour imiter cette bonne petite fille?

8. D'après vous, quelle partie de cette histoire est la plus comique?



JEANNOT LE SIMPLE

Voici l'histoire d'un petit garçon qui était différent des autres. À cause de cela, ses frères disaient qu'il était simple. Voyez par vous-mêmes s'ils avaient raison.

Un jour, Jeannot marchait lentement, les mains dans ses poches, en faisant sonner des pièces de monnaie. Au tournant de la route, il rencontra un fermier.

"Bonjour, Monsieur, dit Jeannot. Vous avez quelque chose dans ce panier?

—Oui, répondit le fermier d'un ton mécontent, mais ce n'est pas pour ton nez!"

Jeannot, continuant son chemin, se remit à faire sonner ses pièces de monnaie.

"Qu'est-ce que j'entends? cria le fermier en s'approchant de Jeannot.

—C'est de l'argent que mes frères m'ont donné, répondit Jeannot. Ils disent que je suis trop simple pour vivre avec eux. Ils m'ont donné cet argent, puis ils m'ont dit: 'Va-t'en et ne reviens plus!' "

Le fermier aimait beaucoup l'argent. Devinant que Jeannot en avait plus que pour acheter son oie, il dit:

"Écoute! mon garçon, j'ai une belle oie dans ce panier. Je te la vendrai."

Jeannot regarda l'oie.

"En effet, dit-il, elle est belle et bien grasse. Voici mon argent."

Il donna son argent au fermier, et le fermier lui donna l'oie et le panier.

Au moment de partir, Jeannot le Simple aperçut un château sur le haut d'une colline.

"À qui est cette grosse maison, là-bas sur la colline? demanda-t-il au fermier.

—Comme tu es simple! dit le fermier, en riant aux éclats. Tu ne sais pas que c'est le château de notre grand roi?

—Oh! c'est là que notre roi demeure! s'écria Jeannot. Je vais à l'instant lui faire cadeau de cette oie."

Et il partit en chantonnant.

Arrivé au château, Jeannot frappa à la porte. Un serviteur du roi vint ouvrir.

"J'ai un cadeau pour le roi, dit Jeannot.

—Vraiment! dit le serviteur. Laisse-moi donc voir ce cadeau."

Jeannot ouvrit son panier et montra son oie au serviteur.

"Quelle belle oie! s'écria le serviteur. Comme elle est grasse!"

Puis, l'homme regarda Jeannot un instant, sourit, et ajouta: "Sais-tu que la moitié de cette oie est à moi? Comme gardien de cette porte, j'ai droit à la moitié de tout ce qu'on entre ici.

—Vous voulez rire, dit Jeannot.

—Non, je suis sérieux, dit le serviteur.



—Mais, comment est-ce que je puis vous donner la moitié de cette oie? demanda Jeannot.

—C'est très simple, répondit le serviteur. Le roi te donnera certainement une récompense. Eh bien! tu m'en donneras la moitié."

Jeannot réfléchit un moment, puis il promit la moitié de sa récompense. Alors le serviteur le laissa entrer.

Au pied d'un grand escalier, un autre serviteur dit à Jeannot:

"Comme gardien de cet escalier, j'ai droit à la

moitié de tout ce qu'on monte ci. J'ai donc droit à la moitié de cette oie."

Sans hésiter, Jeannot promit la moitié de sa récompense, et le gardien de l'escalier le conduisit vers le roi.

Comme Jeannot et le gardien de l'escalier arrivaient près du roi, le gardien de la porte entra. Il alla se placer à côté de Jeannot.

Il voulait savoir, de même que le gardien de l'escalier, quelle récompense le roi donnerait au petit garçon.

Jeannot fit un grand salut, ouvrit son panier et dit: "Sire, je suis venu vous faire cadeau de cette oie."

Le roi examina l'oiseau, et sourit. On voyait qu'il était content de ce cadeau.

"C'est une très belle oie!" dit-il.

Puis, regardant Jeannot, il dit: "Qu'est-ce que tu désirerais comme récompense, mon garçon?"

Le gardien de la porte se pencha vers le petit garçon et lui dit à l'oreille: "Demande de l'or!

—Demande des diamants! dit à son tour le gardien de l'escalier.

—Sire, dit Jeannot, je ne désire ni argent, ni or, ni diamants. Tout ce que je désire, c'est une bonne volée.

—Une volée pour récompense! dit le roi avec surprise. Voyons! mon garçon, tu n'es pas sérieux?

—Si, ajouta Jeannot, je suis sérieux. Je ne désire rien autre chose.

—Très bien! dit le roi, on te donnera cinquante coups de fouet.

—Mais, dit Jeannot, cette récompense ne m'appartient pas. La première moitié appartient au gardien de la porte, et l'autre moitié appartient au gardien de l'escalier."

Tous les yeux se tournèrent vers les deux gardiens. Ceux-ci baissèrent la vue, et la rougeur leur monta au visage. Le roi les regarda un instant, et continua:

"Comment se fait-il, mon garçon, qu'une moitié appartient au gardien de la porte et que l'autre moitié appartient au gardien de l'escalier?

—Le premier m'a dit, répondit Jeannot, que la moitié de tout ce qu'on entrait dans le palais était à lui; et le deuxième m'a dit qu'il avait droit à la moitié de tout ce qu'on montait par l'escalier. Et pour avoir la permission de me rendre jusqu'à vous, il a fallu que je promette à chacun la moitié de la récompense que je recevrais."

À ce moment, la plupart des gens qui étaient là se pinçaient pour ne pas rire. Seuls, le roi, Jeannot et les deux gardiens étaient sérieux.

Les deux gardiens étaient devenus pâles comme un linge.

Le roi regarda les deux serviteurs coupables, fronça les sourcils, et dit:

"Comme vous le désiriez, vous aurez chacun la moitié de la récompense."

Puis, se tournant vers deux hommes forts qui se trouvaient près de lui, il ajouta:

"Vous leur donnerez, à chacun, vingt-cinq coups de fouet, rien de moins. Allez!"

Pendant qu'on conduisait les deux gardiens à leur récompense, les autres serviteurs ne purent



s'empêcher de pouffer de rire. Alors le roi prit un air plus doux. Puis il sourit. Ensuite, se tournant vers Jeannot, il dit: "Comment t'appelles-tu?

—Mes frères m'appellent Jeannot le Simple. Ils m'ont chassé de chez nous. Ils disent que je suis trop simple pour demeurer avec eux. Ils m'ont donné un peu d'argent et m'ont dit: 'Va-t'en et ne reviens plus.'

—Eh bien! dit le roi, tu demeureras ici, au château. J'ai besoin de gens simples comme toi."

Ainsi, Jeannot le Simple passa heureusement le reste de ses jours dans un beau château.

1. Cette histoire pourrait se diviser en trois parties, comme suit:

Jeannot et le fermier
Jeannot et les deux gardiens
Jeannot et le roi

Trouvez où l'on devrait faire commencer et finir chacune de ces parties.

2. Est-ce que, d'après vous, les frères de Jeannot avaient raison de l'appeler Jeannot le Simple? Pourquoi?

3. Qu'est-ce que les deux serviteurs ont fait pour mériter une punition?

4. Quel tour Jeannot leur a-t-il joué?

5. Qu'est-ce que les deux hommes forts ont fait aux deux méchants serviteurs?

6. Quelle récompense le roi a-t-il donnée à Jeannot?

7. Pourriez-vous raconter cette histoire maintenant? Essayez.

Regardons en arrière

Vous avez déjà lu cinq histoires. Elles sont intéressantes, n'est-ce pas?

Vous aimez faire plaisir aux autres, il n'y a pas de doute à cela. Eh bien! vous avez de petits amis qui ne savent pas lire, ou qui ne savent pas lire aussi bien que vous, et qui aimeraient certainement ces histoires intéressantes. Ne pourriez-vous pas les leur raconter? À coup sûr, cela leur ferait grand plaisir.

Quand on raconte une histoire, il faut être, à tour de rôle, joyeux, triste, sérieux ou fâché, tout comme les personnages de l'histoire que l'on raconte. Cela est plus intéressant pour ceux qui écoutent.

Après que vous aurez raconté une histoire ou un conte deux ou trois fois, vous trouverez cela bien plus facile. Essayez et vous verrez.

Vous réussirez peut-être si bien, que les grandes personnes aimeront beaucoup vous écouter. Vous serez alors comme les conteurs d'autrefois, et les voisins vous inviteront peut-être à leur raconter ces histoires.

DEUXIÈME PARTIE



NOTRE MERVEILLEUX MONDE

Du merveilleux partout

Vous aimez les contes de fées ou de nains, et tous les contes où se trouve quelque chose de magique.

Pourtant, vous savez que les nains et les fées n'existent pas. Et vous savez aussi qu'il n'y a pas de boîtes magiques.

Pourquoi donc aimez-vous quand même ces contes? Le savez-vous? C'est parce que, dans ces contes, il y a toujours du merveilleux. Partout où se trouve une fée, un nain ou quelque chose de magique, il s'y trouve du merveilleux. Et tout le monde aime le merveilleux.

Mais les contes ne sont pas les seuls endroits où se trouve du merveilleux. Il y en a partout autour de nous. De fait, il y en a dans tout ce qui existe. Les cinq histoires suivantes vous en donneront une bonne idée.

En les lisant, vous vous habituerez peut-être à découvrir du merveilleux dans tout ce que vous voyez. Bien plus, il vous arrivera peut-être de trouver cela plus merveilleux que les contes de fées et de nains. Puisse-t-il en être ainsi!

ANGÈLE ET LES PLANTES

Angèle a eu une grande surprise. Elle a appris qu'elle mangeait de la nourriture préparée par des plantes. En avez-vous mangé, vous autres? Cette histoire vous l'apprendra.

LES PLANTES ONT BESOIN D'EAU

C'était un beau jour d'été. Angèle et sa grand-mère étaient toutes deux dans le jardin.

La grand-mère, assise à l'ombre d'un arbre, raccommodait une robe. Angèle arrosait les fleurs du jardin.

Après quelque temps, la petite fille vint trouver sa grand-mère. "Grand-mère, lui dit-elle, j'ai lu hier soir dans un journal le mot *plante*. Qu'est-ce qu'une plante?

—Tout ce qui pousse des racines dans la terre et qui a des feuilles est une plante, répondit la grand-mère. Les fleurs, l'herbe, les fèves et les arbres sont tous des plantes."

Angèle regarda à terre. "Est-ce que je peux arracher une fleur?" demanda-t-elle.

—Comme il te plaira, ma petite,” répondit sa grand-mère.

Angèle arracha une fleur. La tige se détacha de la terre, emportant avec elle une touffe de petites racines. Angèle examina avec attention les feuilles, la tige et les racines. Puis elle retourna à son travail.

Pendant que la petite fille arrosait le reste des fleurs, elle pensait aux plantes, à leurs racines, à leur tige et à leurs feuilles.

Il y avait là-dedans beaucoup de choses qu'elle ne comprenait pas, et plusieurs questions lui vinrent à l'esprit.

Son travail fini, elle courut serrer son arrosoir, et revint au jardin trouver sa grand-mère. La bonne vieille lui donna une belle grosse pêche.

Après avoir dit merci, la petite fille s'assit sur un banc, en face de sa grand-mère. Aussitôt, elle se mit à parler.

“Grand-mère, dit-elle, vous dites souvent que pour grandir vite et avoir une bonne santé, il faut manger beaucoup, et manger plusieurs sortes de



choses. Comment se fait-il que les plantes ne mangent pas et profitent tout de même?

LES PLANTES MANGENT ET BOIVENT

—Les plantes mangent, répondit sa grand-mère.

—Je n'en ai jamais vu manger, moi, ajouta la petite fille.

—Tu n'en as pas vu boire, non plus, dit la grand-mère, en souriant. Pourtant tu sais qu'elles ont besoin d'eau. Une fleur qui n'a pas assez d'eau se flétrit et meurt.

—Comment est-ce qu'une plante boit? demanda la petite fille.

—C'est quelque chose de curieux, une plante, Angèle. Cela mange et boit en même temps. On pourrait dire que lorsqu'une plante mange, elle boit; et lorsqu'elle boit, elle mange.

—Je ne comprends pas comment cela peut se faire, dit Angèle.

—Si tu étais bien malade, et que le docteur disait à ta mère de ne pas te donner autre chose que du bouillon, tu boirais et tu mangerais en même temps, puisqu'il y a de la nourriture dans du bouillon.

—Les plantes sont-elles malades? demanda la petite fille.

—Parfois elles le sont, répondit la grand-mère. Mais même lorsqu'elles sont bien, elles ne peuvent pas manger quelque chose de sec. Leur nourriture doit d'abord être détrempée avec de l'eau. Alors, cette bouillie entre par les racines et monte jusqu'aux feuilles. Ainsi, comme tu vois, les plantes mangent et boivent en même temps.

—Ça doit avoir mauvais goût, une bouillie faite de terre et d'eau! dit Angèle.

LES PLANTES PRÉPARENT DE LA NOURRITURE

—Le bouillon que tu manges est cuit. Il n'est pas bon avant qu'il soit cuit. Eh bien! les feuilles changent ce que les racines prennent dans la terre, et en font une nourriture qui est souvent agréable.

—Est-ce qu'elles font cuire cela? demanda la petite fille.

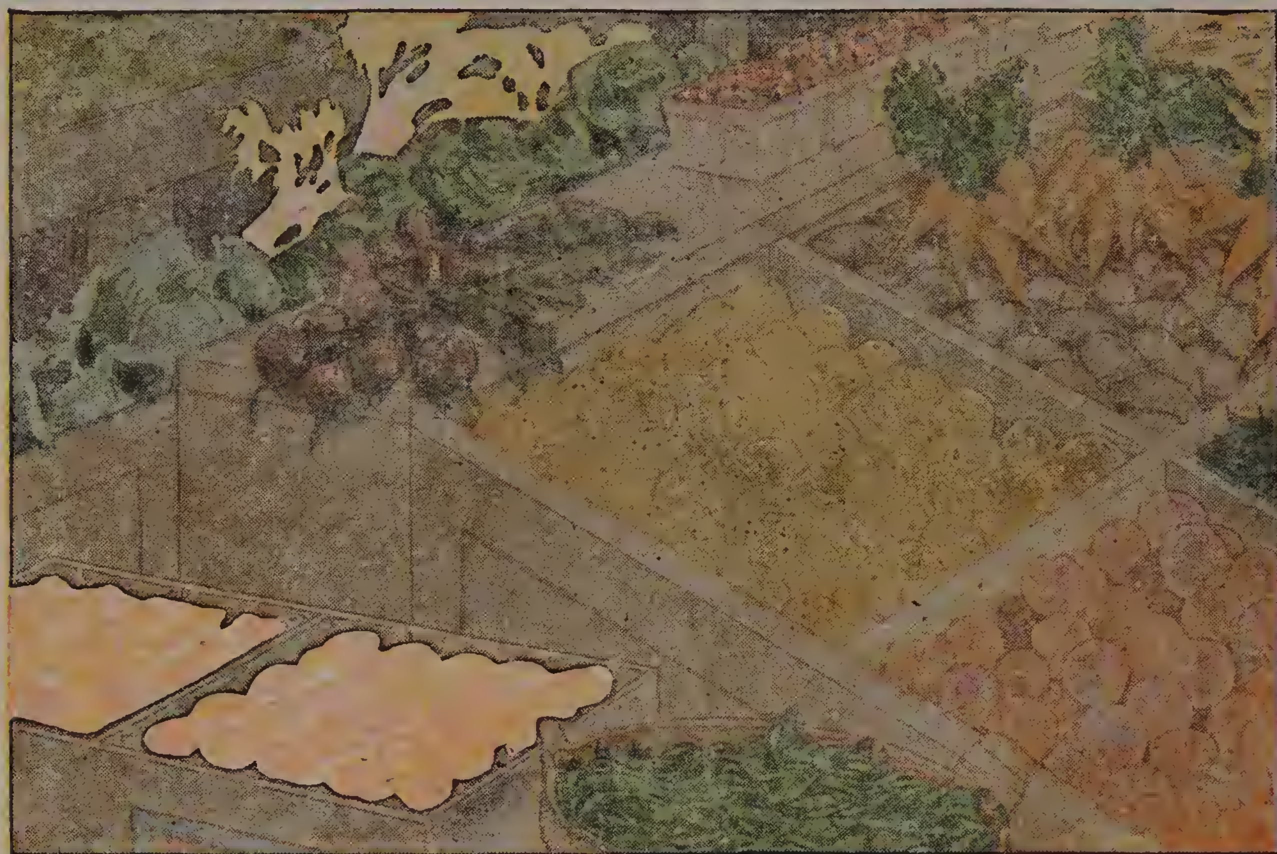
—Non. On ne sait pas au juste comment les feuilles changent cette bouillie, mais on sait qu'elles ne peuvent pas le faire sans le soleil ou une autre grande lumière. On sait aussi qu'il leur faut beaucoup d'air pur.

—J'aimerais goûter de cette nourriture, grand-mère, dit Angèle.

—Mais tu en manges tous les jours. Et la plupart du temps, tu trouves que cela a fort bon goût.

—Moi! dit Angèle, toute surprise.

—Oui, toi. Tu en manges maintenant. Cette pêche est de la nourriture préparée par une plante.



—C'est bien vrai! s'écria Angèle, en regardant attentivement sa pêche.

—Et tu manges des pommes, des poires, des oranges, des bananes, des cerises, des prunes, de la citrouille, des tomates, des framboises, des bleuets, des fraises. Eh bien! chaque fois que tu manges un de ces fruits, tu manges de la nourriture préparée par une plante.

—Je n'y avais jamais pensé, grand-mère, dit la petite fille. Que c'est merveilleux! Et dire que les plantes font cela avec de l'eau et de la terre!

—Ce n'est pas tout. Je t'ai vue manger des pommes de terre, des navets, des carottes, des bettes, des choux et de la laitue. Or, tout cela, c'est aussi de la nourriture préparée par les feuilles de certaines plantes.

"Et quand tu manges du gâteau et du pain, tu manges encore de la nourriture préparée par des plantes. Car la farine est faite de grains, et les grains sont faits par des plantes.'

Angèle était bien sérieuse maintenant. Elle pensait à tout ce que la bonne vieille venait de lui dire, et ne posait plus de questions. Sa grand-mère continua donc:

"Comme tu le vois, les plantes préparent beaucoup de nourriture pour nous. Mais elles en préparent davantage pour elles-mêmes. Il leur en faut beaucoup pour profiter. Et elles profitent d'autant plus vite qu'elles peuvent manger beaucoup et avoir beaucoup d'air et de soleil."

Angèle avait écouté avec beaucoup d'attention. D'abord, elle voulait simplement savoir comment une plante profite. Puis elle demanda comment

une plante boit et prépare de la nourriture. Enfin elle trouva tout cela merveilleux.

Après que sa grand-mère eut fini de parler, la petite fille garda le silence pendant quelques instants. Puis elle dit: "Qui a montré aux plantes comment préparer cette nourriture?

—Tu as appris que Dieu a créé la terre, la lune, le soleil et tout ce qui existe, n'est-ce pas? Eh bien! c'est Lui, aussi, qui a créé toutes les plantes et qui leur a montré comment préparer cette nourriture.

"C'est Lui encore qui a montré aux plantes que tu viens d'arroser comment faire de jolies fleurs.

—Que c'est merveilleux! s'écria Angèle. Et que Dieu est bon d'avoir fait tout cela pour nous!"

La petite fille se leva et alla examiner les jolies fleurs du jardin.

1. Les différentes parties d'une plante sont: les racines, la tige (ou tronc), les branches et les feuilles. Pouvez-vous dire à quoi sert chacune de ces parties?

2. Pourquoi l'herbe et les fleurs se fanent-elles lorsqu'il fait un temps sec?

3. Il y a des arbres qui ne portent pas de fruits. À quoi sert toute la nourriture que leurs feuilles préparent?

L'AMIE DE TANTE LOUISE

Tante Louise raconte une histoire à propos d'une de ses petites amies. Essayez de deviner plus vite que Pauline qui était cette amie de Tante Louise.

PAULINE NE SAVAIT PAS QUI ÉTAIT CETTE AMIE

Une belle après-midi du printemps, Pauline et sa tante Louise étaient assises dehors. Elles parlaient de différentes choses.

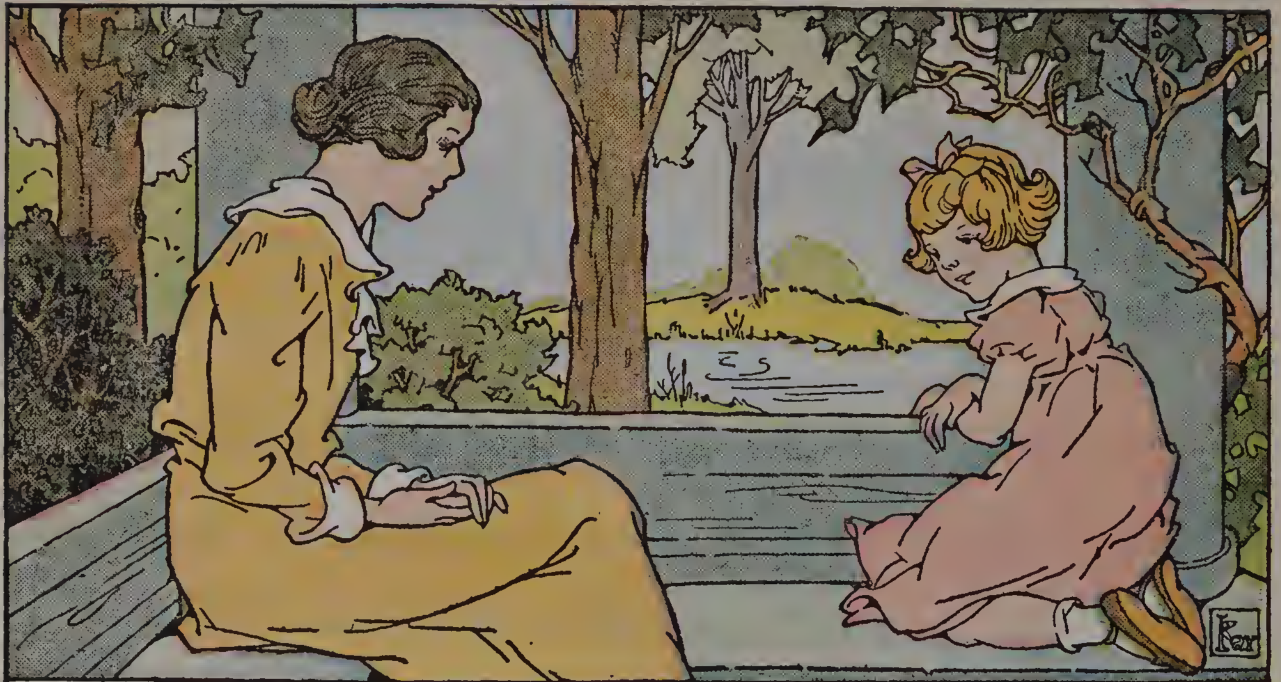
"Je me demande, dit Tante Louise, comment va ma petite amie qui habite l'étang.

—Qui est-elle? demanda Pauline, toute surprise. À quoi ressemble-t-elle?

—La première fois que je l'ai vue, continua Tante Louise, elle était toute petite. Elle était noire comme du charbon, et n'avait ni bras ni jambes. Elle n'avait qu'une tête et une queue.

—Elle n'avait qu'une tête et une queue!" répéta Pauline. Puis la petite fille réfléchit un instant et s'écria: "C'est un poisson!"

Tante Louise sourit, puis elle continua:



"Mais quelques jours après, j'ai vu de nouveau ma petite amie. Sa queue était plus longue qu'avant et chose étrange, elle avait maintenant deux jambes!

"Quelques jours plus tard, je la revis encore. Je ne pouvais en croire mes yeux! Elle avait maintenant deux bras, deux jambes et une queue.

"Les dernières fois que je l'ai revue, elle était cent fois plus grosse qu'au commencement. Elle n'avait plus de queue, et portait un habit vert et blanc."

Pauline savait bien maintenant que la petite amie de Tante Louise n'était pas un poisson, mais

elle ne pouvait pas se figurer ce que c'était. "La voyez-vous dans l'étang?" demanda-t-elle à sa tante.

Tante Louise ne répondit pas à la question de Pauline. Elle continua:

"Tout l'été, ma petite amie s'amuse sur le bord de l'étang ou devant la maison. Mais quand vient l'hiver, elle disparaît. Elle se cache dans la vase, au fond de l'étang, et reste là jusqu'aux chaleurs du printemps.

—L'avez-vous vue aujourd'hui? demanda la petite fille.

—Oui, Pauline, je l'ai vue tout à l'heure, répondit sa tante. Elle était encore habillée de vert et de blanc. Elle était très propre. On n'aurait pas dit qu'elle a passé tout l'hiver dans la vase. . . . Tiens! je la vois!"

PAULINE DEVINE QUI EST L'AMIE DE TANTE LOUISE

Pauline tourna aussitôt les yeux vers l'étang. Elle vit un geai bleu qui volait au-dessus de l'eau. Plus près, dans un érable, un merle chantait sa joyeuse chanson.

"Ce n'est pas un geai, dit Pauline. J'en ai vu un en plein hiver dans le bois, près de chez nous. Ce n'est pas un merle non plus. Le merle ne passe pas l'hiver dans la vase, au fond d'un étang.

"Dites donc, Tante Louise, continua Pauline, est-ce que votre petite amie chante?

—Chose étrange, répondit Tante Louise, ma petite amie ne chante pas quand elle est toute petite et habillée de noir. Mais quand elle est devenue grosse et porte un habit vert et blanc, elle chante et parle. J'ai appris à comprendre un peu de son langage.

—Qu'est-ce qu'elle dit? demanda Pauline.

—Parfois elle dit qu'elle est heureuse, répondit Tante Louise. Parfois elle dit qu'elle aime le temps chaud. D'autres fois, elle dit que bientôt elle plongera dans l'eau. Quand elle se prépare à plonger, elle dit: 'Brrrec, brrrec!'

À ce moment, Pauline entendit, venant de l'étang: "Brrrec, Brrrec!" Elle jeta la vue vers la surface de l'eau et aperçut, sur un vieux tronc d'arbre, quelque chose de vert et blanc.



"C'est une grenouille! s'écria Pauline. Votre petite amie est une grenouille!"

Tante Louise sourit. "Viens! dit-elle à Pauline. Allons voir de plus près notre amie la grenouille.

Pauline et sa tante allèrent s'asseoir tout près de l'eau, à quelques pas de la grenouille.

"Une grenouille n'est-elle pas toujours verte et blanche? demanda la petite fille.

—Non, pas quand elle est toute petite, répondit

Tante Louise. Alors, comme je te le disais tout à l'heure, elle est toute noire. Elle n'a qu'une tête et une queue. Elle ressemble plutôt à un poisson, et elle reste toujours dans l'eau. Sais-tu comment on l'appelle quand elle est petite et toute noire?

—Non, répondit Pauline.

—On lui a donné le nom de *têtard*.

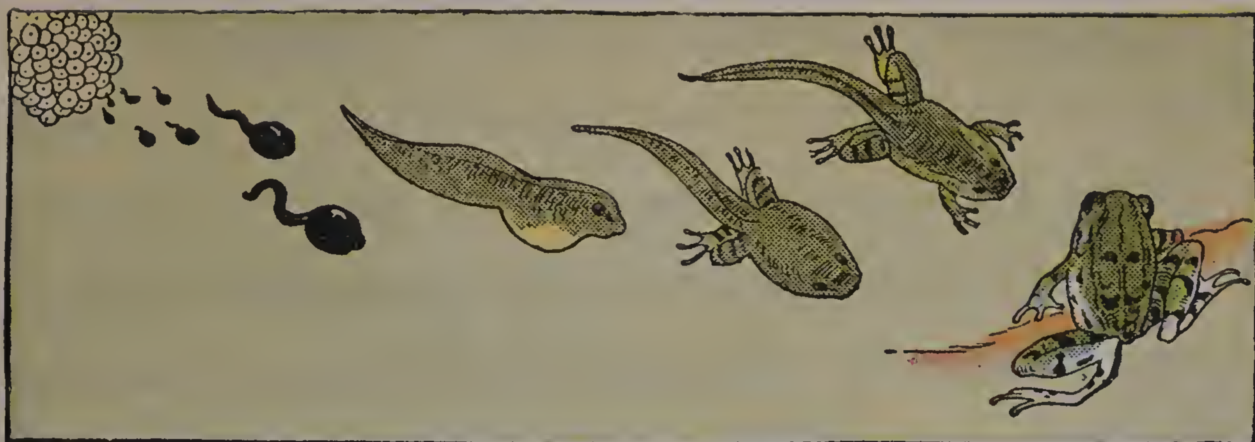
—C'est presque comme le mot *tête*, remarqua la petite fille.

—Le têtard grossit vite, continua la tante de Pauline. Après quelques jours, il lui pousse des pattes. Mais les pattes de derrière poussent avant celles de devant. Pendant ce temps-là, sa couleur change. Il devient peu à peu vert et jaune.

"Enfin, sa queue disparaît, et il devient vert et blanc. C'est maintenant une grenouille; elle peut sortir hors de l'eau et sauter ici et là.

—Passe-t-elle vraiment l'hiver au fond de l'étang? demanda Pauline.

—Oui, Pauline, répondit Tante Louise. Dès les premières gelées de l'automne, elle s'enfonce dans la vase, au fond de l'eau, et reste là jusqu'à ce que



les rayons chauds du soleil lui annoncent le retour du printemps.

—C'est merveilleux! ajouta Pauline.

—Allons à l'autre bout de l'étang, dit Tante Louise, en se levant. Peut-être y trouverons-nous quelque chose d'intéressant."

En suivant un petit chemin, Pauline et sa tante se rendirent jusqu'à l'autre bout de l'étang. Tante Louise écarta des broussailles, s'avança jusqu'au bord de l'eau, et fit venir Pauline près d'elle.

La petite fille aperçut dans l'eau un grand nombre de têtards. Ils secouaient tous leur petite queue. Pauline les regarda attentivement et dit:

"Je crois que je sais pourquoi on les appelle des têtards. C'est parce qu'ils ont une grosse tête et une petite queue.

—Oui, c'est justement la raison pourquoi on les appelle ainsi," ajouta Tante Louise.

Tante Louise s'avança un peu plus loin, appela Pauline, lui montra quelque chose qui ressemblait à de la gelée, et dit: "Vois-tu les petits points noirs ici et là dans cette gelée?

—Oui, répondit la petite fille.

—Ce sont des oeufs de grenouille, expliqua Tante Louise. C'est de là que viennent les têtards.

—Ainsi, demanda Pauline, la grenouille verte et blanche que nous venons de voir fut un jour un petit point noir?

—Tu peux m'en croire, Pauline, répondit Tante Louise. Toutes les grenouilles furent un jour des petits points noirs comme ceux-là, et ensuite des têtards.

—Que c'est merveilleux! s'écria la petite fille. Après quelques jours, continua Pauline, il pousse des pattes aux têtards?

—C'est ça.

—Ensuite, leur queue disparaît?

—Comme tu dis.

—Et pendant ce temps-là, ils changent de couleur?

—Tu sais bien ta leçon!" remarqua Tante Louise.

En ce moment, Tante Louise s'en allait vers le petit chemin. Pauline regarda les têtards une dernière fois, et courut rejoindre sa tante.

"Tante Louise, dit la petite fille, j'ai l'intention de revenir tous les jours voir les oeufs de grenouilles et les têtards. Je veux voir les oeufs éclore et les têtards grossir. Qu'en pensez-vous?

—C'est une idée excellente, Pauline."

La petite fille marchait maintenant dans le petit chemin, à côté de sa tante. Toutes deux s'en retournaient à la maison.

Pauline s'empressa de dire: "Vraiment, je trouve cela plus merveilleux que des contes!"

1. Avez-vous deviné qui était la petite amie de Tante Louise plus vite que Pauline?

2. Où les grenouilles passent-elles l'hiver?

3. Qu'est-ce qui leur dit que le printemps est revenu?

4. Sans regarder dans le livre, dessinez des têtards, et une grenouille qui a une queue et quatre pattes.



ANDRÉ ET LES HIRONDELLES

André a appris beaucoup de choses au sujet des hirondelles. Essayez de trouver tout ce qu'il a appris.

André aimait beacoup les petits oiseaux. Il se plaisait à les regarder voler, courir et manger. Parfois, il s'arrêtait pour les écouter chanter. Et il pouvait passer des heures à les regarder construire leurs nids ou apporter de la nourriture à leurs petits. Il trouvait tout cela vraiment merveilleux.

Jamais il n'aurait voulu faire de mal aux petits oiseaux. Il évitait même de les déranger. Aussi avait-il de la peine quand un méchant garçon leur lançait des pierres.

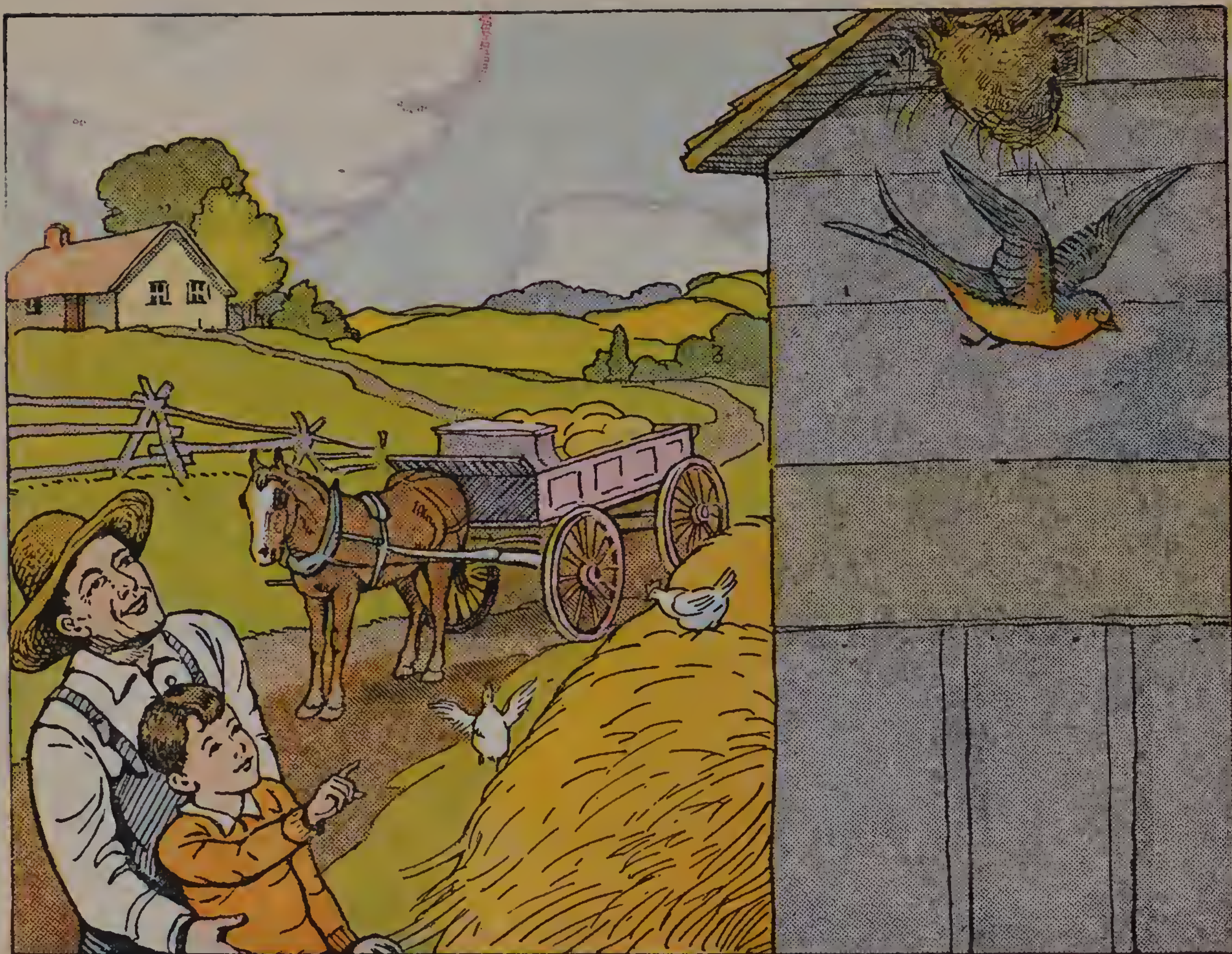
Il connaissait déjà plusieurs oiseaux par leur nom. Il connaissait le merle, le roitelet, le moineau, l'hirondelle, la fauvette, le pic, le colibri et quelques autres. Mais de tous ces oiseaux, c'est l'hirondelle qu'il aimait le mieux.

DEUX HIRONDELLES FONT LEUR NID

Un matin du mois de mai, André aperçut deux hirondelles sous le rebord du toit de la grange. Il courut voir ce qu'elles faisaient là.

Dès que le petit garçon arriva près de la grange, les hirondelles s'en allèrent. Alors André regarda sous le rebord du toit, où se trouvaient les hirondelles un instant plus tôt. Il aperçut un cercle gris sur une des planches.

À ce moment, le père d'André arrivait en camion. Lui aussi avait vu les hirondelles sous le rebord du toit.



André courut au camion et dit: "Papa, qu'est-ce que les hirondelles font là?

—Elles commencent à se faire un nid, lui répondit son père.

—Avec quoi font-elles ce nid? demanda André.

—Avec de la terre, répondit son père. Elles prennent de la terre humide avec leur bec, elles détrempent davantage cette terre avec leur salive, et font de petites boules qu'elles collent les unes sur les autres."

À ce moment-là, une des hirondelles arriva. Elle s'attacha aux planches, près du cercle gris, travailla un instant, et s'envola.

"Elle est venue porter une boule de terre," expliqua le père d'André.

Le père du petit garçon descendit de son camion et s'approcha du nid. Son fils l'avait accompagné. Le père jeta un coup d'oeil sur le nid, puis il dit à André:

"Vois-tu les petites bosses, les unes à côté des autres? Chacune de ces bosses représente une boule de terre. L'hirondelle fait un voyage pour chaque boule de terre qui sert à la construction de son nid. C'est pourquoi, si l'on pouvait compter le nombre de bosses, on saurait le nombre de voyages que les hirondelles ont faits pour construire leur nid.

—C'est la première fois que je vois des hirondelles faire un nid," dit André.

Ce matin-là, en allant à l'école, André décida d'observer tous les jours la construction du nid, et d'écrire dans un calepin tout ce qu'il apprendrait, pendant l'été, au sujet de ses oiseaux favoris.

Le soir du même jour, il commença son calepin. Sur la couverture, il écrivit en grosses lettres: *Les hirondelles.* En haut de la première page, il mit la date du jour. Sous cette date, il dessina le nid tel qu'il était ce soir-là. Il fit de même les soirs suivants, employant chaque fois une nouvelle page.

Un jour, après que le nid fut fini, André essaya de compter les boules. Il voulait avoir une idée du nombre de voyages que les hirondelles avaient faits pour construire leur nid. Il en compta plus de cent. "Et je n'ai pas tout compté, se dit-il, car le nid a plus d'une boule d'épaisseur." Il écrivit dans son calepin:

L'hirondelle est très laborieuse. Il lui faut faire plus de cent voyages pour faire son nid. Malgré cela, elle ne se décourage pas, et fait tout son travail avec soin.

Un jour qu'on était à table, André dit: "Je trouve cela mystérieux, moi!

—Quoi? lui demanda son père.

—Que des hirondelles sachent si bien faire un nid sans l'avoir appris.

—Tu as raison, André, ajouta son père, c'est vraiment mystérieux. Mais continue d'observer les hirondelles, et tu trouveras qu'elles font d'autres choses mystérieuses."

Vers le commencement de juin, André était allé à la pêche avec son père.

En ce moment, le père et son fils étaient assis près de la rivière.

Il y avait là quelques hirondelles. André les regardait voler. Il les voyait aller à gauche, à droite, monter, descendre, s'en aller et revenir, comme si tout cela était un jeu pour elles. Tout à coup, il s'écria:

"C'est merveilleux, n'est-ce pas, papa, une hirondelle qui vole? À voir ces oiseaux dans l'air, on dirait que voler est très facile. Et elles n'ont pas l'air de se fatiguer."

Avant que son père eût le temps de parler, André ajouta: "Dites donc, une hirondelle ne mange-t-elle jamais? Je n'en ai jamais vu manger.

—Si, André, dit son père en souriant, tu as vu des hirondelles manger.



—Mais non, papa, répliqua le petit garçon.

—C'est ce qu'elles font maintenant, sous tes yeux, continua son père. L'hirondelle mange en volant. Qu'est-ce que tu crois qu'elle mange?

—Des mouches? devina le petit garçon.

—Tu as bien deviné! dit son père. Elle se nourrit de mouches et de beaucoup d'autres insectes qui volent.

"Regarde-les bien. Vois-tu les coups d'aile et de queue qu'elle donnent pour aller à gauche, à droite,

pour monter et descendre? C'est pour attraper des mouches et des insectes qu'elles font cela."

À ce moment, André vit passer un papillon au-dessus de l'eau, à quelques pas devant lui. Tout à coup, il vit une hirondelle se diriger vers le papillon. Elle donna un coup d'aile, ouvrit le bec et avala l'insecte. "C'est bien ça, papa," dit André.

De retour chez lui, André alla chercher son calepin et un crayon et dessina une hirondelle qui vole le bec ouvert. Devant l'hirondelle, il dessina un papillon. Puis il écrivit sous ce dessin:

L'hirondelle se nourrit de mouches et d'insectes qu'elle attrape en volant.

TROIS HIRONDELLES APPRENNENT À VOLER

Depuis quelques jours, André voyait les têtes des jeunes hirondelles dans l'entrée du nid. "Elles ont l'air tout aussi grosses que leur père ou leur mère," pensait le petit garçon.

Un matin, comme il partait pour l'école, André entendit du bruit dans le nid. Il s'approcha. Il vit le père ou la mère voltiger aux environs du nid.

"Où est l'autre hirondelle? se demanda le petit garçon. Il se peut qu'elle soit dans le nid et qu'elle essaye de faire sortir les jeunes hirondelles, et c'est pour cela qu'il y a du bruit."

André avait bien deviné. Après le repas du midi, il trouva les jeunes hirondelles perchées sur un fil de téléphone. Elles avaient beaucoup de peine à s'y tenir. Elles battaient des ailes et donnaient des coups de queue. Chacune avait l'air de se dire: "Oh! que j'aimerais être dans notre nid! Nous étions si bien là!"

De temps en temps, la mère passait devant les jeunes hirondelles et laissait tomber un insecte dans un des trois becs. Le père faisait de même.

Ce soir-là, après l'école, André trouva les jeunes hirondelles à un autre endroit du fil de téléphone. Il remarqua que déjà elles s'y tenaient plus facilement. Il remarqua aussi que leur père et leur mère ne leur apportaient plus d'insectes. Ils passaient tout près d'elles et les poussaient du bout de l'aile.

Les jeunes oiseaux volaient quelque temps et retournaient se percher sur le fil.



Puis, une bonne fois, les jeunes hirondelles se mirent à donner des coups d'aile et à attraper des insectes. Elles ne pensaient plus à la peur ni à la fatigue. Elles ne pensaient qu'à manger. Sans doute, elles avaient grand'faim. Peut-être n'avaient-elles pas mangé depuis quelques heures. Elles firent cela assez longtemps avant de retourner se percher sur le fil de téléphone.

De retour à la maison, André raconta à son père ce qu'il avait vu et entendu le matin, ce qu'il avait vu à midi, et ce qu'il venait de voir.

"N'est-ce pas merveilleux, tout cela? lui dit son père. L'hirondelle sait juste le temps où il faut

enseigner à ses petits à voler; elle sait aussi par quels moyens y réussir."

André alla chercher son calepin. Il y écrivit la date où les petites hirondelles sortirent de leur nid. Puis il fit un dessin pour montrer comment leur mère et leur père leur jetaient des insectes quand elles étaient sur le fil de téléphone. Ensuite, il fit un autre dessin pour montrer comment le père et la mère faisaient envoler les jeunes hirondelles.

Après ce jour-là, les jeunes hirondelles n'attendaient plus que leur père et leur mère leur apportent à manger. Elles prenaient plaisir à attraper elles-mêmes, en volant, les insectes qu'elles rencontraient.

En quelques jours, elles savaient donner des coups d'aile et des coups de queue tout aussi bien que leur père et leur mère.

LES HIRONDELLES S'EN VONT

Pendant les mois de juillet et août, André continua à observer les cinq hirondelles. Puis le mois de septembre arriva avec ses nuits plus fraîches. On voyait beaucoup moins d'insectes.



Un matin, après une nuit froide, André ne vit plus ses hirondelles.

"Elles sont parties, lui dit son père. Elles s'en vont vers le sud, où il fait plus chaud et où il y a encore beaucoup d'insectes qui volent. Elles reviendront au printemps prochain."

André écrivit dans son calepin la date du départ des hirondelles, et dessina une carte montrant par où elles passaient en faisant ce grand voyage.

Enfin, il termina son calepin en écrivant ce qui suit:

L'hirondelle est un oiseau merveilleux. Elle sait beaucoup de choses sans les avoir apprises. Elle sait bien construire un nid. Elle sait quand c'est le temps pour ses petits d'apprendre à voler. Elle sait comment leur montrer à voler. Elle sait aussi par où il faut aller pour se rendre aux pays chauds.

Elle revient chaque printemps, me dit-on, au lieu où elle a passé l'été précédent. Qu'il me tarde de revoir mes cinq hirondelles!

1. Faisons un calepin semblable à celui qu'André a fait. C'est facile à faire.

(*a*) On pose, les unes sur les autres, disons cinq feuilles de papier qui n'est pas réglé, et une feuille de papier fort ou de carton mince. (*b*) On plie ces feuilles en deux, de façon à ce qu'elles prennent la forme d'un livre. (*c*) On prend deux ou trois points de couture le long du pli, et l'on a un calepin!

2. Essayez maintenant de remplir ce calepin pour qu'il ressemble à celui d'André.



TROIS BOULES MERVEILLEUSES

Dans cette histoire, on parle d'une chose que Louis n'a pas pu comprendre. Essayez de trouver ce que c'est.

LA TERRE EST UNE BOULE

C'était un beau soir du mois d'octobre, au moment où le soleil allait se coucher.

Louis, un petit garçon de huit ans, revenait à pied de chez son oncle. Il était allé faire une commission pour sa mère.

Tout à coup, il aperçut quelque chose de rouge, là-bas, dans la direction de l'est.

"Un feu! se dit-il. C'est peut-être une maison qui brûle!"

Il s'arrêta pour mieux regarder.

À ce moment, ce qu'il voyait ressemblait à une grande assiette rouge jaune que quelqu'un, à l'autre bout de la terre, levait lentement. Louis comprit alors ce que c'était, et se dit en souriant: "C'est la lune qui se lève!"

Mais cela avait beaucoup intéressé le petit garçon. Continuant son chemin, il regardait avec attention la grande assiette rouge jaune.

C'était là première fois que Louis prenait le temps d'observer la lune. Aussi, fut-il surpris de voir qu'elle montait vite. Quelques minutes après, la moitié de la lune paraissait au-dessus de la terre. Puis, il en vit les deux tiers. Et il avait fait à peine cent pas que la grande assiette ne touchait plus à la terre.

Arrivé à la maison, Louis demanda où était son père. "Il n'est pas ici, lui répondit sa petite soeur. Il est allé au magasin. Mais je pense qu'il reviendra bientôt."

Dès que son père arriva, Louis alla le trouver. "Papa, lui demanda le petit garçon, qu'est-ce que c'est que la lune?



—C'est une grosse boule, répondit son père, de même que la terre et le soleil.

—La terre est une boule, de même que la lune et le soleil! répéta Louis, tout surpris.

—Certainement, mon garçon, ajouta son père. Nous vivons sur une grosse boule qui ne touche à rien."

Après un moment de réflexion, Louis demanda: "Comment sait-on cela?

—C'est que, répondit son père, beaucoup de personnes ont fait le tour de la terre dans tous les sens, surtout depuis qu'on voyage en avion. Or, tu comprends qu'on n'aurait pas pu faire le tour de la terre si elle était attachée à quelque chose. Et puis, si elle était carrée ou avait une autre forme, on s'en serait aperçu en faisant ces voyages. Il n'y a pas longtemps de cela, trois aviateurs ont fait le tour de la terre en avion."

Comme le père de Louis disait ces dernières paroles, Georges, le grand frère de Louis, entra. "Venez voir l'éclipse!" s'écria-t-il.

Toute la famille sortit dehors.

L'OMBRE DE LA TERRE

La lune avait une grande échancrure du côté gauche. "Qu'est-ce qui est arrivé à la lune? demanda Louis.

—C'est une éclipse, répondit Georges.

—Oui, mais, qu'est-ce que c'est que ça, une éclipse? demanda le petit garçon.

—Je t'expliquerai ce que c'est quand tu entreras," répondit son père.

Louis regarda la lune pendant quelques minutes, puis il entra. Il lui tardait de savoir ce qui faisait cette échancrure.

Quand il ouvrit la porte, il aperçut deux balles qui pendaient à des fils attachés au plafond. Ces deux balles étaient toutes deux à la hauteur des yeux du petit garçon. La plus petite était suspendue près de la cloison. L'autre, beaucoup plus grosse, se trouvait éloignée de la cloison, et était à environ cinq ou six pieds de la petite balle. Le père de Louis tenait une lampe de poche à la main.

"Est-ce avec cela que vous allez expliquer une éclipse de lune? demanda Louis.

—Il n'en faut pas davantage, répondit son père. Viens te mettre ici."

Le père de Louis plaça son fils du côté gauche de la grosse balle, de façon que le petit garçon était tout près de la grosse balle et faisait face à la petite balle. Puis il dit: "La petite balle représente la lune, la grosse balle représente la terre, et ma lampe de poche représente le soleil."

Ayant dit cela, il éteignit la grosse lampe, alluma sa lampe de poche, se plaça à une douzaine de pieds en arrière de Louis, et dirigea la lumière de sa lampe de poche vers la petite balle, de façon que la lumière touchait presque le côté droit de la grosse balle. Ensuite il dit:

"Regarde la petite balle. C'est ainsi que paraissait la lune aussitôt après qu'elle fut levée, n'est-ce pas?

—Oui, papa, répondit le petit garçon.

—Maintenant, dit le père, pousse lentement la grosse balle, et en même temps, regarde l'ombre qui va passer sur la petite balle."

Louis fit ce que son père lui avait dit de faire, et

il vit l'ombre de la grosse balle passer sur la petite balle. Cette ombre fit une échancrure semblable à celle que Louis avait vue sur la lune quelques minutes avant.

"C'est bien cela! s'écria Louis.

—Si la grosse balle n'était pas ronde, dit son père, elle ne ferait pas une ombre en courbe sur la petite balle. Cela montre donc qu'au moins une partie de la terre est ronde, car c'est l'ombre de la terre qui passe en ce moment sur la lune."

CE QUE LOUIS NE COMPRENAIT PAS

Ensuite, le père de Louis mit sa lampe en d'autres positions. Par ce moyen, il montra à son fils que toutes les parties de la grosse balle font une ombre en courbe sur la petite balle. Puis il ajouta:

"Les éclipses de lune sont toutes un peu différentes. Quand tu en verras une autre, tu remarqueras que la courbe faite par l'ombre qui passe sur la lune représente une autre partie de la terre. C'est ainsi qu'on a pu voir sur la lune la forme ronde de toutes les parties de la terre.

—Mais je ne comprends pas, dit Louis, comment une grosse boule pesante comme la terre peut se tenir dans l'espace sans tomber!

—Elle s'y tient, mon garçon, comme la lune et le soleil s'y tiennent. Ces deux-ci sont de grosses boules aussi. La lune est plus petite que la terre, mais le soleil est beaucoup plus gros que les deux autres ensemble.

"Tu en comprendras un peu plus quand tu auras étudié beaucoup, mais tu ne comprendras jamais tout. Il y a là-dedans du mystère même pour les savants."

Ce soir-là, afin que le petit garçon puisse observer l'éclipse à son aise, on lui permit de veiller plus tard que de coutume. Ainsi il put voir l'ombre en courbe que fit sur la lune une autre partie de la terre.

Comme il se couchait, il jeta un dernier coup d'oeil vers la lune. Aussitôt, ces paroles de sa prière se présentèrent à son esprit: *le Père tout-puissant, le Créateur du ciel et de la terre.* "Je comprends bien mieux cela maintenant," pensa-t-il.



MOÏSE SAUVE SON PEUPLE

Voici une histoire remplie de merveilles extraordinaires. Cela arriva quelques années avant que Dieu eût donné ses commandements.

LA VOCATION DE MOÏSE

Un jour que Moïse gardait les brebis de son beau-père, il vit un buisson en feu. S'approchant, il s'aperçut, ô merveille! que le feu ne brûlait pas le buisson.

Alors Dieu appela Moïse du milieu du buisson en disant: "Moïse! Moïse!"



Moïse répondit: "Me voici."

Dieu ajouta: "Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob."

Aussitôt Moïse se cacha le visage, car il n'osait pas regarder Dieu.

Dieu lui dit encore: "J'ai vu les misères des Hébreux et j'ai entendu leurs prières. Va dire au roi d'Égypte de les laisser sortir de son pays."

Moïse partit au plus tôt pour aller trouver le roi d'Égypte. Il rencontra son frère Aaron, et tous deux se rendirent chez le roi.

Moïse et Aaron dirent au roi d'Égypte: "Ainsi

parle le Dieu des Hébreux: 'Laisse aller mon peuple pour qu'il aille dans le désert me faire une fête.' "

Ces paroles fâchèrent le roi. Et au lieu de permettre aux Hébreux de s'en aller dans le désert, il donna l'ordre de les faire travailler plus fort qu'avant.

Moïse et Aaron en étaient bien chagrins. Alors Dieu leur parla et leur dit d'aller de nouveau trouver le roi. Mais le roi refusa une seconde fois de laisser partir les Hébreux.

LES PLAIES D'ÉGYPTE

Alors Dieu permit que différents malheurs arrivent au peuple égyptien. On a appelé ces malheurs: *Les plaies d'Égypte.*

Quelles choses extraordinaires que ces plaies, et comme les Égyptiens ont dû souffrir pendant ce temps-là!

D'abord, l'eau des rivières, des lacs, des étangs, des puits, et même celle qui était dans des vases, devint rouge comme du sang; et personne n'osait en boire.

Puis il y eut des grenouilles partout, dans les champs, dans les granges et dans les maisons. Des mouches arrivèrent ensuite. Il y en avait partout aussi. Enfin, une maladie fit mourir tout le bétail des Égyptiens.

Plus tard, une grosse tempête de grêle et de tonnerre frappa le pays. Et le vent était très fort. Il ne resta debout ni herbe ni arbre. Cela fut suivi d'une grande nuée de sauterelles qui mangèrent ce qui restait dans les champs. Puis, pendant trois jours, il fit tellement noir qu'on ne se voyait pas les uns les autres.

Le roi savait que c'était Dieu qui permettait tout cela. Moïse et Aaron le lui disaient. Ils lui disaient aussi d'avance ce qui allait arriver.

Et puis, ces plaies ne faisaient pas de tort aux Hébreux. Tout de même, le roi refusait de laisser partir les Hébreux.

Mais voici que la pire plaie arriva. Dieu envoya un ange qui mit à mort le premier-né de toutes les familles des Égyptiens, et le premier-né de tout leur bétail.

LES HÉBREUX S'EN VONT

Cela fit changer l'idée du roi. S'étant levé pendant la nuit, il appela Moïse et Aaron et leur dit: "Allez-vous-en, vous et tous les Hébreux."

Les Hébreux partirent cette nuit même, emmenant et emportant tout ce qui était à eux. De plus, les Égyptiens leur donnèrent beaucoup de choses.

Chose étrange et merveilleuse, la nuit, une colonne de feu allait devant les Hébreux et les conduisait! Le jour, c'était une colonne de nuée!

Quelques jours après, le roi eut regret d'avoir laissé partir les Hébreux. Il fit venir ses soldats et prit en toute hâte le chemin que les Hébreux avaient suivi.

Les Hébreux étaient rendus près de la mer Rouge, quand tout à coup ils aperçurent au loin la grande armée du roi d'Égypte. "Ils vont nous mettre à mort! se dirent-ils.

—N'ayez pas peur, leur dit Moïse. Dieu est avec nous. Il nous sauvera."

Moïse étendit la main sur la mer, et la mer se divisa.



L'eau faisait une muraille à droite et une muraille à gauche.

Sur l'ordre de Moïse, les Hébreux se mirent à marcher entre les deux murailles d'eau. L'armée du roi d'Égypte fit de même. Alors la colonne de nuée se mit derrière les Hébreux.

Quand les Hébreux furent tous de l'autre côté de la mer, et que toute l'armée du roi fut entre les deux murailles d'eau, Moïse étendit la main sur la mer, et toute l'armée du roi d'Égypte périt.

Moïse et les Hébreux continuèrent leur chemin. La colonne de nuée et la colonne de feu les conduisaient toujours.

De plus, Dieu voyait à ce que son peuple ne manque pas d'eau ni de nourriture. Il fit tomber pour eux, pendant quarante ans, cette nourriture merveilleuse qu'on a appelé la *manne.* La manne était faite de petits grains blancs. Elle avait le goût d'un bon gâteau.

LES DIX COMMANDEMENTS

Environ trois mois après leur départ d'Égypte, les Hébreux arrivèrent à un désert près de la montagne de Sinaï. La colonne de nuée s'arrêta près de cette montagne.

Dieu appela Moïse du haut de la montagne. Moïse monta. Dieu dit à Moïse: "Maintenant, si vous écoutez ma voix, si vous suivez mes commandements, vous deviendrez un grand peuple, un peuple saint."

Moïse rapporta ces paroles au peuple, et le peuple promit de suivre les commandements de Dieu.



Dieu dit encore à Moïse: "Voici, je vais venir à toi dans une nuée épaisse, afin que le peuple entende quand je parlerai avec toi. . . . Va vers le peuple. Qu'ils soient prêts pour le troisième jour."

Le troisième jour au matin, il y eut des tonnerres, des éclairs, une nuée épaisse sur la montagne, et un son de trompe très fort.

Tout le peuple trembla.

Une fumée s'élevait de la montagne comme la fumée d'une fournaise, et toute la montagne tremblait. Le son de la trompe devenait de plus en plus fort.

Moïse parla, et Dieu lui répondit. Puis Dieu appela Moïse sur le sommet de la montagne, et Moïse monta.

Plusieurs jours après, Dieu donna à Moïse deux tables de pierre. Sur ces tables étaient écrits les dix commandements de Dieu. Ce sont les mêmes commandements de Dieu que nous lisons dans nos livres de prières.

1. Comment Moïse a-t-il appris qu'il était choisi pour faire sortir les Hébreux de l'Égypte?
2. Qu'est-ce qu'il a fait?
3. Faites une liste des différentes plaies qui sont rapportées dans cette histoire.
4. Quelle fut la dernière et la plus terrible des plaies?
5. Comment les Hébreux ont-ils fait pour traverser la mer Rouge?
6. Où les commandements de Dieu ont-ils été donnés à Moïse?
7. Qu'est-ce qui fit trembler les Hébreux avant que Dieu donna ses commandements?

Regardons en arrière

Nous avions raison de dire, n'est-ce pas, qu'il y a beaucoup de merveilleux autour de nous? En avez-vous trouvé par vous-mêmes? Certainement.

Mais il est fort probable que vous n'avez pas pensé à tout. Vous en avez certainement oublié. Il y a tant de choses merveilleuses!

Avez-vous pensé aux fleurs? Comment les plantes s'y prennent-elles pour les faire si jolies? Où prennent-elles les couleurs? D'où vient qu'elles peuvent les faire si bien avec tant de parties différentes?

Et je gagerais que vous n'avez pas pensé à vous-mêmes, à vos yeux, à vos oreilles et à votre esprit. Comment se fait-il que vous voyez? que vous entendez? que vous pensez? N'est-ce pas merveilleux?

Sans doute, vous avez découvert pourquoi toutes ces choses sont merveilleuses: c'est parce que c'est Dieu qui les a faites.

Toute votre vie, continuez à voir l'oeuvre de Dieu dans toutes les choses créées.

TROISIÈME PARTIE



CONTES DE GRANDS-PÈRES

Le secret des conteurs

Pour bien apprendre à raconter, les conteurs d'autrefois avaient un secret. Or, certains grands-pères d'aujourd'hui ont trouvé ce secret et nous l'ont dit. Le voici: *Il faut se faire dans l'esprit des images claires de ce qu'on entend ou de ce qu'on lit.*

Voici les huit premières images qu'il faudra se faire dans l'esprit pour bien raconter le commencement du conte suivant:

(*a*) *Au milieu d'une mer:*

1. Une petite île. Une maison sur l'île.

(*b*) *Dans un petit bateau, près de l'île:*

1. Un vieux pêcheur qui a l'air découragé.
2. Il prend un petit poisson doré.
3. Le poisson, dans les mains du vieux, parle.
4. Le pêcheur met le poisson dans l'eau.
5. Le poisson, dans l'eau, parle à l'homme.
6. Le pêcheur, souriant, rame vers le rivage.

(*c*) *À la maison:*

1. La femme du pêcheur querelle son mari.

Quand vous lirez la première histoire, faites bien ces images dans votre esprit. Faites aussi les autres images et racontez ce conte. Vous verrez que cela aide beaucoup.

Faites de même pour les autres contes.

LE PETIT POISSON DORÉ

Ce conte nous apprend que la richesse n'apporte pas le bonheur.

LA SURPRISE DU PÊCHEUR

Sur une petite île, au milieu d'une grande mer, vivait un vieux pêcheur avec sa femme. C'étaient de pauvres gens, si pauvres que parfois ils n'avaient rien à manger.

Un jour, le bon vieux avait pêché deux longues heures sans rien prendre. Découragé, il se dit: "À quoi bon essayer plus longtemps! Je ne prendrai rien! Mieux vaut retirer ma ligne et m'en retourner au rivage."

Mais voilà-t-il pas que, juste à ce moment-là, il prit un petit poisson doré, aux yeux brillants comme des diamants.

Le bon vieux examinait le poisson, quand, à sa grande surprise, le petit animal se mit à parler. "Je suis trop petit pour un repas, dit le poisson de sa toute petite voix. Vous me mangeriez en deux bouchées. Jetez-moi à l'eau, s'il vous plaît!"

Le vieux pêcheur eut pitié du poisson. Il le déposa doucement sur l'eau. Le poisson fit une petite tournée, revint près du bateau, et dit de sa petite voix douce et claire:

"Si jamais vous avez besoin de moi, revenez ici et appelez-moi. Je viendrai tout de suite. Vous avez été bon pour moi: je veux être bon pour vous, à mon tour."

Le vieux pêcheur trouva cela bien drôle. En ramant vers le rivage, il se disait:

"En voilà une bonne! Un poisson gros comme mon pouce qui prétend m'aider dans mes affaires! Ma femme va rire quand je lui raconterai ça!"

Rendu chez lui, il raconta à sa femme son amusante aventure. "Comment! lui dit sa femme, les yeux pleins de colère, tu l'as jeté à l'eau! Que tu es stupide! Veux-tu donc que nous mourions de faim!"

Elle continua sur ce ton jusqu'à ce que le pauvre vieux décida d'aller trouver le poisson.

En s'en allant vers son petit bateau, le bon pêcheur se disait: "Je ne crois pas que ce poisson puisse faire



quelque chose pour nous, mais au moins je le saurai pour certain."

Arrivé vers le lieu où il avait pris le petit poisson, le vieux pêcheur se mit à crier: "Petit poisson doré! Viens ici, je t'en prie!"

LE POISSON RÉCOMPENSE LE PÊCHEUR

Il n'avait pas encore dit la dernière parole, que la petite tête du poisson doré apparut au-dessus de l'eau, près du bateau.

"J'ai tenu ma promesse, n'est-ce pas? dit le poisson, de sa petite voix claire. Y a-t-il quelque chose que je pourrais faire pour vous? Je suis à votre service.

—Nous n'avons plus rien à manger, répondit le vieux pêcheur, et ma femme est fâchée contre moi parce que je t'ai jeté à l'eau.

—Ne vous faites plus de peine à propos de nourriture, dit le poisson doré. Retournez à la maison. Vous y trouverez de quoi nourrir une grande famille."

Aussitôt, le vieux pêcheur tourne son bateau dans la direction du rivage, et se met à ramer de toutes ses forces. Il lui tardait de voir si le poisson doré avait dit vrai.

Arrivé chez lui, il alla droit au garde-manger et l'ouvrit. Rien. Il ouvrit la porte du four. Quelle agréable surprise! Le four était plein de gâteaux et de pains!

"Le petit poisson ne m'a pas trompé, dit le pêcheur à sa femme. Je vois que j'ai bien fait d'avoir eu pitié de lui!"

Mais sa femme était difficile à contenter. Plus elle en avait, plus elle en voulait. Aussi passa-t-elle toute la nuit suivante à penser à ce qu'il faudrait demander au poisson doré.

De très bonne heure, le lendemain matin, elle secoue son mari, en disant: "Lève-toi, mon gros paresseux! Voyons, dépêche-toi! Va au plus tôt trouver ton poisson. Dis-lui qu'il me faut une cuve neuve. Et gare à toi si tu ne fais pas ma commission!"

Le bon vieux, à moitié endormi, s'en alla vers son bateau. Il rama lentement vers le large. Le poisson doré lui accorda volontiers la demande de sa femme. Quand le pêcheur arriva chez lui, il aperçut une belle cuve neuve dans un coin de sa vieille cuisine.

Au même instant, sa femme lui dit d'un ton sec et fâché: "Pourquoi ne lui demandais-tu pas une maison? Faut-il que je pense à tout, moi? N'as-tu pas de tête? Tu sais aussi bien que moi qu'on gèle en hiver dans cette vieille cabane! Retourne trouver ton poisson, et dis-lui qu'il nous faut une bonne maison!"

Cela fit de la peine au bon pêcheur. Il n'aimait pas déranger son ami à tout bout de champ. Tout de même, il alla le trouver. Le poisson doré lui



accorda encore volontiers cette demande. "Vous aurez ce que vous désirez," dit la petite voix claire du petit poisson.

En effet, à son retour, le vieux pêcheur aperçut de loin une belle grande maison à la place de sa misérable demeure.

En entrant dans cette maison, le bon vieux se dit: "Le petit poisson doré m'a certainement bien récompensé. Je ne pourrais lui en demander davantage."

Mais sa femme pensait autrement. Elle n'était pas encore satisfaite. Le lendemain matin, elle dit

à son mari: "Va trouver ton petit poisson et dis-lui que je veux un palais, des servantes et des serviteurs, un carosse et de beaux chevaux."

PEINES ET CONSOLATION DU PÊCHEUR

La femme eut encore ce qu'elle désirait. Mais ce fut pour le malheur du pêcheur, car elle ne voulut pas lui permettre de vivre dans le palais. Le vieux pêcheur dut se contenter de l'écurie. "Du moins, se disait-il, j'ai la paix, ici."

Mais cette paix fut de courte durée. Au bout d'une semaine, la femme du vieux pêcheur envoya chercher son mari. "Va dire à ton petit poisson, lui dit-elle, que je veux être la reine de la Mer et des Poissons."

"Pauvres poissons!" répétait le vieux en s'en allant vers son bateau. Il se disait cela, sans doute parce que les richesses avaient rendu sa femme égoïste et orgueilleuse.

Il n'avait pas osé désobéir. Il s'en alla donc faire part de cette demande à son ami, le petit poisson doré.

Quand le petit poisson entendit cela, ses yeux brillèrent de colère.

"Faire de votre femme la reine de la Mer et des Poissons! Y pensez-vous! dit le poisson doré. Jamais, au grand jamais! Une personne qui ne peut se gouverner elle-même ne peut en gouverner d'autres. Adieu! Vous ne me verrez plus." Et il disparut.

Le bon vieux pêcheur, triste et abattu, tourna son bateau vers le rivage et rama lentement. Il ne lui tardait pas d'arriver chez lui et d'annoncer à sa femme la réponse du petit poisson doré.

Mais quelle ne fut pas sa surprise, quand il aperçut de loin sa vieille maison à la place du palais. Et sa surprise ne fut pas moins grande, lorsque, dix minutes après, il découvrit avec grand plaisir que sa femme, en redevenant pauvre, était devenue plus douce et plus charitable! "En ce cas, se dit le vieux, je préfère ma vieille maison et ma vie de pêcheur."

Dans la suite, le bon vieux pêcheur travailla fort, mais il travaillait avec courage. Sa ligne à pêcher

semblait plus chanceuse, et il eut toujours de quoi manger un peu trois fois par jour.

Mais il n'oublia jamais son ami, le petit poisson doré. Chaque fois que le soleil faisait briller les écailles d'un poisson, le vieux pêcheur revoyait en esprit les yeux brillants du petit poisson doré, puis il lui semblait entendre sa voix douce et claire.

1. Où demeuraient le vieux pêcheur et sa femme?

2. Comment cet homme gagnait-il sa vie?

3. Combien de fois a-t-il vu le poisson doré?

4. Pourquoi le poisson doré a-t-il récompensé le vieux pêcheur?

5. Qu'est-ce que la femme du pêcheur a demandé la première fois? la deuxième fois? la troisième fois? la quatrième fois? la cinquième fois?

6. Combien de ces demandes ont été accordées?

7. Quelle raison le petit poisson doré a-t-il donnée pour ne pas accorder la dernière demande?

LA PRINCESSE QUI NE POUVAIT PAS RIRE

Vous vous rappelez l'histoire de la princesse qui ne pouvait pas pleurer, et comment une petite fille l'a fait pleurer? Voici l'histoire d'une princesse qui ne pouvait pas rire. C'est un petit garçon qui l'a fait rire, et il y a réussi sans effort, comme vous allez voir.

LE PETIT BONHOMME

Il y avait une fois un bûcheron qui avait trois fils. Ce bûcheron et sa femme aimaient beaucoup leurs deux premiers garçons, mais ils trouvaient leur plus jeune tout à fait simple, et ne l'aimaient pas.

Un jour, le premier fils du bûcheron s'en alla vers la forêt pour y couper du bois. Dans le panier qu'il portait sous son bras, sa mère avait mis un bon petit gâteau aux amandes.

Comme il entrait dans la forêt, il rencontra un petit homme à barbe blanche. Le bonhomme lui demanda un morceau de gâteau. "Je n'en ai pas trop pour moi," répondit le jeune homme.

Aussitôt, le bonhomme continua son chemin.

Quelques minutes après, le premier fils du bûcheron se mettait au travail. Mais au premier coup de hache, il se blessa à un pied.

Il dut retourner chez lui sans emporter un seul morceau de bois.

Le lendemain, le deuxième fils du bûcheron partit pour la forêt. Pour son goûter, sa mère avait mis dans le panier quelques bonnes tartines de confitures, un petit pain et un bocal de sirop.

Comme il entrait dans la forêt, le deuxième fils du bûcheron se trouva soudain en face du même bonhomme que son frère avait vu la veille.

"Donne-moi une de tes tartines, s'il te plaît? demanda le bonhomme à barbe blanche.

—Non, répondit le jeune homme. Je n'en ai pas trop pour moi."

Aussitôt, le bonhomme continua son chemin.

Le deuxième fils du bûcheron se mit alors au travail. Mais au deuxième coup de hache, il se blessa à la jambe. Il dut s'en retourner, lui aussi, sans emporter un seul morceau de bois.

Le lendemain matin, le troisième des fils du bûcheron alla trouver son père. "Il n'y a plus de bois, papa, dit-il. Laissez-moi aller en couper.

—Tu te couperas le cou, toi!" lui dit son père.

Mais le jeune garçon fit tant et si bien, que son père lui permit d'aller à la forêt. Il partit donc. Pour son goûter, il emportait un croûton de pain que sa mère avait jeté dans le panier.

Comme il entrait dans la forêt, il rencontra le petit bonhomme à barbe blanche.

"J'ai faim! dit le bonhomme. Veux-tu bien me donner un morceau de ton croûton?

—Avec plaisir, répondit le petit garçon. Je vous en donnerai même la moitié."

Le garçon s'assit sous un arbre et regarda dans son panier. Quelle agréable surprise! À la place du croûton que sa mère y avait jeté, il y avait un beau gros gâteau tout frais!

Après avoir mangé quelques bouchées, le bonhomme dit: "Tu es un garçon charitable. Tu mérites une récompense. Coupe cet arbre et tu trouveras quelque chose."



Ayant dit ces mots, le bonhomme s'en alla.

Le garçon coupa l'arbre que le bonhomme avait montré. Vous ne sauriez deviner ce qu'il y avait dans cet arbre! Une oie aux plumes d'or! Aussitôt, le garçon prit l'oie et se dirigea vers la ville.

CE QUI FIT RIRE LA PRINCESSE

Vers le soir, il arriva à une auberge. Il s'y arrêta pour y passer la nuit.

Or, l'aubergiste avait trois jeunes filles. Dès que ces trois filles virent l'oie, la même idée leur vint à l'esprit.

La nuit suivante, vers minuit, la plus âgée se lève, et va doucement au poulailler. C'était là que se trouvait l'oie aux plumes d'or.

"Je ne prendrai qu'une seule plume," se dit-elle.

Elle s'avance et saisit une plume du bout des doigts. Mais voilà qu'aussitôt elle perd presque toutes ses forces et que ses doigts restent collés à la plume.

Quelques minutes après, la deuxième des filles arrive au poulailler. Croyant que sa soeur veut prendre toutes les plumes d'or, elle la saisit pour lui faire lâcher l'oie. Mais voilà qu'à son tour elle perd presque toutes ses forces et que sa main reste collée à sa soeur.

La troisième fille arrive bientôt. Voyant ses deux soeurs près de l'oie, et pensant qu'elle arrive trop tard, elle se fâche tout rouge et saisit sa deuxième soeur. Aussitôt, elle perd ses forces et sa main reste collée à sa soeur.

Il arriva donc que les trois filles de l'aubergiste passèrent le reste de la nuit dans le poulailler.

Le lendemain matin, de bonne heure, le garçon

alla au poulailler, prit son oie, et partit. Les trois filles de l'aubergiste furent obligées de le suivre.

À peine le garçon et sa suite avaient-ils fait un demi-mille, qu'ils rencontrèrent deux jeunes hommes. "Laisse aller ces jeunes filles!" dit l'un d'eux au garçon. Mais le garçon ne fit pas semblant d'entendre. Alors, les deux jeunes hommes allèrent essayer de déprendre les trois jeunes filles, et ils restèrent pris à leur tour!

Plusieurs autres firent de même. Bientôt, il y eut une longue file de gens à la suite du garçon et son oie. Que c'était drôle de les voir essayer de se déprendre!

Quelque temps après, le garçon et sa suite arrivèrent devant un château. Dans ce château, il y avait une princesse qui n'avait jamais ri de sa vie. Elle était toujours triste. Elle faisait bien pitié. C'est pourquoi le roi avait dit: "Je la donnerai en mariage au premier jeune homme qui la fera rire."

Au moment où le garçon et sa suite passaient dans la rue, la princesse se trouvait à la fenêtre et regardait dehors. Quand elle aperçut la longue file



de personnes qui suivaient le garçon et qui essayaient en vain de se déprendre, elle éclata de rire.

Aussitôt, tous ceux qui suivaient le garçon reprirent leurs forces, et leurs mains se détachèrent.

Une servante courut dire au roi que sa fille avait ri. Sans tarder, le roi envoya chercher le garçon qui l'avait fait rire. Il le garda auprès de lui.

Et quand le plus jeune fils du bûcheron fut grand, le roi lui donna sa fille en mariage.



LES TROIS PANIERS DE POIRES

C'est l'histoire de trois garçons qui voulaient aider leur père. Le troisième seul a réussi. Essayez de trouver pourquoi.

LE PREMIER PANIER DE POIRES

Il était une fois un homme pauvre qui vivait seul avec ses trois fils. Cet homme était si pauvre, qu'il n'avait pas de jardin. Mais il avait, devant sa petite maison, un beau grand poirier.

Un jour, l'homme cueillit les plus belles poires de son poirier, les mit soigneusement dans un panier, et dit au plus âgé de ses fils:

"Le roi aime beaucoup les poires. Va lui porter celles-ci. Mais prends bien garde qu'on ne te les vole en chemin!

—Il n'y a pas de danger, papa, dit son fils. Je sais ce que j'ai à faire."

Le jeune homme couvrit les poires de feuilles vertes, et partit. Quelque temps après, il arriva à une fontaine. Il s'y arrêta pour boire.

Il y avait là une vieille femme qui lavait du linge. En la voyant, le jeune homme se dit:

"Une sorcière! Elle va peut-être essayer de voler mes belles poires. Mais elle va s'apercevoir que je suis aussi fin qu'elle."

"Bonjour, dit la vieille femme. Dis donc, mon jeune homme, qu'est-ce qu'il y a dans ce panier, sous les feuilles? Cela m'a l'air pesant.

—Des ordures, répondit le jeune homme.

—Tu dis cela pour rire, ajouta la vieille femme.

—Non, continua le jeune homme, c'est la vérité vraie!

—Eh bien! dit la sorcière, qu'il en soit ainsi!" Et elle se remit à laver son linge.

"Que veut-elle bien dire par ces paroles?" se demanda le jeune homme, en reprenant son chemin.

Arrivé au palais, il fit part aux serviteurs du roi

de la commission qu'il venait faire. Quelques minutes après, on le conduisit auprès du roi.

"Tu m'as apporté des poires? lui demanda le roi, en souriant.

—Oui, Sire, répondit le jeune homme, en faisant un grand salut. Et ce sont les plus belles poires du monde."

Le roi fut ravi de cette réponse. Il lui tardait de voir ces fruits, et surtout de les goûter. Il fit apporter le panier tout près de lui, et poussa les feuilles de côté pour voir les belles poires. Mais qu'est-ce que vous pensez qu'il vit? Des ordures! rien que des ordures!

Furieux, le roi donna ordre d'enfermer le jeune homme dans une chambre sombre.

Comme on le conduisait à cette chambre, le jeune homme se rappela les dernières paroles de la vieille femme, et dit: "C'est un tour de la sorcière!"

LE DEUXIÈME PANIER DE POIRES

Trois jours après, le père dit à ses autres fils: "Voyez comme votre grand frère a été chanceux.

Sans doute, le roi l'a récompensé. Pour récompense, il l'a probablement gardé auprès de lui, et lui a donné de l'or et de l'argent.

—Je suis aussi fin que mon grand frère, dit le deuxième fils de l'homme pauvre. Donnez-moi un panier de poires, papa, que j'aille, moi aussi, en porter au roi. S'il me donne de l'or et de l'argent, je vous en enverrai, moi.

—Comme il te plaira," lui dit son père.

Le même jour, le deuxième fils de l'homme pauvre prenait le chemin du palais. Il portait, lui aussi, un panier de poires. Et de même que son frère, il les avait couvertes de feuilles.

Chemin faisant, il s'arrêta à la fontaine. La vieille sorcière était là.

"Bonjour! dit-elle au garçon. Dis donc, qu'est-ce qu'il y a dans ce panier, sous les feuilles? Cela a l'air pesant.

—C'est de la nourriture pour les porcs, lui répondit le jeune homme.

—De la nourriture pour les porcs! Tu dis cela pour rire.

—Non, ajouta le jeune homme, c'est la vérité vraie!

—Eh bien! dit la sorcière, qu'il en soit ainsi!"

Quelque temps après, le jeune homme arrivait au palais. De même que son frère, il fut conduit auprès du roi. Le roi fit apporter le panier près de lui, et poussa les feuilles de côté pour voir ce qu'il y avait dessous. Devinez ce qu'il vit! . . . Oui, de la nourriture pour les porcs!

Aussitôt, les serviteurs du roi se saisirent du jeune homme et l'amenèrent à la chambre où se trouvait son frère.

LE TROISIÈME PANIER DE POIRES

Plusieurs jours passèrent. Pas un seul mot des deux jeunes hommes. Leur pauvre père en était chagrin. Il était même devenu triste.

Leur jeune frère en avait de la peine, lui aussi. Un jour, il dit à son père: "Papa, permettez que j'aille voir où ils sont!"

Mais le père trouvait son troisième fils un peu jeune pour faire ce voyage.



"Je ferai tout ce que vous me direz de faire," ajouta le petit garçon.

Enfin, son père décida de le laisser partir. Voyant que les poires étaient encore bonnes, il choisit les plus belles, les mit soigneusement dans un panier, les couvrit de feuilles, et donna le panier à son fils.

Après avoir bien écouté les recommandations de son père, le petit garçon partit. Il marchait lentement, car il faisait très chaud. Bientôt, la soif le prit. Il lui tardait d'arriver à la fontaine.

Quand il y arriva, la vieille femme était là. Elle lavait du linge.

"Voici encore un de ces garçons impolis, se dit la vieille femme. Il va sans doute essayer de me tromper, lui aussi."

Mais elle fut toute surprise lorsqu'elle entendit le petit garçon lui dire: "Bonjour, Madame."

"Assurément, il n'est pas comme les deux autres," se dit la sorcière.

"Est-ce que je puis m'asseoir ici, pour me reposer? demanda le petit garçon.

—Certainement! répondit la vieille femme. Dis donc, mon garçon, continua-t-elle, qu'est-ce que tu as dans ce panier?

—Ce sont des poires de notre beau grand poirier, répondit le petit garçon. Mon père dit qu'il n'y en a pas de meilleures au monde. Il m'envoie en porter au palais. Le roi, me dit-il, aime beaucoup les fruits."

La sorcière souleva le panier. "Il est pesant, dit-elle, pour des poires. Mais tu verras quand tu seras rendu.

—Je vous prie de me croire, Madame," ajouta le petit garçon, en reprenant son chemin.

Après beaucoup de peines et de fatigues, il arriva enfin au palais. Il frappa à la porte.

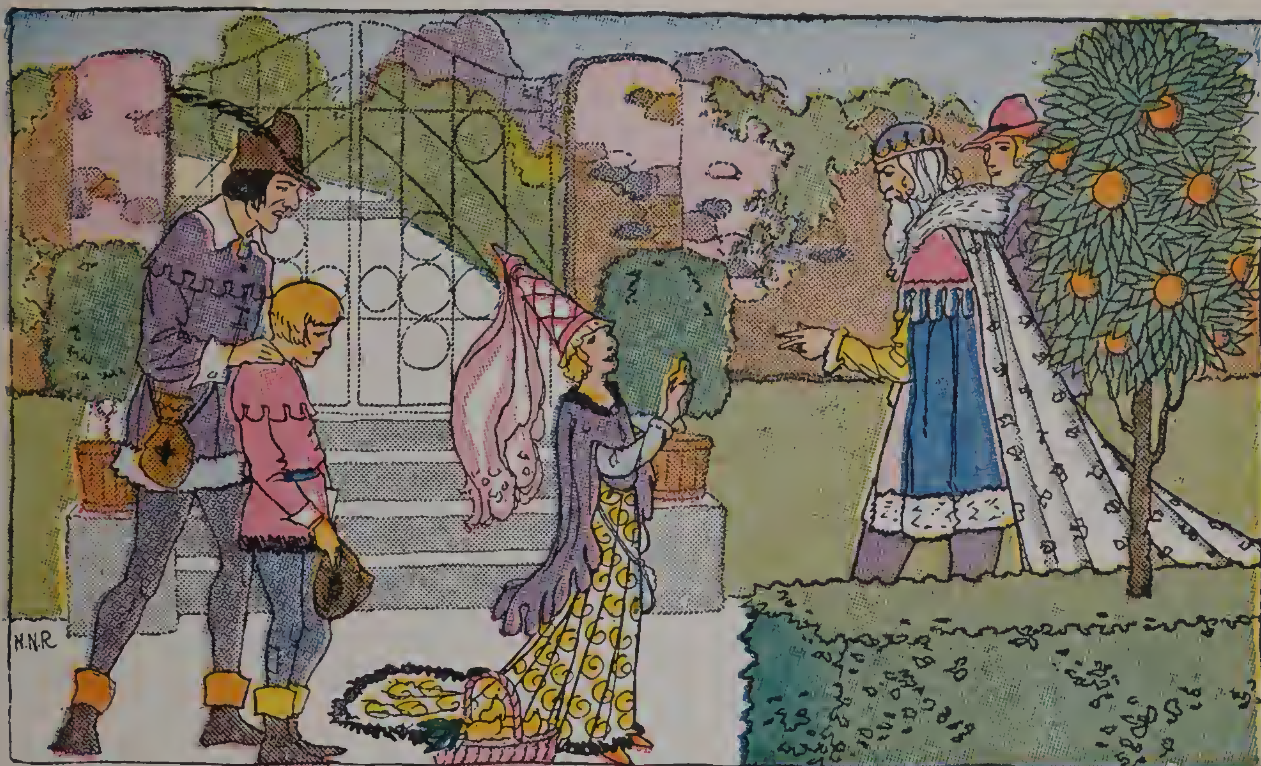
Dès qu'il eut donné la raison de sa visite, les serviteurs du roi lui dirent: "Tu n'entreras pas! Et tu fais mieux de t'en retourner chez toi tout de suite. Nous en avons assez de cela!"

Le petit garçon n'y comprit rien. Il ne s'attendait pas à cela. Alors il pensa à son père et à ses frères, et se mit à pleurer.

À ce moment, la jeune princesse sortait du palais. Elle était accompagnée du roi, son père, et d'un serviteur. Voyant pleurer le jeune garçon, elle s'avança vers le serviteur qui était avec le petit garçon, et lui demanda: "Qu'est-ce qu'il y a?

—C'est un autre garçon qui est venu jouer un tour au roi," répondit le serviteur. Puis, se tournant vers le roi, le même serviteur ajouta: "Est-ce qu'il faut l'enfermer avec les autres?

—Mais je vous assure, dit le petit garçon, en levant deux yeux pleins de larmes, que je ne suis pas



venu ici pour jouer un tour au roi! Ce sont des poires qu'il y a dans ce panier! Et mon père dit qu'il n'y en a pas de meilleures au monde!

—Nous connaissons cette histoire-là, dit le même serviteur.

—Je vous en prie, Madame la princesse, continua le petit garçon, regardez dans le panier!"

La princesse eut pitié du petit garçon.

Elle se pencha vers le panier, et poussa les feuilles de côté.

"Oh! s'écria-t-elle. Les belles poires! Des poires d'or!"

Elle en prit une et la porta à son père. Le roi en fut tout surpris.

"En effet, dit-il, ce sont des poires d'or! Et tu es venu me les porter, dit-il au petit garçon. Cela mérite certainement une récompense.

—Je ne veux rien autre, Sire, que de trouver mes deux frères et de les ramener à mon pauvre père."

Le roi envoya quérir les deux jeunes hommes.

Dès que le petit garçon les aperçut, il courut les embrasser. Le roi vit bien, par là, qu'ils étaient ses frères.

Les deux frères racontèrent leurs aventures au roi. L'un et l'autre avouèrent qu'ils n'avaient pas dit la vérité à la vieille femme. De plus, ils dirent au roi que cette vieille femme était une sorcière, et qu'elle avait changé leurs poires en autres choses.

"J'espère, mes jeunes hommes, leur dit le roi, que ce sera une bonne leçon pour vous. Apprenez par là qu'à la longue les mensonges ne rapportent jamais."

Le roi fit bâtir une belle maison dans les environs du palais, et la donna au père des trois garçons, en

disant: "Cette maison est à vous. Vous la devez à la franchise de votre plus jeune fils. Ayez grand soin du jardin royal, vous et vos fils après vous, et vous vivrez heureux."

1. Pendant quelle saison de l'année cela se passait-il? Comment le savez-vous?

2. On parle d'un homme pauvre et d'un homme riche. Qui était l'homme pauvre? Qui était l'homme riche?

3. Qui était la demoiselle?

4. Pourquoi est-ce que deux des garçons n'ont pas réussi?

5. Pourquoi le plus jeune a-t-il réussi?

6. Quelle récompense voulait-il?

7. Qu'est-ce que le roi a dit aux deux jeunes hommes?

8. Expliquez ces paroles du roi: "Vous devez cette maison à la franchise de votre plus jeune fils."



GASTON ET LES QUATRE GÉANTS

Voici l'histoire d'un garçon qui aimait beaucoup travailler pour les autres. Ce garçon trouva des amis extraordinaires pour l'aider dans une affaire difficile.

GASTON S'EN VA DANS LE MONDE

C'était au temps des géants. Il y avait en ce temps un petit garçon, appelé Gaston, qui vivait dans un village.

Gaston avait bon coeur. Son plus grand plaisir était de rendre service aux autres. Et son coeur souffrait quand il voyait quelqu'un faire du mal à un chat, à un chien, ou à tout autre animal.

Quand il fut grand, son père lui dit:

"Gaston, tu es maintenant assez âgé pour gagner ta vie. Mais je ne puis pas trouver d'ouvrage pour

toi dans ce village. Va où bon te semblera, et que Dieu te bénisse!"

Le lendemain, Gaston partait. Il marcha presque toute la journée. Vers le soir, il arriva à une grande ville. C'est là que, le jour suivant, il trouva de l'ouvrage comme apprenti forgeron.

Tous les jours, Gaston voyait une jeune princesse passer dans le chemin, près de la forge. C'était la plus belle princesse de ce temps-là. Or, chaque fois que la princesse passait, Gaston se disait: "Que j'aimerais travailler pour cette princesse!"

Un jour, il décida d'aller se mettre au service du roi et se rendit au palais. Le gardien de la porte lui dit: "Que désirez-vous, Monsieur?

—Je désirerais me mettre au service du roi, répondit le jeune homme.

—Attendez ici," dit le serviteur.

Aussitôt, le gardien de la porte alla dire au roi: "Sire, il y a un jeune homme à la porte qui désire entrer à votre service. Il m'a l'air d'un bon garçon.

—Conduis-le ici," dit le roi.

Gaston fut conduit au roi.

"Qu'est-ce que tu peux faire, mon jeune homme? lui demanda le roi.

—Je suis prêt à faire de mon mieux pour vous être utile, Sire, répondit Gaston. Mais j'aimerais travailler surtout pour la princesse.

—Cela me va, dit le roi. Mais avant, il faut que tu fasses une commission pour moi. Au fond de la mer du Nord, se trouve un collier de perles nonpareilles. Quand tu m'auras apporté ce collier, je te mettrai au service de la princesse."

GASTON SE TROUVE DES AMIS

Souriant de joie, Gaston sortit du palais. Il se prépara en toute hâte, et de bonne heure, le lendemain matin, il partait pour la mer du Nord.

Il marchait vite. "C'est un long voyage, se disait-il. Si possible, il ne faut pas que je perde un seul instant."

Après avoir marché plusieurs milles, il se sentit fatigué. Il allait se reposer, quand il aperçut un géant courant vers lui à grande vitesse. Le géant s'arrêta près de Gaston.



"Bonjour, lui dit le jeune homme. Qu'y a-t-il? Vous avez l'air d'être très pressé. Est-ce que je puis vous aider?

—Non, merci, répondit le géant, en se baissant vers Gaston. Tout va bien. Je vais toujours vite, moi. C'est pour cela qu'on m'appelle Va-vite. . . . Dis donc, où vas-tu, mon jeune homme?

—Je m'en vais à la mer du Nord, répondit Gaston. Le roi m'envoie chercher un collier de perles nonpareilles qui est dans cette mer, au fond de l'eau.

—Ça va te prendre beaucoup de temps, mon jeune homme, dit le géant. C'est loin, la mer

du Nord. Mais si tu pouvais marcher aussi vite que moi, tu y serais dans moins d'une semaine.

—Pouvez-vous marcher plus vite que je puis courir? demanda Gaston.

—Je marche aussi vite qu'un cheval peut courir, répondit le géant, et je cours plus vite qu'un oiseau vole.

—Vraiment! s'écria Gaston. J'aimerais bien que vous puissiez venir avec moi. Voyez-vous, le roi a promis de me mettre au service de la princesse aussitôt après mon retour, et je suis certain qu'avec votre aide, je ferais le voyage beaucoup plus vite.

—Alors, dit le géant, j'irai avec toi."

Le géant s'en alla donc avec Gaston vers la mer du Nord.

À peine avaient-ils fait un mille ensemble, que Gaston aperçut quelque chose sur le bord du chemin. Cela ressemblait à une grosse pierre. Vous ne sauriez deviner ce que c'était! C'était un géant qui dormait!

Gaston remarqua que ce géant avait le visage tourné vers le soleil. Or, le soleil était brillant ce

jour-là. Aussitôt, le jeune homme se mit à couper des branches, et à les mettre devant le visage du géant.

Quand Va-vite vit cela, il éclata de rire. Puis il dit: "Tu ne connais pas ce géant? C'est mon voisin. Il a la vue plus forte que mille personnes ensemble! Le soleil ne le dérange pas.'

L'éclat de rire de Va-vite avait réveillé le deuxième géant. Il ouvrit ses grands yeux, regarda les branches et regarda Gaston.

"Qu'est-ce que tu fais là? demanda-t-il de sa grosse voix de géant.

—Je mets des branches afin d'empêcher le soleil de nuire à votre vue.

—Je vois bien que tu ne me connais pas, ajouta le géant, en se frottant les yeux. Si tu me connaissais, tu saurais que le soleil ne me dérange pas. Tiens! mes yeux sont si forts, que je vois une mouche là-bas, à un mille de distance. Comme tu vois, ce n'est pas sans raison qu'on m'appelle Voit-loin.

—C'est merveilleux! s'écria Gaston. Dites donc! vous ne pourriez pas venir avec nous? Nous allons

à la mer du Nord. Nous allons chercher un collier de perles qui se trouve au fond de cette mer. Avec vos yeux, vous pourriez le trouver facilement."

Le géant réfléchit un instant, puis il dit: "Je n'ai pas d'affaire qui presse dans le moment. Il me fera plaisir de vous accompagner."

Les deux géants s'en allèrent donc avec Gaston vers la mer du Nord.

Ils avaient fait ensemble à peu près trois ou quatre milles, quand Gaston aperçut un autre géant. Il était assis sous un arbre.

Comme les voyageurs arrivaient près de l'arbre, un coup de vent emporta le chapeau du troisième géant.

"Je cours le chercher," cria Gaston, qui s'était déjà mis à la poursuite du chapeau. Il se penchait pour le prendre, quand juste à ce moment-là, le géant qui était assis étendit son long bras, prit le chapeau et le remit sur sa tête.

Gaston s'arrêta et regarda le géant. Voyant le jeune homme tout étonné, les trois géants éclatèrent de rire.



"Jeune homme, dit le troisième géant, tu ne me connais pas, sans doute. Je m'appelle Bras-longs. Mes bras sont si longs, que je puis atteindre quelque chose à plus de cent verges de distance.

—Pas possible! s'écria Gaston, en sautant de joie. Vous feriez bien mon affaire! Avec vos grands bras, vous pourriez atteindre facilement le collier de perles nonpareilles qui se trouve au fond de la mer du Nord. Vous plairait-il de venir avec nous?

—Je suis à ton service," répondit Bras-longs.

Les trois géants allèrent donc avec Gaston vers la mer du Nord.

Un peu plus loin, Gaston aperçut un autre géant. Ce géant était assis sur un gros tronc d'arbre.

En arrivant près du géant, Gaston remarqua qu'il avait du coton dans les oreilles. "Avez-vous mal aux oreilles? lui demanda le jeune homme. Je pourrais peut-être vous aider.

—Non, répondit le géant, je n'ai pas mal aux oreilles. . . . Je vois bien que tu ne me connais pas. Je m'appelle Entend-tout. Quand je n'ai rien dans les oreilles, j'entends vraiment trop. La voix d'une personne qui me parle frappe mes oreilles comme un coup de tonnerre, et je puis entendre parler un homme à plus de cent milles de distance.

—Que c'est merveilleux! s'écria Gaston. . . . Voulez-vous bien venir avec nous? Quand j'aurai le collier de perles nonpareilles, qui se trouve au fond de la mer du Nord, je voudrai savoir si le roi est à son palais. Vous pourrez me le dire, et ainsi, je me dépêcherai d'aller lui porter le collier.



—Si tu crois que je puis t'aider, dit le quatrième géant, je suis à ton service."

Les quatre géants s'en allèrent donc avec Gaston vers la mer du Nord.

LES SUCCÈS DE GASTON

Arrivés à la mer du Nord, Gaston et les quatre géants prirent un grand bateau à rames et gagnèrent le large.

Le géant Voit-loin regardait le fond de la mer. Soudain, il aperçut le collier de perles. Alors le géant Bras-longs descendit un de ses bras, prit le collier, le sortit hors de l'eau et le donna à Gaston.

Aussitôt, le plus jeune des géants prit les rames, et en moins d'une demi-heure, le bateau touchait le rivage.

Sans tarder, Gaston conduisit Entend-tout sur le haut d'une colline, et lui demanda d'écouter ce qu'on disait au palais. Entend-tout enleva le coton de son oreille droite, et tourna la tête pour écouter les bruits qui venaient du palais.

"Qu'est-ce que vous entendez? demanda Gaston.

—On parle d'un bal qui aura lieu demain soir. . . . Mais laisse-moi écouter davantage."

Après quelques instants, le géant dit: "Si je comprends bien, c'est demain la fête de la princesse, et c'est pourquoi l'on donne un bal."

Sans perdre un seul instant, Gaston descendit en courant trouver le géant Va-vite. Va-vite le fit monter sur son dos, et partit. Jamais le jeune homme n'avait voyagé si vite.

Gaston et le géant arrivèrent au palais juste au moment où le roi et la princesse partaient pour le bal. Gaston alla trouver le roi et lui donna le collier de perles nonpareilles.

Le roi en fut très content, et la princesse en fut ravie.

Le lendemain matin, Gaston entrait au service de la princesse. Il fit si bien son travail, qu'au bout d'un an le roi lui donna sa fille en mariage. Et à la mort du roi, Gaston devint roi à son tour.

Le roi Gaston fit venir au palais sa mère et son père, et en prit grand soin. De plus il envoya chercher ses quatre amis, les géants.

Gaston fut un grand roi. Jamais, ni avant, ni après lui, il y eut tant de bonheur dans ce royaume. On a dit et répété que cela était dû au bon coeur du roi Gaston.

1. Quelle commission difficile le roi a-t-il demandé à Gaston de faire?

2. Comment s'appelaient les quatre géants?

3. Qu'est-ce que chacun des géants a fait pour aider Gaston?

Regardons en arrière

Ce sont quatre contes intéressants, n'est-ce pas? Vous êtes-vous servis du secret des conteurs pour les apprendre? Comment avez-vous réussi?

Si vous n'avez pas fait de progrès, c'est que les images que vous avez faites dans votre esprit n'étaient pas assez claires.

Essayez de nouveau. Avec un peu d'effort, vous réussirez.

Retournez au conte que vous avez le mieux aimé. Étudiez-le de la manière suivante:

Lisez attentivement les phrases qui se rapportent à une image, puis fermez les yeux et tâchez de bien former cette image dans votre esprit. Ensuite, pensez à ce qui se passe ou se dit. Continuez ainsi.

Après avoir formé quelques images, fermez les yeux et voyez si vous pouvez remettre ces images dans votre esprit en suivant l'ordre de l'histoire.

Pour raconter, ne vous occupez pas des mots du livre. Si vous réussissez à bien former les images, les mots viendront d'eux-mêmes.

QUATRIÈME PARTIE



PARTOUT ON TRAVAILLE

Le travail est agréable

Les cinq histoires suivantes ne sont pas des contes. Elles nous présentent la vie telle qu'elle a été sur la terre et telle qu'elle est aujourd'hui.

Deux de ces histoires se rapportent à notre pays. Les trois autres nous font connaître le genre de travail qui se fait ou s'est fait dans certains pays éloignés.

La première vous fera songer aux gens qui travaillent pendant que les autres dorment.

La suivante rapporte comment un petit garçon a réussi, par son travail, à rendre tout un village heureux.

Vous apprendrez par la troisième que le transport des lettres et des journaux donne du travail à un grand nombre de personnes.

La quatrième transportera votre esprit dans un pays du nord. Et la dernière vous fera aimer une bonne petite fille.

Après avoir lu ces histoires, vous vous direz, sans doute: "Le travail apporte réellement du plaisir. Il sert aussi à nous conserver bons. Il peut même nous rendre meilleurs."

LE CONGÉ DE JEAN-LUC

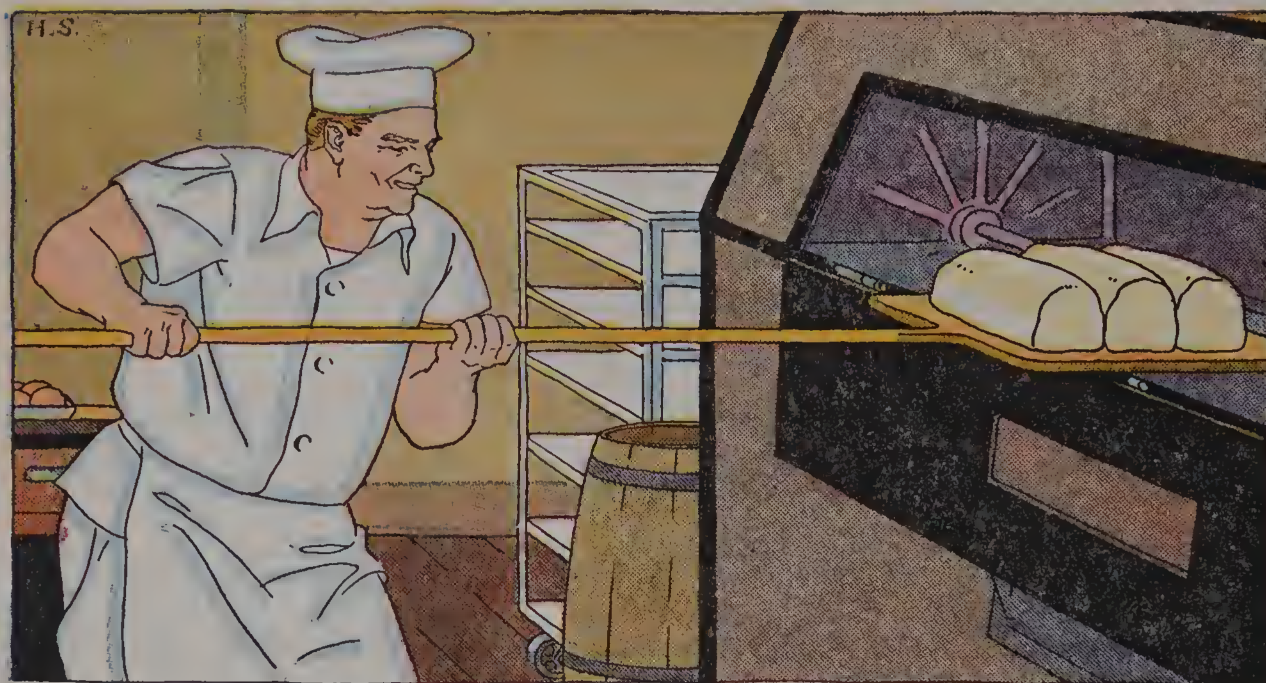
Avez-vous déjà pensé que beaucoup de gens travaillent quand d'autres dorment ou s'amusent? En lisant cette histoire, songez à ce qui arriverait si tout le monde était en congé le même jour.

Une après-midi du mois de février, Jean-Luc arriva de l'école en courant. "Maman, s'écria-t-il, c'est demain jour de congé! Je n'aurai pas besoin de me lever de bonne heure et d'aller à l'école! Je pourrai dormir tard et m'amuser le reste de la journée!"

Ce soir-là, Jean-Luc se coucha en faisant des projets pour son jour de congé. Bientôt, il dormait profondément.

Dehors, il faisait très froid. C'était une nuit sans nuage et bien étoilée, une de ces nuits qui annoncent une forte gelée. Il y avait peu de passants sur les trottoirs. Ceux qu'on y voyait marchaient en pressant le pas.

Au fur et à mesure que l'heure avançait, les gens se retiraient chez eux. Bientôt, les rues furent



tout à fait désertes. Puis, les dernières lampes s'éteignirent dans les maisons.

À quelque temps de là, la grande horloge de l'hôtel de ville sonna une heure. Aussitôt, le boulanger se leva. Quelques minutes après, il se rendait à sa boulangerie.

Un, deux! sonna l'horloge.

Alors le boulanger prit sa pelle à long manche et mit dans son grand four les pains qu'il venait d'apprêter.

Un, deux, trois! sonna la grande horloge. Au coup de trois, le laitier commençait de traire ses vaches, et le boulanger tirait ses pains du four.

Un, deux, trois, quatre! sonna la grande horloge de l'hôtel de ville. À cette heure-là, le laitier vidait le lait dans ses bouteilles, et le boulanger commençait d'envelopper ses pains dans du papier ciré.

Un, deux, trois, quatre, cinq! sonna l'horloge.

Déjà le laitier s'en allait vers la ville. Beau ou mauvais temps, il partait de bonne heure. Il avait une grande distance à parcourir, et ne voulait pas arriver en retard.

Sans doute, il pensait aux enfants à qui il apportait du lait. Tout probablement, il se disait: "Ils ont tous besoin de bon lait frais pour le déjeuner. Ce matin-là, un de ses petits garçons l'accompagnait.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six! sonna la grande horloge de l'hôtel de ville.

La mère de Jean-Luc avait entendu sonner six heures. Aussitôt, elle s'était levée. Congé ou non, elle commençait sa journée de travail à six heures. Elle descendit à la cuisine, alluma le fourneau et mit de l'eau à chauffer. Ensuite, elle étendit une nappe sur la table, puis elle se mit à préparer le déjeuner de la famille.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept! sonna la grande horloge de l'hôtel de ville.

D'ordinaire, c'était l'heure où Jean-Luc se levait. Il ouvrit les yeux et regarda la fenêtre. "D'après la lumière du jour, se dit-il, c'est sept heures qui viennent de sonner. Mais c'est un jour de congé. Je n'ai pas besoin de me lever. Et puis, j'ai encore sommeil."

Il se tourna de l'autre côté, et, afin de ne pas entendre la grande horloge ni d'autres bruits, il tira les couvertures jusque sur ses oreilles.

Mais aussitôt: *drelin, drelin, drelin!* La sonnette de la porte le fit sursauter.

"Qu'est-ce que c'est que ça?" se dit-il.

Il s'assit dans son lit.

Jean-Luc n'avait plus sommeil maintenant. Pourquoi? Peut-être parce qu'il était curieux, ou bien, parce qu'il avait assez dormi.

"Qui peut bien arriver à cette heure de la matinée?" se demanda-t-il. Il prêta l'oreille.

Il entendit les pas de sa mère qui s'en allait vers la porte. Puis il entendit ouvrir la porte.

"Bonjour, Victor! dit sa mère. Tu es au travail de bonne heure pour un jour de congé. Tu n'as pas froid?

—Non, madame, répondit Victor. Quand on marche et qu'on travaille, on ne sent pas le froid.

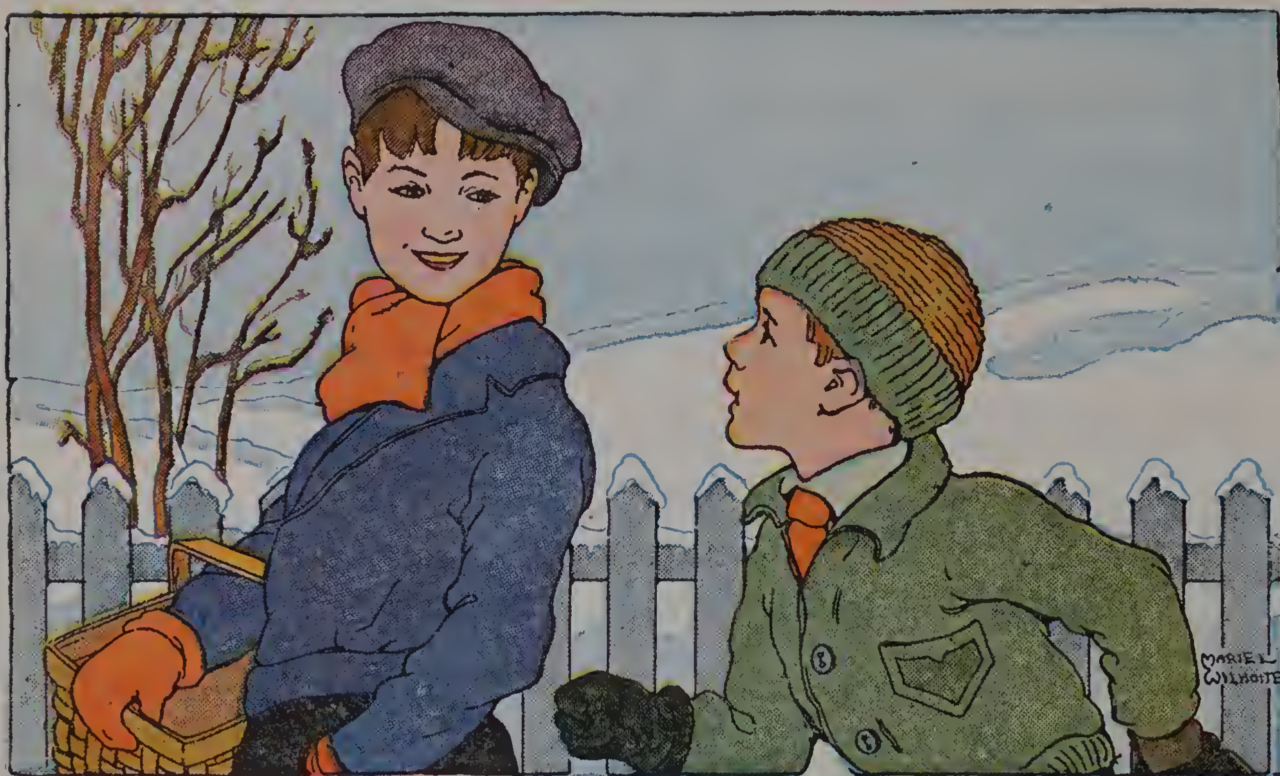
—Tant mieux. . . . Voici ce que je désirerais avoir aussitôt que tu pourras me l'apporter: une livre de beurre, cinq livres de sucre, un quart de livre de poivre, une livre de raisins secs, une douzaine d'oeufs, six bananes et une douzaine d'oranges."

Quand Victor eut fini d'écrire cela, il dit: "Merci, madame." Puis il sortit.

Jean-Luc connaissait bien Victor. C'était le fils du marchand voisin, et c'était un de ses meilleurs amis.

Aussitôt que Victor fut parti, Jean-Luc sauta à bas de son lit, fit sa prière, se hâta de faire sa toilette et descendit déjeuner.

Pendant qu'il déjeunait, le petit garçon du laitier et le petit garçon du boulanger étaient entrés tour à tour. L'un avait apporté trois bouteilles de lait; l'autre, deux gros pains frais.



À peine Jean-Luc avait-il fini son repas, qu'il aperçut Victor dans la rue. Le fils du marchand, un panier vide sous le bras, retournait au magasin de son père. Vite, Jean-Luc mit sa toque de laine, endossa son veston d'hiver, prit ses gants et sortit.

"Victor! cria-t-il, attends-moi!"

Ayant rattrapé son ami, Jean-Luc lui dit: "Si tu le veux bien, je t'aiderai à livrer tes marchandises. Ce sera plus intéressant que de dormir et de m'amuser à des riens.

—Comme tu voudras, Jean-Luc. Il y a un autre panier au magasin."

Ainsi, Jean-Luc passa une partie de son congé à travailler avec un de ses amis. "J'ai eu plus de plaisir, se disait-il à la fin de la journée, que si j'avais passé tout mon temps à m'amuser."

1. Qu'est- ce que Jean-Luc avait décidé de faire pendant le congé du lendemain?

2. À quelle heure le boulanger se leva-t-il? le laitier? la mère de Jean-Luc?

3. Qu'est-ce que le boulanger a fait entre deux et trois heures? entre trois et quatre heures? entre quatre et cinq heures?

4. À quelle heure le laitier commença-t-il de traire ses vaches?

5. Que fit le laitier entre quatre et cinq heures? Où était-il peu de temps après cinq heures?

6. Combien de petits garçons sont entrés dans la maison avant que Jean-Luc se lève? pendant qu'il déjeunait? Qui étaient-ils?

7. D'après cette histoire, quelles sont les personnes qui ont travaillé pendant le congé de Jean-Luc?

8. Qu'est-ce qui serait arrivé si ces personnes n'avaient pas travaillé?



LE CADEAU PORTE-CHANCE

Parfois, il faut peu de choses pour rendre beaucoup de gens heureux. Essayez de trouver ce qui, d'après l'histoire suivante, apporta du bonheur à tout un village.

LE DÉPART POUR LA VILLE

Dans une petite maison, perchée sur la pente d'une montagne de la Suisse, vivait, il y a plus de deux cents ans, un petit garçon appelé Louis.

Un soir d'automne, la mère de Louis et son grand frère Pierre étaient en train de faire leurs malles. Ils devaient partir le lendemain pour la ville, d'où ils ne reviendraient qu'au printemps. C'était la troisième fois qu'ils se préparaient ainsi à quitter la maison pour aller travailler à la ville.

Louis les regardait faire. Il avait le coeur gros. Il aurait bien voulu y aller, lui aussi. Mais il était encore trop jeune, et l'on ne pouvait pas laisser le vieux grand-père seul.

"Aussitôt rendue à la ville, dit la mère, je t'achèterai un cadeau porte-chance et je te l'enverrai tout de suite."

Cela consola Louis. Il avait entendu raconter qu'une fée, un bon jour, avait donné un cadeau porte-chance à un petit garçon, et que ce petit garçon, ainsi que tous les habitants de son village, avaient été chanceux toute leur vie.

Le lendemain, au départ de sa mère et de son frère, la dernière parole de Louis fut celle-ci: "N'oubliez pas mon cadeau, maman!" Puis il alla retrouver son grand-père.

LOUIS ET SON GRAND-PÈRE

Le bon vieillard était encadreur. De plus, il était sculpteur. Dans tous les cadres qu'il faisait, le bon vieux sculptait avec soin des fleurs ou des animaux. Cela faisait de jolis cadres.

Louis ne savait pas sculpter aussi bien que son grand-père, mais il avait la patience d'essayer tous les jours. Il était déjà très habile pour son âge.

Cependant, il savait bien polir le bois. Ainsi, il pouvait aider le bon vieillard, et prenait plaisir à le faire. C'est ce qu'il se mit à faire aussitôt après le départ de sa mère et de son frère.

Mais l'idée du cadeau porte-chance lui revenait toujours à l'esprit. "Qu'est-ce que vous pensez que ce sera? demanda-t-il à son grand-père.

—Tu en sais aussi long que moi, là-dessus," répondit le vieillard en souriant.

Le grand-père et son petit-fils passaient de longues heures à essayer de deviner ce que serait ce cadeau. Louis en rêvait presque toutes les nuits.

Au bout d'une semaine, l'homme qui avait conduit les deux voyageurs à la ville revint à la petite

maison perchée sur la pente de la montagne. Il apportait un gros paquet pour Louis.

Pauvre Louis! Son visage devint triste quand il ouvrit le paquet. Il eut beau chercher, tout ce qu'il trouva fut un veston de velours bleu à boutons dorés, tout comme les autres petits garçons de la montagne en portaient.

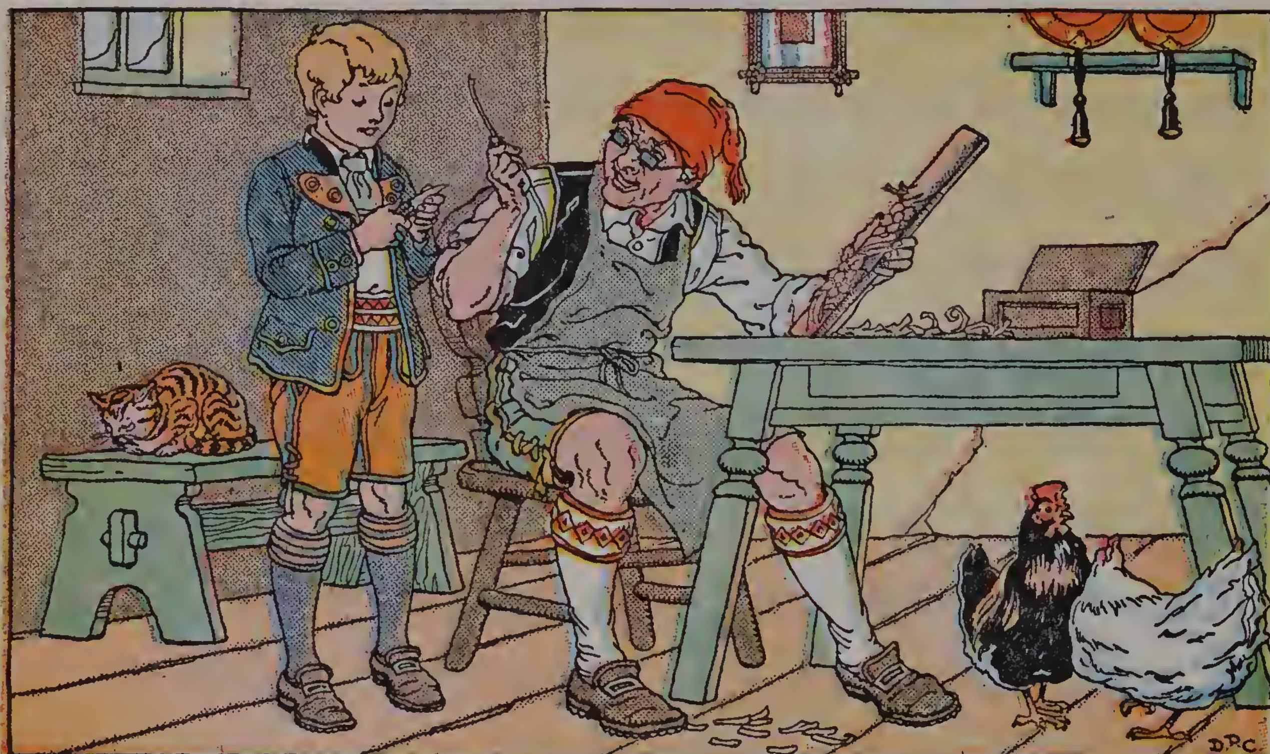
"Elle ne m'a pas envoyé de cadeau porte-chance!" dit-il, des larmes dans les yeux.

Sans dire un autre mot, et avec le même visage triste, il mit le veston pour l'essayer. Le veston lui allait parfaitement bien.

Soudain, il sentit quelque chose dans une des poches du veston. Un rayon d'espoir brilla sur son visage. Vite, il mit la main dans sa poche. Il en sortit un couteau, un couteau neuf.

Son visage redevint triste. "C'est un beau couteau, dit-il, mais il n'est pas différent des autres. Elle a oublié de m'envoyer un cadeau porte-chance!

—Je ne suis pas de ton avis, dit le vieillard. Il est déjà arrivé qu'un couteau ait porté chance à des personnes. Attends avec patience et tu verras."



Louis ne comprit pas ce que son grand-père voulait dire. Il écrivit à sa mère, lui disant qu'il aimait bien le veston et le couteau, mais qu'elle avait oublié de lui envoyer un cadeau porte-chance.

La semaine suivante, il recevait la réponse à sa lettre.

"Si, lui disait sa mère, je t'ai acheté et envoyé un cadeau porte-chance. C'est le couteau. Attends avec patience, et tu verras."

Louis examina le couteau de nouveau, et de nouveau il le trouva bien ordinaire. Tout de même, il décida d'attendre.

D'un jour à l'autre, le vent qui descendait la montagne se faisait plus froid. Puis, la neige se mit à tomber. En peu de jours, il y en avait plusieurs pieds. Pour les gens de la montagne, cela voulait dire: pas de voyages, ni courrier, ni visiteurs jusqu'au printemps suivant. Louis le savait, et pour ne pas s'ennuyer, il aidait son grand-père ou taillait du bois avec son beau couteau neuf.

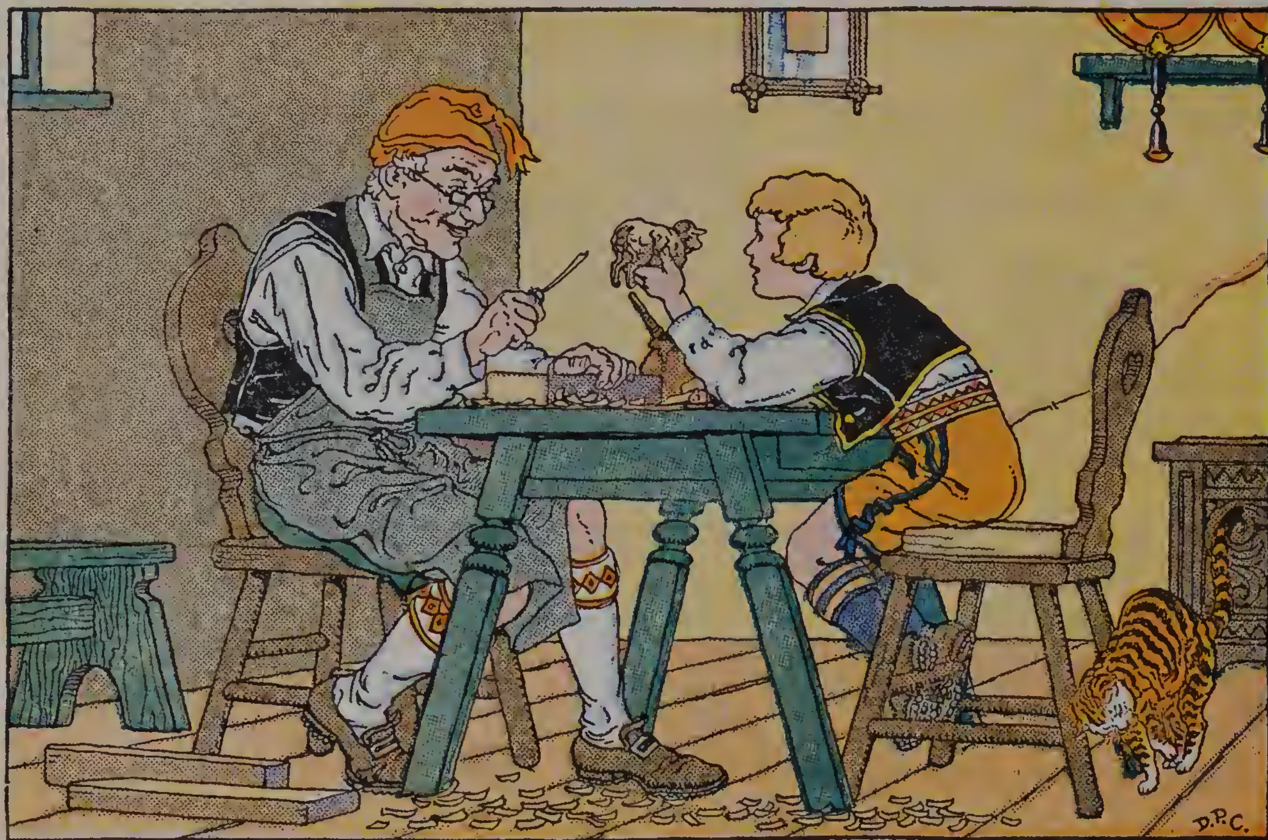
LOUIS APPREND À SCULPTER

Un jour que Louis s'amusait à tailler du bois, son grand-père lui dit: "Pourquoi ne fais-tu pas un animal, Louis?"

Louis regarda son grand-père. Puis il dit: "Je ne puis pas faire un animal, grand-père.

—Tu ne pourras pas si tu n'essayes pas, dit le bon vieux en souriant. Mais si tu essayes vraiment, tu te surprendras peut-être toi-même."

Louis réfléchit un moment. Puis il dit: "Je vais essayer de faire un petit mouton." Il choisit un beau morceau de bois, prit son couteau neuf et se mit aussitôt au travail.



Après quelque temps, il alla montrer à son grand-père ce qu'il avait fait jusqu'alors. Son grand-père trouva que c'était bien. Il donna quelques conseils à son petit-fils, et Louis se remit à tailler son morceau de bois.

Bientôt, les oreilles et le museau de l'animal commencèrent à paraître. À midi, la tête était finie, et l'on distinguait le corps et les quatre pattes. Une heure avant le repas du soir, Louis avait fini de sculpter son mouton.

Comme il était content!

"As-tu trouvé cela bien difficile? lui demanda le vieillard.

—Pas trop, répondit Louis. Je croyais que c'était plus difficile que ça."

Depuis ce jour-là, Louis employait beaucoup de son temps à sculpter des animaux. Il en sculptait de différentes sortes: des lapins, des chats, des chiens, des chevaux, des ours et des chèvres. Comme il jouissait de voir un animal sortir d'un morceau de bois!

Il était bien trop occupé maintenant pour s'ennuyer. Il était même content, en un sens, de ne pas être allé à la ville avec sa mère et son frère.

Ainsi, l'hiver passa vite. Et quand Pierre et sa mère revinrent de la ville, ils furent contents d'apprendre que Louis ne s'était pas ennuyé.

En arrivant, Pierre aperçut les animaux que Louis avait sculptés. "Qui a sculpté tous ces animaux? s'écria-t-il.

—C'est moi, répondit Louis.

—Avec quoi les as-tu sculptés? demanda son grand frère.

—Avec mon couteau neuf, répondit Louis. Mais je n'ai pas eu aucune chance encore.

—Attends encore, dit le grand-père. Parfois la chance se fait attendre longtemps. Dans la vie, ça ne va pas toujours comme dans les contes de fées."

LA CHANCE ARRIVE

Huit jours après, la mère de Louis reçut une lettre d'une de ses amies de la ville. "Je pars pour la montagne dans une semaine, écrivait cette femme. Je m'arrêterai chez vous en passant. Mon fils Luc sera avec moi."

Une semaine après, cette dame et son jeune garçon arrivèrent à la maison où demeurait Louis.

Dès que Luc entra dans la maison, il aperçut les animaux sculptés par Louis. Aussitôt, il s'écria: "Maman, regardez! Des ours, des chevaux, des chèvres, des chiens, des chats et des lapins! Est-ce que je peux les avoir?

—À qui sont-ils? demanda la dame.

—Ils sont à Louis, répondit le grand-père.

—Veux-tu les vendre, Louis?" demanda la dame.

Louis ne répondit pas. Il avait travaillé longtemps et bien fort pour sculpter tous ces animaux.

Alors Pierre dit à Louis: "Y a-t-il encore du bois ici? Et as-tu encore ton couteau?"

Louis comprit. Il sourit. "Oui, dit-il, je les vendrai. Je puis en faire d'autres."

Quand Luc retourna à la ville, il emporta avec lui tous les animaux de bois que Louis avait sculptés.

"Comme ils sont beaux! disaient les amis de Luc. Où les as-tu pris?

—C'est un petit garçon de la montagne qui les a faits," répondit Luc.

Quelques jours après, des lettres commencèrent à arriver chez Louis. Les uns voulaient des moutons et des chèvres; d'autres voulaient des ours et des lapins; d'autres, enfin, demandaient des chiens, des chats et des chevaux. Louis ne pouvait pas suffire à tout. Il demanda de l'aide. Des garçons et des jeunes hommes en sculptèrent pour lui.

Mais le nombre de demandes augmentait de semaine en semaine. Bientôt, la plupart des garçons, des jeunes hommes et des hommes du petit



village travaillaient à sculpter des jouets. Et tous les jours, le courrier apportait de nouvelles commandes. Il en venait de tous les pays voisins.

Louis comprit alors que son couteau était vraiment un cadeau porte-chance. Il comprit aussi ces paroles de son grand-père: "Parfois, la chance se fait attendre longtemps."

Mais ni le grand-père, ni la mère, ni le grand frère n'avaient pensé que ce cadeau apporterait autant de chance.

À partir de ce temps-là, les gens de ce petit village de la Suisse vécurent heureux. Il y avait du travail pour tous, tout le monde avait un peu

d'argent, et personne n'avait besoin d'aller travailler à la ville.

Les enfants des pays d'alentour eurent une grande part, eux aussi, à ce bonheur. À Noël, on leur donnait de jolis cadeaux. Ces cadeaux avaient été sculptés dans les maisons du village perché sur la pente d'une montagne de la Suisse. Ils aimaient beaucoup ces cadeaux.

Et tout cela arriva grâce au petit cadeau porte-chance que Louis reçut de sa mère; mais grâce aussi au travail et à la patience du petit garçon qui s'appelait Louis.

1. Est-ce bien loin, le pays où vivait Louis? Demandez à quelqu'un de vous dire le nombre de jours ou d'heures qu'il faudrait pour s'y rendre en avion.

2. Où la mère et le grand frère de Louis allaient-ils passer l'hiver?

3. Qu'est-ce que la mère de Louis promit d'envoyer à son fils? Qu'est-ce qu'elle lui envoya?

4. Qu'est-ce que le grand-père encouragea Louis à faire avec son couteau neuf?

5. Est-ce le couteau seul qui a donné de la chance à Louis?

LES AVENTURES D'UNE LETTRE

Parfois, une lettre passe par plusieurs mains avant d'arriver à la personne à qui on l'envoie. Avez-vous déjà songé à cela? L'histoire suivante vous y fera penser.

PHILIPPE ÉCRIT À SA SOEUR

Philippe était orphelin de père et de mère. Il demeurait à la campagne, chez un de ses oncles.

Ce petit garçon avait une soeur nommée Madeleine. Madeleine était plus jeune que Philippe de deux ans. Elle habitait un petit village éloigné, chez un autre oncle des deux enfants.

On était alors au mois de février.

Ce soir-là, Philippe était seul dans la cuisine. Il allait se mettre à rêver tout éveillé, quand sa vue s'arrêta sur le calendrier.

"C'est aujourd'hui le 11 février, se dit-il. Dans trois jours, ce sera la Saint-Valentin. Il est temps que je fasse la carte que je veux envoyer à Madeleine."



À l'instant, il alla chercher du carton, des ciseaux et une enveloppe.

S'étant assis à une table, il tailla un morceau de carton en forme de carte postale, de façon à pouvoir faire entrer le carton dans l'enveloppe. Puis il dessina sur le carton un gros coeur rouge. Ensuite, il tourna le carton et écrivit avec soin les quatre lignes suivantes:

À Madeleine,
Ma chère soeur:
À toi que j'aime,
Voici mon coeur.
Philippe

Cela fait, il met la carte dans l'enveloppe et cachette l'enveloppe. Puis il écrit avec soin l'adresse de Madeleine. Ensuite, il colle un timbre-poste à l'un des coins de l'enveloppe.

"Voilà! se dit Philippe. Si je donne cette lettre au facteur demain matin, Madeleine devrait la recevoir au plus tard le 14 février."

Mais Philippe n'avait pas bien collé le timbre-poste. Pourtant, il savait qu'une lettre sans timbre-poste est retardée: il en avait eu l'expérience aux vacances de Noël.

LA LETTRE VA SANS S'ARRÊTER

Le lendemain matin, quand Philippe vit venir le facteur, il courut au chemin. Il donna sa lettre au facteur sans remarquer que deux coins du timbre-poste se décollaient.

"C'est une lettre que j'envoie à Madeleine, dit-il au facteur. Quand est-ce que ma soeur la recevra, pensez-vous?

—Si tout va bien, elle devrait la recevoir demain soir."

Cette réponse fit plaisir à Philippe.

Tout en parlant, le facteur avait pris la lettre et l'avait mise dans un grand sac. Il n'avait pas regardé le timbre-poste.

L'auto repartit en ronflant.

Il avait plu la veille, et le chemin était cahoteux. Mais ce facteur n'était pas homme à ralentir sa voiture à cause de cahots. D'ailleurs, il n'avait qu'un temps limité pour faire son voyage, et il ne voulait pas être en retard. Il filait donc à son allure ordinaire.

À chaque bond de la voiture, le sac de poste glissait, tantôt d'un coté, tantôt de l'autre. À chaque fois, les lettres qu'il y avait dans le sac se frottaient les unes contre les autres. Le timbre-poste que Philippe avait collé sur sa lettre se détachait peu à peu. Une bonne fois, il se décolla complètement.

À ce moment, le facteur arrivait à la ville. Il alla droit au bureau de poste. Étant entré, il posa le sac sur une grande table, avec d'autres sacs semblables.

Quelques minutes après, un homme vint chercher les sacs qui étaient sur la grande table. Il sortit les lettres des sacs. Puis il prit les lettres une à une et les rangea les unes contre les autres de façon que les timbres-poste se trouvaient tous dans la même position. Ensuite, il mit les lettres dans une machine. Enfin, il pressa un bouton et la machine se mit en marche.

Plus vite qu'on pourrait le faire à la main, cette machine imprima sur chaque enveloppe la date du jour et le nom de la ville où se trouve le bureau de poste. De plus, elle fit des marques noires sur les timbres-poste.

Avant de mettre les lettres dans la machine, l'homme avait remarqué celle qui n'avait pas de timbre-poste.

"Tiens! s'était-il dit, encore une lettre qui va causer des ennuis."

Quand la machine eut fini son travail, on prit les lettres et on les mit dans différents sacs, selon les lieux où elles devaient aller. Celles qui allaient par train furent mises dans de grands sacs. La



lettre que Philippe envoyait à Madeleine fut mise dans un des grands sacs.

Bientôt, la porte s'ouvrit et un homme entra. Il était coiffé d'un casque de fourrure et portait un gros veston d'hiver. "Les sacs sont-ils prêts?" demanda-t-il. On lui répondit que oui. Alors il mit les sacs sur son dos, sortit, les jeta dans un petit camion et s'en alla vers la gare.

Le train arriva bientôt. Dès qu'il s'arrêta, une grande porte s'ouvrit et un homme apparut dans la porte. On lui donna les sacs de poste.

La lettre de Philippe était dans un de ces sacs. Elle n'avait pas encore été retardée.

Après le départ du train, l'homme qui avait pris les sacs se mit à l'oeuvre. Il ouvrit un grand sac et se mit à mettre les lettres dans différents petits sacs.

Il remarqua la lettre que Philippe envoyait à Madeleine. "Encore une lettre qui sera retardée," se dit-il. Il la mit tout de même dans un sac, comme si le timbre-poste y était.

Après quelques heures de voyage, le train s'arrêta à la station d'une petite ville. C'est là que se trouvait le bureau de poste le plus près du village où demeurait la soeur de Philippe. On descendit le sac qui contenait la lettre de Philippe, et un homme le porta sur son dos jusqu'au bureau de poste.

LE FACTEUR OUBLIE LA LETTRE

Le sac fut ouvert et les lettres furent mises en paquets, selon les différents villages où passaient les facteurs. Mais cette fois, la lettre de Philippe fut mise de côté.

Ce soir-là, après le passage du facteur, Madeleine s'en alla au chemin, selon sa coutume.

Elle ouvrit la boîte. Il y avait une lettre pour sa tante.

"Je me demande, se disait la petite fille en s'en retournant à la maison, comment il se fait que Philippe ne m'écrit pas."

Le lendemain, veille de la Saint-Valentin, Madeleine trouva une carte dans la boîte. Elle lut l'adresse.

"C'est pour moi!" s'écria-t-elle.

C'était une drôle de carte postale. La petite fille ne comprit pas bien ce que cela voulait dire. Elle courut la montrer à sa tante

Après avoir lu la carte, sa tante lui dit: "Cette carte vient du bureau de poste. Elle te fait savoir que le facteur a une lettre pour toi, et que cette lettre n'a pas de timbre-poste. Pour avoir ta lettre, il faudra que tu donnes au facteur le montant qui est indiqué là.

—Mais c'est le prix de deux lettres. A-t-il deux lettres pour moi?

—Non. Quand il n'y a pas de timbre-poste sur une lettre, on nous demande de payer le double du timbre qui manque."

C'était le lendemain jour de la Saint-Valentin. Madeleine s'éveilla de bonne heure. "Il ne faut pas que j'oublie d'aller au chemin attendre le facteur," se dit-elle.

Quand le facteur passa, la petite fille était au chemin. "Bonjour, monsieur, dit-elle à l'homme. Vous avez une lettre pour moi? Voici la carte que j'ai reçue hier et l'argent qu'on me demande de payer."

Le facteur ouvrit un sac. Il chercha dans le sac, puis dans ses poches. "Je ne la trouve pas, dit-il. Je l'ai probablement laissée sur une table au bureau de poste.

—J'espère que vous ne l'avez pas perdue, dit Madeleine.

—J'espère que non," ajouta le facteur. Puis l'auto repartit.

Pendant ce temps-là, Philippe s'imaginait que Madeleine avait reçu sa lettre. Il était bien loin de



penser au trouble qu'il donnait à sa petite soeur et aux employés des postes.

Au cours de la journée, Madeleine se demandait souvent si elle recevrait sa lettre ce soir-là. Elle craignait d'être désappointée.

Tout de même, quand elle vit venir le facteur, la petite fille courut au chemin.

"Avez-vous ma lettre? demanda-t-elle au facteur.

—Je crois que oui," répondit l'homme.

Madeleine n'était pas satisfaite de cette réponse. Elle aurait voulu un oui ou un non.

Sans se presser, le facteur lui donna trois lettres. une grande et deux petites. Madeleine se hâta de lire les adresses. La grande était adressée à son oncle, une des petites portait l'adresse de sa tante, et la troisième était pour elle. Elle sauta de joie! Le facteur sourit.

"Grand merci!" s'écria la petite fille.

Et sans ajouter un autre mot, Madeleine se mit à courir à toutes jambes vers la maison. Le facteur, content d'avoir apporté de la joie à cette petite fille, la regarda s'en aller un instant, puis il continua son chemin.

Arrivée à la maison, Madeleine donna une des lettres à sa tante et s'empressa d'ouvrir la sienne. "C'est une carte pour le jour de la Saint-Valentin! s'écria-t-elle.

—Qui te l'a envoyée?" demanda sa tante.

La petite fille tourna la carte. Ayant aperçu la signature de son frère, elle s'écria: "Elle vient de Philippe!"

Puis, après avoir lu les quatre lignes que Philippe avait écrites, la petite fille continua:

"Écoutez ce qu'il a écrit:

À Madeleine,
Ma chère soeur:
À toi que j'aime,
Voici mon coeur.
Philippe

—C'est un bon garçon, ton frère Philippe, remarqua la bonne tante de Madeleine. Malgré qu'il ne te voie pas souvent, il pense souvent à toi et t'aime beaucoup."

Puis, après quelques secondes de silence, la tante de Madeleine ajouta, en souriant: "La prochaine fois que tu écriras à Philippe, n'oublie pas de lui dire de bien coller ses timbres-poste, à l'avenir!"

Pour montrer que vous avez bien compris cette histoire: (1) faites un grand dessin montrant par où est passée la lettre de Philippe; (2) sur ce dessin, dessinez les personnes qui ont travaillé à porter cette lettre, ainsi que les autos, le train et les bureaux de poste.

Maintenant faites une carte semblable à celle que Philippe a envoyée à sa soeur Madeleine.

Pourriez-vous faire une enveloppe pour cette carte? C'est plus facile que vous pensez. Essayez.

AU PAYS DES RENNES

Cette histoire vous apprendra qu'on peut s'accoutumer à vivre même dans un pays très froid.

LE PAYS OÙ VIVAIT UN PETIT GARÇON

Dans un pays du nord qu'on appelle la Laponie, vivait, il y a quelques années, un petit garçon nommé Eric.

La Laponie est un pays bien différent du nôtre. La neige couvre la terre pendant une grande partie de l'année. Les hivers sont donc très longs. De plus, ils sont très froids. Chose étrange pour nous, pendant deux mois de l'hiver, le soleil ne se lève pas du tout; et quand il se lève, à peine se montre-t-il au-dessus de l'horizon. Mais il ne fait jamais bien noir, et la lune est plus brillante que dans notre pays.

À cause du froid, il ne pousse presque pas d'herbe dans la Laponie. La saison des chaleurs y étant très courte, on ne peut y cultiver le foin et le grain. Pour cette raison, les habitants de ce pays n'ont

pas de vaches, ni chevaux, ni moutons. Au lieu de cela, ils ont des rennes.

Le renne semble fait exprès pour vivre dans ce pays. Il a une fourrure épaisse qui le protège du froid, et il se nourrit d'une sorte de mousse qu'il trouve sous la neige. Le renne enlève la neige avec ses cornes et avec ses pieds, et mange la mousse.

Cet animal fournit presque toute la nourriture des habitants du pays. On mange sa chair et l'on boit son lait. Le renne donne peu de lait, mais c'est un lait très riche.

Avec les peaux de rennes, on fait des habits, des chaussures, des couvertures de lit et des tentes.

On habite des tentes parce qu'on ne reste pas plus de deux semaines au même endroit. Quand il n'y a plus de mousse pour les rennes, on va ailleurs. Alors on emporte la tente. On ne pourrait pas emporter une maison. Du moins, ce serait très difficile.

C'est dans ce pays que vivait Eric avec son père et sa mère, ses deux grands frères, ses deux grandes soeurs et sa toute petite soeur.

ERIC ET SON RENNE LODO

Depuis trois jours, le bon père d'Eric travaillait à construire un traîneau. Eric aidait son père, car, dans la Laponie, on commence à travailler quand on est jeune.

Quand le traîneau fut fini, le père d'Eric dit à son fils: "Va chercher Lodo."

Lodo était le renne d'Eric. On le lui avait donné quand le petit garçon était tout jeune encore.

C'est la coutume, dans ce pays, de donner un renne à chaque enfant. On fait cela afin que chacun apprenne à aimer les rennes, puis à les conduire. L'enfant s'habitue peu à peu à connaître et à aimer son renne; puis, lorsque la petite fille ou le petit garçon est assez grand, on lui montre à conduire son renne.

Depuis longtemps déjà, Eric attendait ce jour avec impatience. Aussi, quand il entendit son père dire "Va chercher Lodo," sauta-t-il de joie!

Eric connaissait bien Lodo. Mais pour le trouver plus facilement, il lui avait mis un collier au cou et avait attaché une sonnette au collier.



Arrivé à une centaine de verges environ du troupeau, Eric entendit la sonnette. Il alla droit à son renne, lança une corde qu'il avait apportée, prit Lodo par les cornes, et se mit à tirer.

Lodo obéit à l'instant; non pas, peut-être, parce qu'il était obéissant, mais parce qu'il lui tardait de manger du sel. Car on donne du sel aux rennes chaque fois qu'on les amène près de la tente. Or, un renne aime autant le sel qu'un enfant aime les bonbons. C'est pourquoi, sans doute, Lodo suivit le petit garçon sans résister.

Chemin faisant, Eric pensait: "Je n'ai jamais conduit de renne, mais je sais comment faire. J'ai vu papa et maman conduire les leurs, et je ferai comme eux."

Quand Eric arriva à la tente, son père sortit avec un harnais neuf. Il avait fait ce harnais exprès pour Lodo. Il le mit sur le dos du renne et l'attacha comme il faut. Puis il conduisit Lodo devant le traîneau neuf et l'attela au traîneau.

Eric était déjà assis dans le traîneau. Il souriait de plaisir.

Aussitôt que le renne fut attelé, le père alla se placer à côté du petit garçon, et dit: "Va jusqu'à la colline que tu vois là-bas, et reviens ici." Puis l'homme siffla, et Lodo se mit aussitôt à trotter de toutes ses forces.

Le traîneau descendait, montait, sautait, penchait à gauche, penchait à droite. Mais Eric n'avait pas peur. Au contraire, il aimait beaucoup cela.

Lodo et le traîneau soulevaient une neige sèche et froide qui frappait parfois le visage du petit garçon.

Mais Eric ne pensait même pas à cela. Il était accoutumé à la neige.

En peu de temps, le renne, suivi du traîneau et d'Eric, arrivait à la colline que le père avait montrée à son fils. Le petit garçon fit tourner Lodo, siffla, et aussitôt l'animal repartit, vite comme le vent. Et de nouveau, le traîneau sautait, descendait, montait, penchait et soulevait un tourbillon de neige.

Comme Eric trouvait cela intéressant!

"J'aimerais aller bien plus loin que cela," se disait-il.

À ce moment-là, Lodo ralentissait son allure, car on arrivait à la tente.

Eric arrêta le renne.

Son père, qui l'attendait, s'approcha du traîneau. "C'est très bien, Eric, dit le père à son fils. Vraiment, je ne pensais pas que tu réussirais aussi bien que cela. À l'avenir, quand nous voyagerons, tu auras ton traîneau à toi."

Comme le petit garçon fut content d'entendre ces paroles!

UN LONG VOYAGE

Un soir, environ une semaine après le premier voyage d'Eric avec Lodo, le père dit à sa famille rassemblée sous la tente: "Il n'y a presque plus rien à manger pour nos rennes dans les alentours. Il faudra partir demain."

Eric n'en était pas à son premier voyage. Il en avait fait bien d'autres dans sa vie. "Mais, se dit-il, ce sera le premier que je ferai dans un traîneau à moi."

Le lendemain matin, le petit garçon était debout de bonne heure. Pour lui comme pour les autres, il y avait beaucoup à faire. D'abord, il aida son père et ses frères à abattre et à plier la tente. Puis il alla aider sa mère à empaqueter le linge et la vaisselle. Ensuite, il travailla à mettre les paquets dans les traîneaux. En moins d'une heure, tout était prêt.

Le père d'Eric et ses frères prirent les devants. Ils allaient à pied, conduisant les rennes. De gros chiens, dressés pour ce travail, allaient chercher les rennes qui s'éloignaient trop loin des autres.



Derrière le troupeau, venaient, à la file, trois traîneaux tirés chacun par un renne. Dans le premier, se trouvait la mère et son bébé; dans le deuxième, Eric; et dans le dernier, les deux grandes soeurs d'Eric.

On allait au pas. Eric ne trouvait pas cela intéressant. Il aurait bien voulu prendre une course, de temps en temps, avec son renne Lodo. Mais son traîneau était trop chargé, et il le savait.

On s'arrêtait pour manger et pour laisser manger les rennes, puis on se remettait en marche.

Il fallait dormir aussi. Alors, on amenait tous les rennes ensemble, on s'enveloppait de couvertures faites de peaux de rennes et l'on se couchait à la belle étoile, près des rennes.

Une bonne fois, Eric était sur le point de dormir, quand il entendit: Hou-ou-ou! Hou-ou-ou!

"Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il à sa mère.

—Ce sont des loups, répondit sa mère. Mais n'aie pas peur. Ils ne te feront pas de mal. Ton père et tes frères en viendront facilement à bout."

Bientôt, on vit une bande de loups. Ils s'avançaient silencieusement, comme un groupe de soldats qui cherchent à surprendre l'ennemi.

C'était la première fois qu'Eric voyait de ces animaux. Malgré lui, il tremblait.

Tout à coup, il entendit: pan, pan, pan! Aussitôt, il vit des loups sauter et tomber à la renverse. Pan, pan, pan! D'autres loups tombèrent raide morts.

Puis il vit les gros chiens partir après les autres loups. Pas un seul loup ne s'échappa.

LA FIN DU VOYAGE

Enfin, après une longue semaine de voyage, on s'arrêta près d'une colline.

"Je crois, dit le père d'Eric, que les rennes trouveront ici de quoi manger pour au moins deux semaines."

On se mit donc aussitôt au travail. Eric aida son père et ses frères à dresser la tente, puis il alla chercher du bois pour faire du feu.

Pendant le dîner, la mère d'Eric dit: "J'espère bien que ce soir nous coucherons sur de bons lits mous."

Eric comprit ce que cela voulait dire. Immédiatement après le dîner, il alla chercher une brassée de rameaux. Puis il alla chercher de la mousse. Ensuite, il retourna chercher une brassée de rameaux. Il continua ainsi jusqu'à ce que sa mère eut assez de mousse et de rameaux pour couvrir presque tout le fond de la tente.



Ce soir-là, grâce au travail d'Eric, chacun eut le plaisir de se coucher sur un bon lit de mousse.

Eric aimait ce genre de vie. Bien qu'il fût jeune encore, il prenait plaisir au travail. Et comme tous les habitants de son pays, il aimait les rennes.

Avant de s'endormir, il se prit à penser à Lodo. Il vit en imagination tout ce qui était arrivé le jour où il conduisit son renne pour la première fois. Il lui semblait encore entendre ces paroles de son père: "C'est très bien, Eric. Je ne pensais pas que tu réussirais aussi bien que cela."

Puis il s'endormit, en murmurant cette chanson qu'il avait apprise de sa mère:

O renne, si cher à mon coeur,
Tu fais ma vie, mon bonheur! . . .
Où prendrais-je ma nourriture,
Mes habits chauds et ma chaussure,
Si tu t'en allais loin d'ici?
Mais avec toi, pas un souci;
Je suis heureux même en voyage:
Sachant que dans ton voisinage
Se trouvent la paix, le bonheur;
O renne, si cher à mon coeur!

1. Racontez comment sont les hivers dans la Laponie.

2. Pourquoi les habitants de la Laponie n'ont-ils pas de chevaux, ni vaches, ni moutons?

3. Comment les rennes se nourrissent-ils?

4. Nommez trois choses que les habitants du pays font avec des peaux de rennes.

5. Pourquoi ont-ils des tentes au lieu de maison?

6. On raconte dans cette histoire qu'Eric a aidé (*a*) son père, (*b*) son père et ses frères, (*c*) sa mère, (*d*) son père et ses frères, (*e*) sa mère. Pouvez-vous trouver ce qu'il a fait chaque fois?

ZITE, LA SERVANTE MODÈLE

Cette histoire nous apprend que le travail est un moyen de nous rendre meilleurs.

ZITE A DE GRANDES ÉPREUVES

Ceci arriva en Italie il y a plus de sept cents ans.

Il y avait alors une petite fille qui habitait la campagne, à huit milles environ d'une grande ville. Cette petite fille s'appelait Zite.

Dieu avait donné à Zite de bons parents, mais ils étaient très pauvres. Parfois, ils trouvaient avec difficulté de quoi nourrir et habiller leurs enfants. Il arrivait même que cette pauvre famille souffrait de la faim.

Mais la faim n'était pas la plus grande souffrance de Zite. Ce qui lui faisait le plus de peine, c'était de voir souffrir les autres. Douce et charitable, elle était prête à se priver davantage pour soulager ses parents, ses frères et ses soeurs.



Elle fit son possible pour aider sa mère; mais elle s'aperçut que cela n'apportait pas de nourriture ni d'argent à la famille. Il fallait donc trouver un autre moyen.

À l'âge de douze ans, Zite demanda à son père et à sa mère la permission d'aller à la ville chercher de l'emploi. Cette permission lui fut accordée. Son père la conduisit à la ville. Le même jour, elle se plaçait comme servante dans une bonne et riche famille.

Comme cette maison était différente de celle où Zite avait passé douze ans de sa vie! La petite fille se croyait dans un palais. On n'y manquait de rien.

Et pour entretenir cette maison, il y avait plusieurs servantes.

Zite fut-elle heureuse dans cette belle grande maison? Pas longtemps. Dieu, qui voulait la rendre encore meilleure, permit qu'elle eut de grandes épreuves.

La plupart des servantes étaient paresseuses. Elles essayaient d'en faire le moins possible. Déjà, elles avaient réussi à tromper leur maîtresse.

Zite, au contraire, était laborieuse. Elle travaillait par habitude et par devoir. "Perdre mon temps, se disait-elle, serait voler l'argent de mon maître."

Cette différence entre Zite et les autres servantes allait être la cause de grandes peines pour la petite fille.

Un matin que Zite était à l'église, la cuisinière assembla les autres servantes et leur dit:

"Avez-vous vu Zite au travail? Qu'en pensez-vous? D'après moi, sa présence ici nous attirera du malheur un jour ou l'autre. Tôt ou tard, notre maîtresse s'apercevra que nous perdons beaucoup de temps. Qu'arrivera-t-il alors? Vous le savez aussi bien que moi: il nous faudra travailler plus

fort ou bien ficher le camp. Il est donc de votre intérêt comme du mien que Zite quitte cette maison."

À partir de ce matin-là, la plupart des servantes firent leur possible pour rendre la vie dure à la petite fille. Elles grondaient la pauvre Zite pour des riens et lui cherchaient sans cesse querelle.

Heureusement, Zite était patiente. Elle ne trouvait pas cela trop dur, et supportait tout sans se plaindre.

Mais un soir, n'en pouvant plus, elle se retira à sa chambre et pleura longtemps.

Puis elle se mit à genoux, et en bonne chrétienne, elle dit:

"Mon Dieu, donnez-moi la patience de supporter ces épreuves sans me plaindre!"

Aussitôt, elle se prit à penser aux grandes souffrances de Notre-Seigneur, puis à sa patience. Au fur et à mesure qu'elle pensait à cela, elle reprenait courage. Enfin elle dit:

"Mes peines ne sont rien auprès des vôtres, Seigneur. Pardonnez-moi de m'être plainte pour

si peu. Si vous voulez bien m'aider, j'aurai plus de patience à l'avenir."

Zite sut tenir sa résolution. Après ce temps-là, elle supportait tout sans se plaindre. Elle était toujours joyeuse.

Il semblait que plus on la maltraitait, plus la petite fille en était contente.

Les autres servantes s'en étonnaient. Cependant, elles continuaient à maltraiter la petite fille.

ZITE BOULANGE LE PAIN

Zite passait une grande partie de son temps à la cuisine. Elle aidait la cuisinière. Sa maîtresse lui avait donné ce travail dès son arrivée dans cette maison.

La petite fille faisait de son mieux tout ce qu'on lui disait de faire.

Un matin, Zite dit à la cuisinière: "Je pense que je puis pétrir le pain. Si vous me le permettez, je le pétrirai pour vous."

La cuisinière ne demandait pas mieux. "Si elle peut faire le pain, se dit-elle, je n'aurai pas besoin

de me lever de bonne heure." Elle permit donc à Zite d'essayer.

Les pains que Zite avait pétris furent très bons. La cuisinière en fut tout à fait contente. "À l'avenir, dit-elle à la petite fille, c'est toi qui feras le pain."

Zite avait pris l'habitude d'aller à l'église presque tous les matins. Elle y allait avant de commencer sa journée de travail.

Il fallait donc que la petite fille se lève de très bonne heure. Mais après ce temps-là, il lui fallut se lever de meilleure heure encore.

Un matin, la petite fille resta à l'église plus longtemps que d'ordinaire. Méditant et priant, elle ne pensait plus à l'heure.

Mais voici que les cloches de l'église lui font penser à son travail. Aussitôt, elle se dit: "Mes pains! Mes pains!"

Elle sort de l'église et court en toute hâte jusqu'à la maison de son maître.

Étant entrée dans la maison, elle alla droit à la cuisine. Les pains étaient sur la table, prêts



à mettre au four. Sans perdre un instant, elle les mit dans le four.

Ayant enlevé son bonnet et son manteau, Zite s'en va trouver la cuisinière et la remercie d'avoir pétri les pains.

"Je n'ai pas pétri de pains, dit la cuisinière d'un ton dur. Je viens de me lever."

"Ce doit être ma maîtresse, alors," se dit la petite fille.

Zite craignait d'aller trouver sa maîtresse. "Elle me grondera, se dit-elle, parce que je suis restée trop longtemps à l'église."

Tout de même, elle alla voir sa maîtresse.

"Ce n'est pas moi, dit la bonne dame. Je ne suis pas allée à la cuisine ce matin."

Zite ne put trouver qui avait pétri les pains. Elle s'en retourna donc à la cuisine.

Pendant que la petite fille s'occupait à préparer le déjeuner, les servantes et la maîtresse de la maison parlaient de cette affaire. Elles se demandaient qui aurait pu pétrir les pains à la place de Zite, car personne dans la maison ne l'avait fait.

Quand ce fut le temps de tirer les pains du four, les servantes et la maîtresse de la maison s'assemblèrent dans la cuisine. Il leur tardait de voir ces pains qui avaient été pétris d'une manière si mystérieuse.

Zite les sortit du four et les mit sur la table.

"Qu'ils sont beaux! s'écria la plus jeune des servantes.

—Comme ils sont bien levés!" ajouta la maîtresse de la maison.

Quelques temps plus tard, quand on coupa ces pains, une odeur parfumée remplit toute la cuisine.



"Certainement, s'écria alors la maîtresse de la maison, un ange a visité notre demeure et a pétri ces pains!"

À partir de ce moment, les autres servantes s'efforcèrent de ne plus faire de peine à la petite fille.

Au contraire, elles essayaient toutes d'être comme Zite: humbles, douces, patientes, charitables et laborieuses.

Quant à Zite, elle continua à travailler dans cette maison.

Elle y passa le reste de sa vie, avançant tous les jours dans le chemin de la vertu et semant autour d'elle les exemples d'une vie pure.

Elle devint si bonne, qu'avant sa mort on l'appelait déjà "la sainte."

1. Combien y a-t-il d'années environ que Sainte Zite vivait?

2. Quelle sorte de parents Zite avait-elle?

3. Zite, toute jeune encore, était bien charitable. Comment le savez-vous?

4. Pourquoi les autres servantes ne l'aimaient-elles pas au commencement?

5. Zite montra qu'elle était une petite fille très patiente. Comment?

6. Un matin, il arriva quelque chose de mystérieux pendant que Zite était à l'église. Qu'est-ce que c'est?

7. Qui, pensez-vous, avait pétri les pains pour Zite?

8. Où et comment Zite passa-t-elle le reste de sa vie?

9. Pensez à ce que vous pourriez faire pour imiter cette bonne petite fille.

Regardons en arrière

Jusqu'à présent, vous avez lu quatre groupes d'histoires. Deux de ces groupes sont composés d'histoires qu'on pourrait appeler *histoires vraies.* Trouvez à quelles pages commence et finit chacun des groupes d'histoires vraies.

Qu'est-ce que vous avez appris en lisant les cinq dernières histoires? Pouvez-vous en dire quelque chose?

Vous avez certainement appris qu'il existe un grand nombre d'occupations différentes. On voit cela même dans votre ville ou village. Vos pères ne font pas tous le même genre de travail. Il y a peut-être parmi eux des cultivateurs, des pêcheurs, des ouvriers, des menuisiers, des marchands, des médecins, des avocats, et d'autres encore. Or, chacun de ceux-là fait un travail différent.

Saviez-vous que l'un travaille pour l'autre? Par exemple, le cultivateur ou fermier travaille pour le pêcheur, et le pêcheur travaille pour le fermier. Trouvez comment cela se fait.



CONTES À FAIRE RÉFLÉCHIR

Au pays des fées et des nains

Vous plairait-il de faire une visite au pays des fées et des nains? Oui? Eh bien! allons-y!

Oh! mais on ne peut pas y aller par auto, ni par train; pas même par avion. . . . Comment irons-nous? C'est tout simple. Dès que nous commencerons de lire le conte suivant, nous nous trouverons dans ce pays mystérieux.

À la vérité, il est merveilleux, ce pays. Nous pouvons y aller et en revenir sans bouger. Et une fois que nous y sommes, nous pouvons voir un grand nombre de fées et de nains.

Ce sont des gens très sages, les fées et les nains. Ils savent juste ce qu'il faut faire pour rendre heureux les petits garçons et les petites filles.

Ne tardons pas davantage. Allons visiter ce pays mystérieux. Tenez-vous bien droit, et mettez les deux pieds ensemble sur le plancher. Êtes-vous prêts? Alors, commencez à lire la page suivante.



LA MAISON MAGIQUE

Les fées avaient des façons à elles de faire apprendre quelque chose aux enfants. Essayez de trouver ce qu'une petite fille a appris dans une maison où presque tout était magique.

LA PREMIÈRE VISITE DE LA FÉE

Au temps où il y avait des fées, vivait une petite fille qui s'appelait Irène.

Un jour, une bonne fée apparut à Irène. Elle

regarda la petite fille sans dire un mot, puis elle leva sa baguette magique. Aussitôt, Irène aperçut, à quelques pas seulement devant elle, une belle petite maison blanche et rouge!

"C'est là que tu demeureras durant quelques jours," dit la fée, en amenant Irène vers cette maison.

Irène sautait de joie, tant elle trouvait la maison belle.

"Est-ce que c'est moi qui en aurai soin? demanda la petite fille.

—Oui, seulement toi, répondit la fée. Tout à l'heure, je te dirai ce qu'il te faudra faire."

On arrivait à la petite maison. La bonne fée ouvrit la porte et entra, suivie de la petite fille.

"Voici le salon, dit la fée.

—Comme il est beau!" s'écria Irène.

De là, la fée conduisit Irène à la cuisine, puis à une belle petite chambre à coucher.

"Tous les matins, dit la fée, tu ouvriras les fenêtres. Quelque temps après, tu les fermeras et tu feras ton lit."

Revenue à la cuisine avec la petite fille, la fée dit:

"Balaye et époussette tous les jours. Voici le balai et l'époussette. Ne laisse pas éteindre le feu. Tu trouveras le bois dans cette boîte. Ne fais qu'une chose à la fois, fais chaque chose en son temps et fais bien tout ce que tu fais."

Ayant dit ces mots, la fée disparut.

Se voyant seule, la petite fille courut à la chambre à coucher, puis au salon, puis à la cuisine. "Comme c'est beau!" se disait-elle.

Tout à coup, Irène entendit une voix:

"Si vous ne me donnez pas du bois à l'instant, je mourrai."

Irène fit un saut. "Le feu qui parle!" se dit-elle. Toute étonnée, la petite fille s'arrêta quelques moments.

"Vous ne voulez pas prendre soin de moi? ajouta le feu. Eh bien! vous le regretterez." Après avoir dit ces mots, le feu s'éteignit.

Irène courut à la boîte à bois, prit quelques rondins, et retourna au feu.

Aussitôt, elle entendit une autre voix: "Venez me fermer, s'il vous plaît."

"Tiens! se dit Irène, voici la boîte à bois qui parle maintenant!"

La petite fille alla fermer la boîte et retourna au feu.

"Venez me ramasser," dit alors un rondin que la petite fille avait laissé tomber près de la boîte à bois.

Irène alla ramasser le rondin et balaya autour de la boîte.

Puis elle appuya le balai contre la table et retourna au feu.

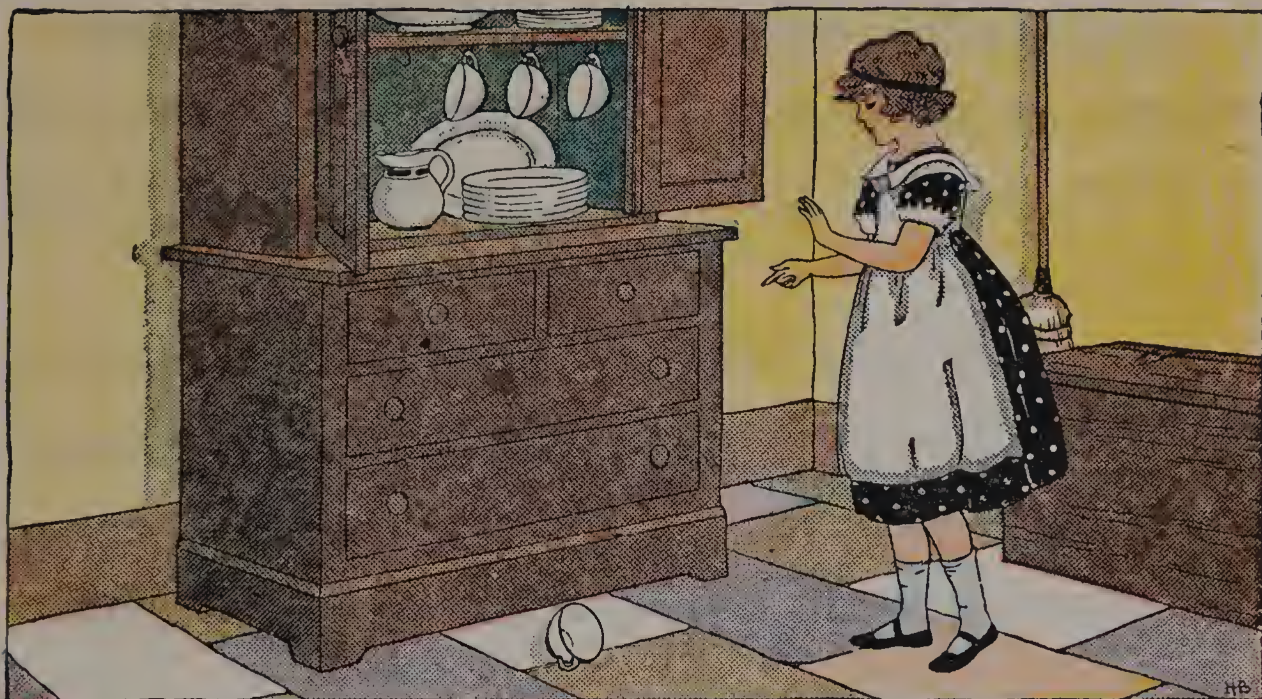
"Venez m'accrocher, s'il vous plaît," dit le balai.

Rouge de colère, Irène alla accrocher le balai. "Je ne puis pas tout faire à la fois! dit-elle.

—Faites bien ce que vous faites," ajouta le balai.

Ensuite, Irène alluma le feu. Puis elle alla au buffet, ouvrit un tiroir et prit une nappe qu'elle étendit sur la table.

"Fermez-moi, s'il vous plaît, dit le tiroir.



—Voilà!" dit Irène, en fermant le tiroir si fort qu'une tasse tomba.

"Accrochez-moi, s'il vous plaît," dit aussitôt la tasse.

À ce moment, Irène était furieuse. "Tais-toi! dit-elle à la tasse.

—Je me tairai, ajouta la tasse, mais vous le regretterez."

Dans le buffet, Irène trouva du pain, du beurre, des fraises, de la crème et un gâteau.

Elle fit un excellent dîner.

Ayant fini son dîner, elle mit la vaisselle en tas et se dit: "Je la laverai plus tard.

—Lavez-nous tout de suite, s'il vous plaît," crièrent en même temps la tasse, la soucoupe, les assiettes, le pot, le couteau, la fourchette et les cuillers.

"Dans quelques minutes! cria Irène en tapant du pied. Donnez-moi le temps de me reposer une minute, au moins!

—Vous le regretterez," dirent alors les mêmes voix.

Sans s'occuper de l'avertissement qu'on venait de lui donner, Irène s'étendit sur une chaise longue et ferma les yeux.

Qu'il faisait bon se reposer dans cette maison! Pas un bruit, si ce n'est la voix de l'horloge qui disait en chantonnant:

"On ne remet pas à plus tard,
Tic tac, tic tac, tic tac, tic tac,
Ce qu'on peut faire sans retard."

Irène s'endormit presque tout de suite.

Il faisait si bon dormir sur cette chaise longue! Elle était si bien bourrée! Aussi, la petite fille dormit-elle longtemps.

Quand elle s'éveilla, le soleil venait de se coucher. Et la vaisselle n'était pas lavée, le plancher n'avait pas été balayé et personne n'avait épousseté.

LA DEUXIÈME VISITE DE LA FÉE

Irène se frottait encore les yeux, quand la fée apparut.

"Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui? demanda la fée, en regardant autour d'elle.

—J'ai attendu pour faire tout en même temps, répondit Irène, en baissant la tête.

—Mais ne sais-tu pas, demanda la fée, qu'on ne peut faire qu'une seule chose à la fois? N'as-tu pas été avertie?

—Nous l'avons avertie, crièrent en même temps une dizaine de voix.

—Ainsi, tu veux faire tout ton travail en même temps? Tu auras ton désir."

Ayant dit ces mots, la fée disparut.

Aussitôt, Irène entendit des voix venant de tous les côtés: "Balayez-moi! Accrochez-moi! Lavez-moi! Serrez-moi! Époussetez-moi!"



Puis, le balai s'élança vers la petite fille et la frappa à la tête. La vaisselle se mit à lui donner des coups sur la tête, sur les bras, sur les épaules et sur le corps. Durant ce temps-là, la table la poussait d'un côté et la chaise la poussait de l'autre. La pauvre petite fille ne savait plus quoi faire.

Enfin, elle attrape le balai et se met à balayer. Aussitôt, chaque chose retourne à sa place.

La petite fille se hâte de balayer la chambre à coucher, l'escalier, le salon et la cuisine. Ce travail fini, elle court accrocher le balai.

"Merci bien!" lui dit le balai d'une voix douce.

Voici que l'époussette la frappe au front. Irène la prend, époussette les tables, les chaises, l'horloge, le buffet et l'escalier, puis elle court la serrer dans un tiroir.

"Merci beaucoup!" dirent en même temps un grand nombre de voix.

Ensuite, Irène court à la table et se met à laver la vaisselle. Puis, aussi vite qu'elle peut, elle l'essuie et la range dans le buffet.

Après avoir serré la nappe, elle se rend en toute hâte à la boîte à bois, prend quelques rondins et court allumer le feu.

Quand tout est net et que chaque chose est à sa place, la petite fille, à bout de forces, se laisse tomber dans un fauteuil. "Je ne veux plus jamais passer une soirée pareille! se dit-elle.

—Il n'en tient qu'à vous, dit l'horloge. Faites bien chaque chose, et faites chaque chose en son temps, et vous n'aurez jamais ce trouble."

Le lendemain matin, des rayons de soleil entrent par l'ouverture de la fenêtre et réveillent Irène.

La petite fille se tourne de l'autre côté en se disant: "Il y a du temps. Je me lèverai dans une demi-heure."

Mais aussitôt, elle entend l'horloge qui lui dit sur un ton sévère: "Levez-vous tout de suite!"

Irène sursaute dans son lit. Puis elle pense à ce qui lui est arrivé la veille. Elle se lève sans plus tarder.

Elle se lave, s'habille, fait sa prière, ouvre toutes grandes les fenêtres de sa chambre et se met au travail.

LA TROISIÈME VISITE DE LA FÉE

Vers le milieu de l'après-midi, la bonne fée apparaît de nouveau à la petite fille.

Elle regarde le plancher, la table, les chaises, l'horloge et l'escalier.

Voyant que tout est propre et que chaque chose est à sa place, elle tourne la vue vers Irène, sourit et dit:

"Comme tout est propre! Comment as-tu fait pour finir ton travail sitôt et le faire si bien?



—J'ai fait chaque chose en son temps, répondit Irène, et j'ai bien fait ce que j'ai fait.

—Es-tu fatiguée? demanda encore la fée.

—Non, madame, répondit Irène.

—Bon! ajouta la fée. Tu as appris une leçon. Mais il t'en reste d'autres à apprendre. Donne-moi ta main droite."

La fée lui mit un drôle d'anneau au doigt.

"Cet anneau te piquera chaque fois que tu seras paresseuse, dit la fée. Quand tu n'auras pas été piquée du tout pendant toute une semaine, tu ne seras plus une petite fille paresseuse."

Vous devinez qu'Irène se fit piquer plusieurs fois!

Mais elle faisait beaucoup d'efforts pour ne plus être paresseuse, et elle faisait du progrès.

LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE VISITE DE LA FÉE

Enfin, l'heure de la récompense allait sonner.

À ce moment-là, il y avait une semaine que l'anneau magique n'avait pas piqué Irène. La petite fille venait de finir son travail et était allée s'asseoir à la fenêtre. Elle s'amusait à regarder dehors. Soudain, elle se mit à penser: "C'est aujourd'hui ma fête!"

À l'instant même, la fée lui apparut.

"Oh! madame, s'écria la petite fille, êtes-vous venue me fêter?

—Oui, ma petite, répondit la fée en souriant, car tu mérites d'être fêtée. À force d'efforts, tu as réussi à prendre de bonnes habitudes de travail. C'est pourquoi tu mérites une fête, et une belle fête. Après la fête, tu seras libre de retourner chez toi.

"Dis-moi donc, continua la fée, n'es-tu pas plus heureuse maintenant que lorsque tu avais des habitudes de paresse?

—Oui, madame, répondit Irène. Depuis que je suis habituée au travail, je trouve vraiment du

plaisir à le faire en son temps et à le faire bien. Merci beaucoup!

—Il n'y a pas de quoi, ma petite. Je n'ai fait là que mon devoir de bonne fée. Cependant, j'avoue que ton succès m'a fait plaisir.

"Donne-moi l'anneau, continua la fée. J'en aurai besoin pour d'autres petites filles. Il y aura de ces petites filles à ta fête, ce soir."

Grâce à la fée, Irène eut une fête comme elle n'en avait jamais eu auparavant.

Elle garda ses bonnes habitudes de travail et fut heureuse le reste de sa vie.

1. Qu'est-ce que la fée demanda à Irène de faire, à sa première visite?

2. Irène le fit-elle? A-t-elle été avertie? Par qui?

3. Qu'est-ce qui arriva tout de suite après la deuxième visite de la fée?

4. Qu'est-ce que la fée donna à Irène à sa troisième visite?

5. Quelles bonnes habitudes Irène a-t-elle prises?

LE NAIN DE BRISACH

Voici une histoire au sujet d'un nain. Essayez de trouver ce qui amena ce nain à Brisach et pourquoi il quitta ce village.

L'ARRIVÉE DU NAIN

Savez-vous l'histoire du nain Voit-à-tout? Non? Alors, si vous le voulez bien, je vais vous la raconter.

Cela vous va? Bien!

C'était dans un village appelé Brisach. On se trouvait alors au mois d'août.

Au moment où commence mon histoire, la plupart des gens avaient fini de traire leurs vaches, et les enfants n'étaient pas encore couchés.

Les grandes personnes étaient assises devant leurs maisons. Les unes parlaient d'affaires, tandis que les autres s'amusaient à raconter des histoires ou à faire des cancans.

Pendant ce temps-là, les enfants jouaient dans les cours, sur le trottoir et dans la rue.

Tout à coup, on entendit un drôle de bruit. C'était quelque chose comme une voix. Mais ce n'était pas la voix d'un enfant, ni celle d'une autre personne.

Bientôt, on aperçut, sur le haut d'une côte, à une centaine de verges environ, un petit bout d'homme, haut comme ça, qui marchait en plein milieu de la rue. Il avançait à pas lents vers le village.

Quelques minutes plus tard, le petit homme passait devant les maisons.

Quel personnage étrange que ce bonhomme! Il avait une longue barbe blanche, le visage brun, les mains brunes, des bras qui touchaient presque à

terre, et des petits souliers longs et pointus. Il portait sur le dos, accroché à une canne, un paquet de couleur rose. On n'avait jamais rien vu de pareil!

Les enfants se sauvèrent derrière les clôtures, dans les maisons ou près de leurs parents. Une grande fille, l'apercevant tout d'un coup, laissa tomber son seau de lait.

Le nain—car c'était nul autre qu'un nain—chantait sans regarder ni à gauche ni à droite. Voilà le drôle de bruit qu'on avait entendu. Car la voix d'un nain est tout à fait différente de celle d'un enfant ou d'une autre personne.

Il chantait toujours la même chanson, ou, si vous voulez, le même refrain. Voici ce qu'il chantait:

On m'appelle Voit-à-tout.
Je travaille plus qu'on pense.
Pour mes peines, rien du tout,
Pas la moindre récompense,
Si ce n'est un peu de pain,
Juste assez pour un vieux nain.

"Quelle longue barbe pour un homme de sa taille! dit un jeune garçon.

—Comme il a les jambes fines!" ajouta son petit frère.

Le nain continuait son chemin, ne regardant ni à gauche ni à droite. Il marchait toujours au milieu de la rue et chantait toujours son même refrain:

On m'appelle Voit-à-tout.
Je travaille plus qu'on pense.
Pour mes peines, rien du tout,
Pas la moindre récompense,
Si ce n'est un peu de pain,
Juste assez pour un vieux nain.

CE QUE MÈRE LISETTE EN PENSAIT

Il y avait, dans ce village, une bonne vieille grand-mère qu'on appelait Mère Lisette. Mère Lisette savait beaucoup de choses que les plus jeunes ne savaient pas.

"C'est peut-être un bon nain, dit-elle. Allez tout de suite me chercher la petite Yvette. Quand



un bébé n'a pas peur d'un nain, c'est un bon nain."

On alla chercher la petite Yvette et on l'apporta à la grand-mère. Le nain s'avança vers le bébé. Aussitôt, la petite Yvette tendit ses petits bras vers le nain.

À ce moment, la plupart des enfants étaient revenus un peu de leur peur. Ils entouraient Mère Lisette et le nain. Il y avait là, aussi, quelques grandes personnes.

"C'est un bon nain, dit Mère Lisette. Il ne fera pas mal à personne. Au contraire, si vous êtes bons pour lui, il vous sera très utile."

À vrai dire, le nain n'avait pas l'air méchant. On pouvait voir, par son sourire, qu'il avait bon coeur.

"D'où viens-tu? lui demanda un vieillard.

—Je ne puis pas vous répondre, répondit le nain de sa drôle de voix, car mon pays n'a pas de nom. Mais je puis vous dire qu'il est bien différent du vôtre. Par exemple, il n'y a pas de paresseux dans mon pays. Tous les nains aiment le travail. Et s'il arrive qu'il n'y a pas de travail pour tout le monde, on nous permet de venir dans votre pays pour vous aider.

—Vous aimez réellement le travail? demanda le plus paresseux des garçons.

—Rien ne me fait plus plaisir que de travailler pour les autres, répondit le nain. Si vous avez besoin de moi, je demeurerai quelque temps dans votre village.

"Pour mon travail, je ne veux ni argent, ni vêtement, ni lit. Je ne demande qu'un petit coin dans une grange, où je pourrai me reposer un peu, et quelques miettes de pain avant de me coucher.

"Si personne ne me dérange, je vous aiderai selon vos besoins. J'irai chercher les vaches, je réparerai les clôtures, je travaillerai dans les champs, je ferai pour vous et le pain et le beurre, et j'endormirai les tout petits. Tous les enfants m'aiment."

Il y eut quelques moments de silence. On ne disait rien, mais on pensait: "Travailler autant que cela et pour rien! Ce n'est pas possible! Si encore il était jeune! À peine peut-il marcher!"

Puis, on se dit à voix basse: "Mieux vaut, peut-être, lui dire de s'en aller. Il veut nous jouer quelque vilain tour."

Mère Lisette entendit ce qu'on disait à voix basse. Elle se fâcha. "Je vous assure, dit-elle, que c'est un bon nain! . . . Voyons! tous les jours, je vous entends vous plaindre que vous avez trop d'ouvrage, et vous refuseriez les services de ce nain! Ça n'a pas de bon sens.

"J'ai entendu dire, continua Mère Lisette, sur un ton plus doux, qu'un nain peut faucher tout un champ de blé dans une nuit."

Les hommes se regardèrent en souriant. Cela voulait dire: "Crois-tu cela, toi?"

Enfin, Monsieur Lebon, un gros fermier, dit: "Il est bienvenu dans ma grange, s'il veut y coucher.

—Moi, dit Mère Lisette, je lui donnerai à manger."

Ce soir-là, on parla beaucoup du nain Voit-à-tout et de tous les autres nains. On parla même des lutins et des fées. Et pendant la nuit, la plupart des enfants rêvèrent à de petits hommes à longue barbe blanche.

CE QUE LE NAIN FIT

Au bout de deux jours, personne n'avait peur du nain. Et à la fin de la première semaine, tout le monde en disait du bien.

C'était avec raison. Le nain faisait le travail de dix personnes, et il faisait tout avec grand soin. Il travaillait surtout pour les personnes qui avaient le plus besoin d'aide. Mais le plus étonnant de l'affaire, c'est qu'il ne travaillait pas là où quelqu'un aurait pu le voir. C'est pourquoi il faisait presque tout son travail pendant la nuit.



Il prenait soin des moutons, fauchait le grain et l'engrangeait, trouvait les objets perdus, faisait le pain et le beurre, et aidait les mères, surtout celles qui passaient des nuits blanches à veiller leurs enfants malades.

Un jour, après le dîner, une bonne maman s'assit près du feu avec son bébé. Elle était fatiguée. La nuit d'avant, elle n'avait pas dormi. Aussi, dès qu'elle s'assit, elle s'endormit.

Quand elle s'éveilla, elle regarda autour d'elle, tout étonnée.

Il y avait de quoi s'étonner. Pendant qu'elle dormait, quelqu'un avait lavé et serré la vaisselle,

balayé le plancher et épousseté partout. De plus, on n'avait pas laissé amortir le feu.

"Le bon Voit-à-tout est venu me visiter," se dit la maman. Elle disait vrai; c'était le nain qui avait fait tout cela.

On venait de toute part pour voir le nain Voit-à-tout. Mais les grandes personnes ne purent jamais le voir, ni au lit, ni au travail, ni ailleurs.

Cependant, les petits enfants, eux, le voyaient assez souvent, le soir à la brune. À cette heure-là, quand il n'y avait pas de grandes personnes dans les environs, Voit-à-tout venait les trouver dans un coin, derrière la grange du gros fermier Lebon. Il leur demandait de se mettre en cercle autour de lui, puis il leur chantait les douces chansons de son pays mystérieux.

VOIT-À-TOUT S'EN VA

Vous aimeriez savoir, j'en suis sûr, si Voit-à-tout resta longtemps avec les gens de Brisach. Non, il n'y resta pas longtemps. Et c'est la faute d'une personne qui oublia quelque chose.

Dans sa chanson, le nain avait dit:

"Pour mes peines, rien du tout,
Pas la moindre récompense,
Si ce n'est un peu de pain,
Juste assez pour un vieux nain."

Et plus tard, il avait ajouté: "Pour mon travail, je ne veux ni argent, ni vêtement."

Or, une femme avait oublié cela. Un jour, elle se dit: "Pauvre petit bonhomme, il n'est pas suffisamment habillé. Les nuits sont fraîches maintenant. Il doit avoir froid! Et bientôt, ce sera l'automne, puis l'hiver. Je lui ferai un pardessus."

Sans le dire à personne, cette femme fit un pardessus pour le nain. Un soir, elle se rendit à la grange de Monsieur Lebon et mit le pardessus à côté de l'assiette de Voit-à-tout.

Cette même nuit, le bon nain quitta le village. Où alla-t-il? On ne l'a jamais su. Mais on sait qu'il s'en alla, puisque les petits enfants ne l'ont plus jamais revu et qu'il n'a plus jamais fait de travail pour les gens de Brisach.

Les petits enfants d'alors sont aujourd'hui des vieillards. Il y a donc longtemps depuis la dernière fois que les vieillards de Brisach ont vu Voit-à-tout. Cependant, ils ne l'ont pas oublié; ils gardent de lui un bon souvenir.

Ils se rappellent encore ce que Voit-à-tout leur chantait souvent, derrière la grange de Monsieur Lebon. À leur tour, ils chantent cette chanson aux enfants d'aujourd'hui. Aimeriez-vous l'entendre? La voici:

Le jour, la nuit, durant toutes les heures,
Aime bien ceux avec qui tu demeures.
Pour eux, jamais ne ménage tes pas:
C'est le secret du bonheur ici-bas.

1. Comment se fait-il que le nain alla à Brisach?

2. D'abord, les gens de Brisach avaient peur de Voit-à-tout; puis, après quelques jours, ils se mirent à l'aimer. Comment se fait-il qu'on l'aimait après les premiers jours?

3. Qui le nain aimait-il le plus?

4. Nommez cinq choses que Voit-à-tout a faites pour les gens de Brisach.

5. Qu'est-ce qui l'a fait partir de Brisach?

LES SOULIERS MAGIQUES

Vous savez qu'une fée s'est servie d'une maison magique pour donner à une petite fille de bonnes habitudes de travail. Dans cette histoire, une fée se sert de souliers magiques pour faire apprendre quelque chose à un petit garçon.

LE CADEAU DE LA FÉE

C'était dans un petit village à l'autre bout du monde.

Un soir, des voisines arrivèrent à une des maisons du village. Elles venaient voir un tout jeune bébé. En même temps, elles apportaient des cadeaux.

Tout à coup, une belle et bonne fée apparut dans la chambre où se trouvaient le bébé et les femmes. Elle tenait dans ses mains deux petits souliers neufs. Elle les donna à la maman du bébé.

"Ne pensez pas, dit la fée, que ce cadeau a peu de valeur, car ces souliers ne s'useront jamais. Quand ils seront trop petits pour ce garçon, vous



les passerez au suivant. Ils pourront servir à tous les petits garçons de votre famille.

"Mais ce n'est pas tout, continua la fée. Ces souliers aideront vos petits garçons à faire le bien. Celui qui les portera ne pourra pas s'arrêter en chemin quand il fera une commission, et s'habituera à ne pas arriver en retard à l'école. Car les souliers le tireront et le pinceront à tel point qu'il lui faudra marcher, et même courir, parfois."

Plusieurs années passèrent. Huit garçons, l'un après l'autre, portèrent les souliers magiques. Or, les souliers n'étaient pas usés du tout.

De plus, tout comme la fée l'avait dit, les souliers magiques aidèrent les huit garçons à faire le bien. Tous avaient appris à obéir promptement, à faire les commissions sans s'arrêter en chemin, à rendre service avec plaisir, et enfin, à ne jamais arriver en retard à l'école.

Mais ce fut une autre histoire quand il s'agit du neuvième et dernier garçon de cette famille, qu'on appelait Timothée.

Timothée avait le coeur bon au fond, mais on l'avait gâté. Il était tellement gâté, qu'il voulait toujours n'en faire qu'à sa tête. De plus, il était désobéissant et boudeur, il refusait de faire des commissions, souvent il arrivait en retard à l'école. En un mot, il faisait le malheur de ses parents; sans compter que peu d'enfants aimaient jouer avec lui.

À bout de patience, sa mère pensa aux souliers magiques.

Un lundi matin, en montant réveiller son plus jeune fils elle lui apporta les souliers merveilleux. "À l'avenir, lui dit-elle, tu porteras ces souliers-ci."

Elle prit les souliers qui étaient sous son lit et alla les serrer dans le grenier.

Ce matin-là, tout comme d'habitude, Timothée ne se pressait pas de partir pour l'école.

Soudain, les souliers lui pincèrent les pieds. "Maman, s'écria le petit garçon, ces souliers me font mal aux pieds!

—Cela veut dire, Timothée, dit sa mère, qu'il est temps que tu partes pour l'école. Pars à l'instant, et les souliers cesseront de te pincer. Ne t'arrête pas en chemin, car ils te pinceront encore."

Timothée partit. Aussitôt, les souliers cessèrent de le pincer.

C'était une belle matinée du mois de juin. Les arbres étaient en fleurs et les oiseaux chantaient leurs plus belles chansons. Timothée était tenté de ne pas aller à l'école. "Du moins, se dit-il, je vais cueillir quelques fleurs."

Il n'avait pas fait deux pas en dehors du chemin, que les souliers se mirent à le pincer et à le tirer dans la direction de l'école. Il reprit son chemin, et les souliers cessèrent de tirer et de pincer.

TIMOTHÉE APPREND UNE LEÇON

Le chemin qui conduisait à l'école passait près d'un marais. Dans ce marais, il y avait de belles fleurs jaunes qu'on appelle des soucis d'eau.

Quand Timothée aperçut ces fleurs, il s'écria: "Les belles fleurs! Elles ressemblent à de l'or! Il m'en faut et je vais en cueillir!"

D'un bond, il sauta la clôture et descendit vers le marais. Aussitôt, les souliers se mirent à le pincer, à le tirer et à lui tordre les pieds. Timothée faisait des grimaces, tant cela lui faisait mal; mais il descendait tout de même. Enfin, après beaucoup de peine, il arriva à deux pas seulement de quelques beaux grands soucis.

Mais le petit garçon ne pouvait pas atteindre les fleurs. Entre lui et les soucis, il y avait de la vase. "Que vais-je faire?" se dit-il. Les souliers le pinçaient tellement fort, qu'il avait de la peine à réfléchir. Du moins, il ne réfléchissait pas à son aise.

"Je les aurai quand même," s'écria-t-il. En disant celà, il fait un saut. Ses deux pieds s'enfoncent dans la vase, tout près des soucis.



Réconforté un peu par son succès, il se hâte de cueillir quelques soucis, juste assez pour le satisfaire.

Mais il n'était pas au bout de ses peines, loin de là. Il s'aperçut bientôt que ses pieds étaient pris. Il avait beau tirer, la vase les retenait. "Que vais-je faire! se dit-il. Je ne puis pas rester ici!"

Les grenouilles avaient l'air de se moquer de lui.

"Elles ont raison, se dit Timothée. J'aurais dû

obéir à maman. Et j'aurais dû aller où mes souliers voulaient que j'aille!"

L'idée lui vint de crier au secours. "Mais avant, se dit-il, je vais essayer encore une fois."

Tirant de toutes ses forces, il arracha son pied droit. Mais le soulier resta dans la vase. Il tira encore de toutes ses forces, et arracha son pied gauche. L'autre soulier resta aussi dans la vase.

"J'en suis bien débarrassé! se dit Timothée. Ils ne me pinceront plus les pieds!"

Timothée revint sur la terre dure, nettoya ses bas et ses mains le mieux qu'il put, et partit pour l'école. Chemin faisant, le petit garçon pensait:

"Je serai certainement en retard. Qu'est-ce que mademoiselle l'institutrice va dire? Et qu'est-ce qu'on va penser de moi quand j'arriverai à l'école sans souliers et avec des bas sales? Oh! pourquoi est-ce que je ne suis pas allé à l'école comme mes souliers le voulaient!"

Quelques minutes après, Timothée arrivait à l'école. Il ouvrit doucement la porte et entra, la tête basse, sans regarder personne.



Aussitôt, tous les élèves se mirent à rire aux éclats. Mademoiselle l'institutrice ne put s'empêcher de sourire.

Il y avait certainement de quoi rire et sourire. Imaginez-vous qu'au moment où la cloche de l'école avait sonné, on avait vu arriver les souliers magiques. Dans chaque soulier, il y avait deux ou trois soucis d'eau. Les souliers étaient entrés et étaient allés se mettre à la place de Timothée, au lieu même ou Timothée se mettait les pieds.

D'abord, les petites filles avaient eu peur. Mais un petit garçon les avait rassurées.

"Ce sont les souliers de Timothée, leur avait-il dit. Il porte les souliers magiques, aujourd'hui.

—Comment se fait-il donc qu'il y ait des soucis dedans? avait demandé une petite fille.

—Je devine, avait répondu l'institutrice, qu'il est allé au marais cueillir des soucis d'eau."

Environ dix minutes plus tard, la classe de Timothée était allée se mettre en rang pour la leçon de lecture. Aussitôt, les souliers magiques avaient suivi les enfants de cette classe et étaient allés se mettre à la place de Timothée. On avait trouvé cela bien drôle.

La plupart des enfants riaient encore, quand Timothée ouvrit la porte et entra, sans souliers, et ses bas couverts de boue.

Ce fut alors un éclat de rire général. Même l'institutrice ne put s'empêcher de rire. Plusieurs riaient aux larmes. Timothée en était tout confus.

"Tu es allé au marais, Timothée, lui dit l'institutrice. Tu es allé cueillir des soucis d'eau. Tes souliers, que voici, nous l'ont fait comprendre. Regarde-les, là."

Honteux, confus et étonné tout à la fois, Timothée aurait aimé se voir seul, dans un lieu éloigné.

Ce fut une bonne leçon pour lui. Après ce jour-là, il n'arriva jamais en retard à l'école. Dès que les souliers magiques le pinçaient, il partait. Et après quelque temps, les souliers ne le pinçaient plus de tout.

Ainsi, il apprit à obéir promptement, à rendre service aux autres, à faire des commissions sans s'arrêter en chemin, et, tout comme ses huit frères, il devint un gentil garçon que tout le monde aimait.

1. Quel cadeau la fée donna-t-elle à la mère du bébé?

2. Qu'est-ce qu'il y avait de magique dans les souliers qu'elle lui donna?

3. On dit que Timothée, étant gâté, "voulait toujours n'en faire qu'à sa tête." Qu'est-ce que cela veut dire?

4. Expliquez le sens de:

Réconforté par son succès . . . . page 233

Il avait beau tirer . . . . page 233

obéir promptement . . . . page 237



CENDRILLON

Ce conte nous rapporte qu'une jeune fille fut récompensée un jour à cause de son bon coeur. Vous trouverez facilement quelle récompense elle a eue.

LES PEINES DE CENDRILLON

Il était une fois un veuf qui habitait une grande ville, pas loin du palais d'un roi. Cet homme n'avait qu'un enfant, une jeune fille blonde et mignonne.

Mais cette jeune fille en valait plusieurs. Elle était la bonté même. Douce, généreuse, charitable et patiente, elle avait toutes les vertus qu'on trouve

dans une personne aimable. De plus, elle était belle comme le jour.

Dans la même ville, vivait une veuve qui avait deux jeunes filles. Ces deux filles ressemblaient à leur mère: elles étaient égoïstes et orgueilleuses.

Un jour, le père de la bonne jeune fille épousa la veuve qui avait deux filles égoïstes et orgueilleuses. Il amena sa nouvelle femme dans sa maison et lui donna les soins du ménage. Il amena aussi les deux filles de sa femme.

Alors commença pour la jeune fille blonde et mignonne un temps de misère et d'épreuves.

Parce qu'elle était plus jolie et plus aimable que ses belles-soeurs, sa belle-mère lui en voulait. Aussi, lui donnait-elle à peine de quoi s'habiller et se nourrir. De plus, elle lui faisait faire le travail le plus difficile et le plus fatigant. La pauvre petite devait traire la vache, laver la vaisselle, laver les planchers, faire les lits, balayer et épousseter partout.

Les filles de cette méchante femme imitaient leur mère. Elles maltraitaient leur belle-soeur en

toute occasion. Une d'elles lui donna, avec mépris, le nom de Cendrillon.

Quand venait le soir, Cendrillon était très fatiguée. Elle montait se coucher de bonne heure.

Sa chambre était un coin du grenier, et son lit, une vieille paillasse dure. Ses soeurs, elles, avaient chacune une belle grande chambre, un bon lit de plumes et un grand miroir de quatre à cinq pieds de haut.

Malgré tout cela, Cendrillon, en bonne chrétienne, ne se plaignait pas. "Ce sont des croix, se disait-elle. Si je les accepte bien, je serai récompensée un jour."

Une après-midi, un officier du roi arriva à la maison. Il donna une lettre à chacune des soeurs de Cendrillon et s'en alla.

Aussitôt, les deux soeurs ouvrirent leurs lettres. C'étaient des invitations à un bal. Le roi donnait ce bal à l'occasion de la fête de son fils.

Quelle joie pour ces filles égoïstes et orgueilleuses! Rien au monde n'aurait pu leur faire un plus grand plaisir.

Pendant les quelques jours qui suivirent, elles passèrent tout leur temps à se préparer pour le bal. Elles visitèrent les magasins, achetèrent des robes et des souliers, et passèrent de longues heures devant leurs miroirs. Et puis, elles parlaient sans cesse de robes, de parure et de diamants.

Ces jours-là, la pauvre Cendrillon travailla encore plus fort que de coutume. En plus de sa besogne ordinaire, elle aida ses soeurs à se préparer pour le bal.

Un jour qu'elle repassait le linge de ses soeurs, la plus jeune lui dit: "Cendrillon, aimerais-tu venir au bal?

—Pour sûr, répondit Cendrillon; mais à quoi bon y penser?

—Tu as raison, ajouta sa soeur. Ce n'est pas une soirée pour une jeune fille de ton espèce!"

Toutefois, quand ses deux soeurs partirent pour le bal, Cendrillon ne put retenir ses larmes. "Comme elles sont chanceuses!" se dit-elle. La pauvre petite monta aussitôt au grenier, se jeta sur sa vieille paillasse et pleura à chaudes larmes.

UNE FÉE A PITIÉ DE CENDRILLON

À peine Cendrillon était-elle couchée, qu'une bonne fée apparut à côté de son lit.

"Qu'y a-t-il, ma petite?" demanda la fée.

Cendrillon leva la tête et regarda la fée. Elle ne put répondre à la question de la fée, tant elle pleurait.

"Tu aimerais aller au bal, n'est-ce pas? demanda la fée.

—Oui, madame la Fée, répondit Cendrillon, en sanglotant.

—Eh bien! ajouta la fée, si tu fais ce que je te dirai de faire, tu pourras y aller, toi aussi. Premièrement, va au jardin me chercher la plus grosse citrouille que tu trouveras."

La fée descendit avec Cendrillon. Puis la jeune fille courut chercher une belle grosse citrouille et l'apporta à la fée. La fée enleva tout ce qu'il y avait dans la citrouille.

Cendrillon la regardait faire. Elle se demandait comment une citrouille pourrait l'aider à se rendre au bal.



Quand tout ce qui était dans la citrouille fut enlevé, la fée frappa la citrouille de sa baguette magique. Aussitôt apparut, devant les yeux de Cendrillon, le plus beau carosse que la jeune fille eût jamais vu!

"Mais, dit Cendrillon, à quoi bon un carosse si je n'ai pas de chevaux?

—Va me chercher la souricière qui est sous la table de la cuisine," dit la fée.

Cendrillon alla chercher la souricière.

En l'apportant, elle se demandait ce que la fée allait faire.

Dans la souricière, il y avait six souris bien grasses. La fée ouvrit la porte de la souricière, et laissa sortir les souris une à une. Dès qu'une souris sortait, elle la touchait de sa baguette magique. Aussitôt, la souris se trouvait changée en un beau cheval blanc.

Ainsi, il y eut bientôt, devant le carosse, six beaux chevaux blancs.

"Comme c'est merveilleux! s'écria Cendrillon, toute joyeuse. . . . Mais il faut un cocher. Je cours chercher la ratière. S'il y avait un rat dedans, vous pourriez le changer en cocher!

—C'est bien, dit la fée. Va me chercher la ratière."

Dans la ratière, il y avait trois rats. La fée toucha celui qui avait la plus longue barbe, et le rat fut changé en un gros cocher barbu.

"Maintenant, ajouta la fée, retourne au jardin et apporte-moi les six lézards qui sont près de la fontaine."

La fée changea les lézards en six gardes, qui montèrent aussitôt à leurs places dans le carosse.

"Eh bien! dit la fée, en souriant, tu as tout ce qu'il te faut pour te rendre au bal.

—Oui, dit Cendrillon, mais je ne puis pas y aller avec ce tablier et cette vieille robe!"

La bonne fée toucha Cendrillon de sa baguette magique, et aussitôt la jeune fille se trouva habillée d'une belle robe en drap d'or et d'argent, ornée de perles et de diamants.

"Il n'y en a pas d'aussi belle dans le palais du roi," remarqua la fée.

Cendrillon, des larmes de joie dans les yeux, remercia la fée et monta dans le beau carosse.

"Maintenant, n'oublie pas ceci, dit la fée. Reviens chez toi avant l'heure de minuit. Car dès que minuit sonnera, le carosse se changera en citrouille, les chevaux se changeront en souris, le cocher sera de nouveau un rat, les gardes redeviendront des lézards, et tu n'auras plus sur toi que ta vieille robe et ton vieux tablier blanc."

La belle Cendrillon promit de quitter le bal avant minuit. Puis, toute heureuse, elle partit pour le bal du roi.



CENDRILLON AU BAL

Quelque temps après, le cocher arrêtait le carosse devant la grande porte du palais. Le gardien de la porte s'empressa d'avertir le roi qu'une princesse inconnue venait d'arriver.

Le prince sortit. Il aida Cendrillon à descendre du carosse et la conduisit à la grande salle du palais.

Dès que Cendrillon apparut à la porte de la salle, la danse cessa. De tous côtés, les danseurs et les danseuses disaient: "Comme elle est belle! Comme elle est belle!" La reine la

trouva ravissante. Et le roi d'ajouter: "Jamais je n'ai vu de ma vie une plus jolie jeune fille."

Le prince trouva Cendrillon tellement de son goût, qu'il dansa plusieurs fois avec elle. Puis, au goûter qui fut servi quelque temps après, il lui demanda la permission de s'asseoir près d'elle.

Cendrillon se trouvait assise à côté de ses soeurs. Elle leur passa du gâteau et des fruits que le prince lui faisait apporter. Cela leur fit beaucoup de plaisir. Mais elles ne reconnurent pas Cendrillon.

Juste au moment où Cendrillon avait le plus de plaisir, elle entendit la grande horloge sonner minuit moins un quart. Aussitôt, elle fit un grand salut à la compagnie, sortit du palais et s'en alla vers son carosse.

Quand elle arriva chez elle, il était exactement minuit.

À l'instant même, le carosse redevint citrouille, les chevaux souris, le cocher rat, les gardes lézards; et sa jolie robe redevint sa vieille robe de tous les jours.

Cendrillon entra sans faire de bruit et monta à sa chambre. Elle se hâta de se déshabiller et de se coucher. Comme elle étendait les couvertures sur elle, la fée lui apparut.

"Merci beaucoup, madame la Fée! s'écria la jeune fille. Que j'ai eu du plaisir! . . . Serait-il possible que j'y retourne demain soir?"

Avant que la fée eût le temps de répondre, quelqu'un frappa à la porte. C'étaient les soeurs de Cendrillon.

La fée disparut, sans donner de réponse à Cendrillon.

Quand ses soeurs entrèrent, Cendrillon se mit à bâiller et à s'étirer comme si on l'avait éveillée.

"Quelle heure est-il? leur demanda Cendrillon. Est-il bien tard?

—Si tu étais venue au bal, dit une de ses soeurs, tu ne demanderais pas s'il est tard! Nous avons vu là la plus belle princesse du monde! Et elle avait une robe et des bijoux comme on n'en a jamais vu!

—Comment s'appelle-t-elle? demanda Cendrillon.

—Personne ne le sait, dit l'autre soeur de Cendrillon, pas même le fils du roi. Pourtant, il aimerait bien le savoir.

—Prête-moi ta robe de tous les jours, Louise, dit Cendrillon à la plus jeune de ses soeurs. J'aimerais tant voir cette princesse!

—Voyons! Tu n'es pas sérieuse, Cendrillon. Qu'est-ce que tu ferais à un bal de prince? Tu ferais rire de toi, voilà!"

Le lendemain soir, après le départ de Louise et de sa soeur pour le bal, la bonne fée apparut de nouveau à Cendrillon. Elle donna à la jeune fille le même carosse qu'elle lui avait donné la veille, les mêmes chevaux, le même cocher et les mêmes gardes; mais elle l'habilla d'une robe encore plus jolie que la première.

Ce soir-là, au bal, le fils du roi fut toujours auprès d'elle, tant il la trouvait aimable et jolie. Et Cendrillon s'amusait si bien, qu'elle oublia l'heure. Minuit allait sonner quand elle y pensa. Aussitôt, elle partit. Mais il était trop tard. Dès qu'elle arriva dehors, minuit sonna.



Aussitôt, elle s'aperçut qu'elle avait sur elle son tablier blanc et sa vieille robe. Elle se mit à courir aussi vite qu'elle put.

Elle courait si vite, qu'elle perdit un de ses souliers. Le prince le ramassa. Pour ne pas perdre l'autre, Cendrillon le mit dans sa poche, et courut sans souliers jusque chez elle, laissant près du palais la citrouille, les souris, le rat et les lézards.

Quand ses soeurs arrivèrent, la jolie Cendrillon

leur demanda si la belle princesse était au bal. Elles lui répondirent que oui; mais qu'à l'heure de minuit, elle était sortie du palais si promptement, qu'elle avait perdu un de ses souliers, et qu'après son départ, le prince s'était assis et avait examiné longtemps ce joli soulier.

ON CHERCHE LA JOLIE PRINCESSE

Quelques jours après, le roi fit publier que son fils épouserait la demoiselle à qui le soulier irait parfaitement bien.

On le fit essayer aux demoiselles du palais. Mais il était trop petit. Ensuite, on le fit essayer à plusieurs jeunes filles de la ville. Même résultat. Enfin, l'officier qui avait été chargé de cette affaire entra chez le père de Cendrillon. Les soeurs de Cendrillon firent de leur mieux pour mettre le soulier. Peine perdue!

Cendrillon les regardait en souriant.

"Voulez-vous bien me permettre de l'essayer?" demanda-t-elle à l'officier.

Louise et sa soeur éclatèrent de rire.



"Tu ne t'imagines pas, j'espère, dit l'une d'elle, que le prince voudrait de toi!"

Mais l'officier trouvait Cendrillon jolie. Il lui dit: "Essayez-le, mademoiselle." Cendrillon mit le soulier.

Quelle surprise pour ses soeurs! Le soulier lui allait parfaitement! Mais ce fut une bien plus grande surprise quand Cendrillon sortit l'autre soulier de sa poche et le mit à son autre pied.

Au même instant, la même bonne fée apparut. Elle toucha Cendrillon de sa baguette magique.

Aussitôt, la jeune fille se trouva parée d'une robe encore plus belle que les deux autres.

Alors les deux soeurs reconnurent en Cendrillon la belle princesse qu'elles avaient vue au bal. Elles se jetèrent aux pieds de Cendrillon et lui demandèrent pardon pour toutes les peines qu'elles lui avaient faites. Cendrillon, en bonne chrétienne, leur pardonna volontiers et leur demanda de l'aimer toujours à l'avenir.

Ainsi parée, Cendrillon fut conduite au palais. Le prince la trouva plus aimable et plus jolie que jamais. Peu de temps après, il l'épousa.

Cendrillon fit venir ses deux soeurs au palais. Celles-ci épousèrent deux officiers de la cour du roi.

Imaginez de petites histoires pour montrer que vous comprenez bien les mots et les groupes de mots suivants:

généreux	orgueilleux	elle lui en voulait
égoïste	sanglotant	à chaudes larmes
inconnu	promptement	peine perdue
départ	volontiers	en toute occasion

Regardons en arrière

Avez-vous aimé votre visite au pays des fées et des nains?

Quel conte préférez-vous? Avez-vous raconté ce conte? L'a-t-on trouvé intéressant?

Il y a un autre moyen de rendre un conte intéressant. Savez-vous comment? On le joue. Ce n'est pas difficile quand on s'y prend de la bonne manière.

Premièrement, il faut relire le conte avec beaucoup d'attention.

Deuxièmement, on fait une liste de tous les personnages qui se trouvent dans le conte. Puis on écrit le nom d'un ou d'une élève après le nom de chaque personnage.

Troisièmement, on fait une liste des objets qu'il faut pour jouer ce conte. Cela comprend les costumes et le décor.

Quatrièmement, on songe à ce qu'il faudra faire et dire. N'essayez pas d'employer les mots du livre. Ce sera plus facile ainsi.

Essayez cela. Avec un peu d'effort, vous réussirez bien.

SIXIÈME PARTIE



HISTOIRES DE BRAVES

Comment devenir brave

Les jeunes et les vieux qui ont lu les histoires suivantes les ont fort goûtées. Sans doute, il en sera de même pour vous.

Pourquoi aimons-nous les histoires de personnes courageuses et braves? Parce que ces histoires rapportent que ces personnes ont fait des choses difficiles à faire.

Pouvons-nous, quoique jeunes, imiter les hommes et les femmes de coeur et de courage? Certainement. Nous ne le ferons probablement pas de la même façon ni au même degré, mais nous pouvons le faire tout de même. Zite, par exemple, était une petite fille courageuse.

Que faut-il faire? Vous le verrez en lisant les dernières histoires du livre. Il faut aimer le prochain et se sacrifier pour le bien des autres.

On n'arrive pas à cela en une journée. Ce qui compte le plus, ce sont les efforts de tous les jours.

Quand vous aimerez tout le monde, ceux qui vous font du mal et ceux qui vous font du bien, vous serez prêts alors à faire des actes de bravoure.



L'HISTOIRE DE JOSEPH

Voici l'histoire d'un jeune homme qui ne gardait pas rancune. Il rendait le bien pour le mal. Aussi fut-il récompensé.

JOSEPH ET SES FRÈRES

Plus de cent ans avant Moïse, dans le pays de Chanaan, vivait un homme riche qui avait un grand troupeau de brebis.

Cet homme avait douze fils. Il ne les aimait pas également. Il aimait mieux l'avant-dernier, qui s'appelait Joseph. À cause de cela, les onze autres étaient jaloux de Joseph.

Comme tous les bergers du temps, ces douze jeunes hommes portaient des habits faits de peaux de bêtes. Joseph n'était pas habillé autrement que ses frères.



Mais un jour, le père donna à son fils préféré une jolie robe longue. "Elle est belle, n'est-ce pas?" dit Joseph à ses frères.

Ruben aimait encore un peu son jeune frère. Il s'approcha de Joseph, toucha la robe et dit: "Oui vraiment, elle est belle."

Mais la jalousie des autres s'était changée en haine.

"Tu ferais mieux de t'en aller à la maison!" dit l'un d'eux.

Et cette haine augmenta de beaucoup après que Joseph leur eut raconté le songe suivant:

"Écoutez, je vous prie, leur dit-il, le songe que j'ai eu: Nous étions à lier des gerbes au milieu des champs; et voici, ma gerbe s'est levée et s'est tenue debout, et vos gerbes l'ont entourée et se sont prosternées devant elle.

—Est-ce que cela veut dire, lui demandèrent ses frères, qu'un jour, il faudra nous mettre à genoux devant toi?" Et ils le haïrent davantage.

Un jour qu'ils étaient aux champs, loin de chez eux, ils aperçurent Joseph qui venait vers eux.

"Voici l'homme aux songes, dit l'un d'eux. Tuons-le et nous dirons à notre père qu'une bête féroce l'a dévoré."

Mais Ruben, le plus âgé, ne voulut pas y consentir ni laisser faire les autres. Alors les autres attendirent que Ruben fût absent et ils vendirent Joseph comme esclave à des marchands qui s'en allaient en Égypte.

Quand ils furent de retour à la maison, ils dirent à leur père qu'une bête féroce avait dévoré Joseph.



Le père de Joseph pleura longtemps son jeune fils. Il ne pouvait se consoler et ne voulait pas être consolé. Il aimait tant Joseph!

Joseph fut vendu à un officier du roi d'Égypte.

Cet officier s'aperçut bientôt que Joseph était un bon jeune homme, honnête et sage, et que tout ce qu'il faisait réussissait bien. "Dieu est avec lui," se dit l'officier. C'est pourquoi l'officier mit entre les mains de Joseph la conduite d'une grande partie de ses affaires.

Quelque temps après, le roi d'Égypte eut un songe qui l'inquiétait beaucoup. Il appela les sages du pays et leur raconta ce songe. Mais personne ne put l'expliquer.

Alors un des officiers du palais dit au roi: "Sire, je crois que Joseph, l'Hébreux, peut expliquer votre songe. Il en a déjà expliqué un des miens et il ne s'est pas trompé.

—Faites venir Joseph tout de suite," dit le roi.

Joseph expliqua ce songe au roi. "Cela veut dire, dit-il, qu'il y aura une très bonne récolte pendant sept ans, mais que, pendant les sept années suivantes, rien ne poussera. Dieu vous a fait connaître cela afin que vous vous y prépariez.

—Qu'est-ce que je dois faire? demanda le roi.

—Trouvez un homme intelligent et sage, répondit Joseph, qui s'occupera de faire mettre dans les greniers une partie de la récolte des sept premières années; et pendant les sept années suivantes, on mangera ce qu'il y aura dans les greniers.

—Puisque Dieu t'a fait connaître toutes ces choses, dit le roi, il n'y a personne qui soit aussi

intelligent et sage que toi. C'est toi qui gouverneras ma maison, et tout mon peuple obéira à ta parole."

JOSEPH DEVIENT GOUVERNEUR

Le roi ôta son anneau de sa main et le mit à la main de Joseph. Il lui fit mettre de beaux habits, et lui mit au cou un collier d'or. Et à partir de ce jour-là, quand Joseph passait, des serviteurs criaient au peuple: "À genoux!"

Les sept années de récoltes abondantes passèrent. Pendant ce temps-là, Joseph avait fait amasser dans des greniers une grande quantité de grain. Et quand les sept années suivantes arrivèrent, l'Égypte était le seul pays où il y avait du blé. C'est pourquoi on venait de toute part acheter du blé en Égypte.

Un jour, dix des frères de Joseph arrivèrent en Égypte. Benjamin, le plus jeune, n'était pas avec eux. Son père l'avait gardé avec lui. Il aimait beaucoup Benjamin, et il avait peur que quelque malheur ne lui arrive.



Les dix frères, étant arrivés à la maison du gouverneur, se prosternèrent devant Joseph la face contre terre. Ils ne reconnurent pas leur frère; mais Joseph, lui, les reconnut en les voyant. Cependant, il fit semblant de ne pas les reconnaître. De plus, il fit traduire ce que ses frères disaient. "Si je me fais connaître maintenant, se dit Joseph, je ne saurai pas s'ils me haïssent encore."

Il fit dire à ses frères que leur père vivait encore et qu'ils avaient un jeune frère à la maison. Puis il leur vendit du blé, mais à condition qu'un d'eux

resterait prisonnier en Égypte jusqu'à ce que les autres reviennent avec leur jeune frère.

Les neuf autres s'en retournèrent au pays de Chanaan. Ils racontèrent à leur père ce que le gouverneur du pays d'Égypte avait fait et ce qu'il avait dit.

D'abord, leur père ne voulut pas leur permettre d'amener Benjamin; mais quand il n'y eut presque plus de blé, il fut bien obligé de le laisser partir. Cela lui fut beaucoup de peine.

Les frères de Joseph retournèrent donc en Égypte. Ils avaient avec eux leur jeune frère Benjamin.

Ils allèrent à la maison de Joseph et se prosternèrent par terre devant lui.

Joseph leur dit: "Comment est votre père? Vit-il encore?

—Oui, répondirent ses frères, il vit encore." Et ils se prosternèrent de nouveau.

"Est-ce là votre jeune frère? demanda le gouverneur.

—Oui, c'est Benjamin, notre jeune frère," répondirent-ils en se prosternant.

JOSEPH SE FAIT CONNAÎTRE

Joseph regarda son jeune frère. Les larmes lui montèrent aux yeux. Il aurait voulu se faire connaître; mais ce n'était pas encore le temps.

"Je ne sais pas encore, se dit-il, s'ils me haïssent ou non."

Puis Joseph s'en alla à sa chambre en toute hâte, et pleura.

Ce jour-là, il leur donna à dîner dans sa maison. Lui-même mangea en face d'eux. Ses frères ne comprenaient pas comment il se faisait que le gouverneur les servait si bien. Pendant ce temps-là, Joseph les écoutait parler.

Le lendemain, Joseph vendit à ses frères une grande quantité de blé, tout ce que leurs ânes pouvaient porter. Mais il leur dit qu'il avait décidé de garder Benjamin comme esclave.

Alors, un de ses frères se jeta à genoux devant Joseph et dit: "Permettez, je vous prie, que moi, je reste à la place de Benjamin. Car si nous retournons au pays de Chanaan sans notre jeune frère, mon père mourra certainement.



"Il avait un fils, continua-t-il, qu'il aimait plus que tous nous autres, et à cause de nous, il a perdu ce fils. Depuis ce temps-là, il n'a pas été vraiment heureux. Maintenant, il aime Benjamin plus que les autres. Et s'il arrive que nous retournions chez nous sans Benjamin, mon père mourra certainement!"

En disant cela, le frère de Joseph avait les larmes aux yeux, et ses autres frères pleuraient. Joseph, de son côté, avait beaucoup de peine à retenir ses larmes. Et quand son frère eut dit les dernières paroles, il ne put garder son secret plus longtemps. "Je suis Joseph, votre frère, s'écria-t-il, que vous avez vendu pour être mené en Égypte!"

Ses frères n'y comprenaient plus rien. Le gouverneur parlait maintenant la langue des Hébreux! Il n'y avait pas à en douter, c'était Joseph!

"Ne vous fâchez pas contre vous-mêmes, continua Joseph, de ce que vous m'avez vendu. C'est pour vous sauver la vie que Dieu a permis que je vienne ici."

Il se jeta au cou de Benjamin, son frère, et pleura. Il baisa aussi tous ses frères. Puis il leur dit:

"Hâtez-vous de vous en retourner et de dire à mon père que son fils, Joseph, vit encore. Dites-lui que Dieu m'a fait gouverneur du pays d'Égypte. Dites-lui, aussi, de venir au plus tôt en Égypte,

lui, ses enfants, les femmes de ses enfants, ses petits-enfants, ses brebis, ses boeufs, et tout ce qui est à lui; car la terre ne produira pas pour cinq autres années."

Joseph donna à ses frères une grande quantité de blé et beaucoup d'autre nourriture. De plus, il envoya avec eux un grand nombre de chariots, afin que son père puisse apporter tout ce qu'il avait.

Ainsi, le père de Joseph s'établit dans le pays d'Égypte. Il avait avec lui tous ses fils, tout ce qui lui appartenait et tout ce qui appartenait à ses fils.

Joseph fut bien bon pour son père et pour ses frères. Il rendit le bien pour le mal, et fut heureux jusqu'à la fin de ses jours.

1. Pourquoi Joseph fut-il vendu par ses frères?
2. Pourquoi Joseph fut-il fait gouverneur?
3. Comment Joseph a-t-il trouvé que ses frères avaient regret de l'avoir vendu comme esclave?
4. Qu'est-ce que Joseph a fait pour son père et pour ses frères?

DAVID

David vivait plus de sept cents ans après Joseph. De même que Joseph, il fut d'abord un berger. Plus tard, il devint roi. Mais il fut autre chose. En lisant cette histoire, essayez de trouver ce que c'est.

DAVID, BERGER

David était un descendant des Hébreux que Moïse avait fait sortir d'Égypte. Il vivait à Bethléem longtemps avant Notre-Seigneur. C'était le plus jeune d'une famille de huit garçons.

D'un bon naturel, David était toujours prêt à rendre service. C'est pourquoi tous ceux qui le connaissaient l'aimaient beacoup.

Trois de ses frères étaient soldats dans l'armée du roi Saül. David aurait bien voulu être soldat, lui aussi; mais son père en avait décidé autrement. "J'ai besoin de toi, lui avait-il dit, pour garder mes brebis." Ainsi, David, qui n'aurait pas voulu faire de peine à son père, menait la vie de berger.

Il faisait son travail avec soin et son père était content de lui.

En ce temps-là, il fallait être fort et brave pour être un bon berger. Car il y avait dans les bois un grand nombre de bêtes féroces qui ne demandaient rien de mieux que de manger des brebis.

Or, personne n'avait de fusil. Le soldat avait une épée ou une lance, et le berger n'avait qu'un bâton et une fronde. C'était très peu pour se défendre contre les bêtes féroces. Toutefois, quand on était fort et brave, ces armes suffisaient.

Tout en gardant les brebis de son père, David s'exerçait souvent à lancer des pierres avec sa fronde. Il était très habile à cela. Mais il avait appris, aussi, à se servir de son bâton pour se défendre.

Un soir, une demi-heure environ après le coucher du soleil, David entendit du bruit dans un buisson à quelques pas de lui. Il se leva, prit son bâton et attendit.

Tout à coup, un gros lion sort du buisson. Il saute sur un agneau.



Sans hésiter, David fait un bond vers la bête féroce. Puis, prenant son bâton à deux mains, il le lève en l'air.

Le lion ouvre sa grande gueule et se baisse pour sauter sur le jeune homme. Mais déjà le bâton de David frappe le lion qui tombe raide mort.

Parfois, c'était un ours qui saisissait une brebis. Mais ours ou lion, David n'avait pas peur. Il faisait une prière à Dieu, se lançait au secours de ses brebis, et les retirait de la gueule et des griffes des bêtes féroces.

Ensuite, il remerciait Dieu de l'avoir préservé du danger.

DAVID, MUSICIEN

Pour prier, David se servait surtout du chant et de la musique.

Quand il gardait les brebis de son père, il passait de longues heures à jouer de la flûte. Il jouait des airs déjà connus et des airs qu'il composait. Mais tout en jouant, il pensait à Dieu; il essayait toujours de mettre dans sa musique ce qu'il pensait dans son coeur.

Quand il était chez lui, il chantait en s'accompagnant de la harpe, et souvent il chantait ce qu'il avait composé en gardant les brebis.

Sa musique et ses chants attiraient beaucoup de gens.

"Que le jeune berger joue bien!" disaient les uns. "Comme il compose de beaux chants!" disaient les autres.

En ce temps-là, il arriva que le roi Saül eut une étrange maladie. Ce n'était pas une maladie du corps, mais de l'âme. De temps à autre, il devenait triste, grognon, se mettait en colère pour rien, au point que ses serviteurs avaient peur de lui.

Un jour, un de ses officiers lui dit: "La musique vous ferait peut-être du bien.

—Trouvez-moi un bon joueur de musique et amenez-le-moi, dit Saül.

—Je connais un jeune homme qui joue bien de la harpe et qui chante bien, dit un autre officier. Il s'appelle David. Il demeure à Bethléem. C'est un beau jeune homme, fort et brave.

—Allez le chercher," dit Saül.

On envoya quelqu'un à Bethléem, à la maison où demeurait David. On expliqua au père du jeune homme comment était le roi et pourquoi on était venu chercher David.

"N'as-tu pas peur que le roi te mette à mort? dit le père à son fils David.

—Non, mon père, répondit David. Il y a longtemps que je désire servir notre grand roi; et si vous le voulez bien, je ne manquerai pas cette occasion."

David alla donc chez le roi Saül.

Étant entré dans la chambre où se trouvait Saül, David fit un grand salut et dit:



"Je suis venu jouer de la harpe et chanter pour vous."

Le roi avait la tête basse. Il ne la leva pas pour regarder David, et ne dit pas un seul mot.

Alors David se mit à jouer de la harpe. Puis il se mit à chanter en s'accompagnant de cette musique. Il chantait les chansons que sa mère lui avait apprises et celles qu'il avait composées lui-même.

Malgré lui, Saül ne put s'empêcher d'écouter David. La voix douce et tendre du jeune homme pénétrait jusqu'à son coeur. Jamais il n'avait entendu pareil chant et pareille musique! Et les belles paroles qu'il entendait se répandaient peu à

peu dans l'esprit du roi et chassaient les idées sombres qui accablaient son âme.

Saül leva lentement la tête et la tourna vers David. Il regarda quelque temps le jeune homme, puis il sourit.

Ensuite, il dit: "Tu m'as fait un grand bien, David. Me ferais-tu le plaisir de demeurer avec moi?

—J'aimerais bien cela, répondit David. Je ferai mon possible pour vous aider. Il faut que je m'occupe des brebis de mon père, mais je reviendrai quand vous aurez besoin de moi."

Après ce jour-là, David était de temps en temps berger et de temps en temps musicien. Quand Saül devenait triste, on allait chercher David, et quand le roi devenait mieux, David retournait à ses brebis.

Quelques mois passèrent ainsi.

Puis, un jour, on rapporta que les Philistins s'avançaient vers le pays avec une grande armée. Aussitôt, les trois frères de David qui étaient soldats s'en allèrent joindre l'armée de Saül.

DAVID ET GOLIATH

Il y avait déjà plusieurs jours que les frères de David étaient partis, quand leur père dit à son plus jeune fils: "David, prends ce grain, ces pains et ce fromage, et va les porter à tes frères et à leur chef."

Le lendemain, de bonne heure, David prit ses bagages et partit.

Quand il arriva près du lieu où se trouvaient ses frères, il aperçut l'armée des Philistins sur la montagne en face. De même, l'armée du roi Saül était sur une montagne. Entre les deux armées, il y avait une vallée.

Au moment où David arrivait, il entendit des cris de guerre. "On se prépare pour la bataille," se dit-il.

Vite, il courut trouver ses frères.

Pendant qu'il parlait à ses frères, voici qu'un des soldats de l'armée des Philistins s'avança dans la vallée vers l'armée de Saül. On pouvait facilement voir que c'était un géant. Il était certainement plus grand, et de beaucoup, que le plus grand

des soldats de Saül. Il s'avança assez proche pour être entendu et cria:

"Ne se trouve-t-il donc pas parmi vous un homme assez brave pour venir se battre contre moi? Vous êtes tous des peureux!"

À vrai dire, pas un soldat de Saül n'osait se battre contre lui.

David les regarda, et le sang lui monta au visage.

"Il y a quarante jours, lui dit un soldat, que ce Philistin, nommé Goliath, fait cela tous les matins et dit ces mêmes paroles.

—Il y a quarante jours, ajouta David, qu'il insulte l'armée du peuple de Dieu et personne n'ose le combattre!"

David fit comprendre qu'il irait, lui, combattre ce géant. Aussitôt, on rapporta à Saül les paroles de David, et Saül fit venir David auprès de lui.

"Oui, dit David au roi Saül, j'irai me battre avec ce Philistin. Je n'ai pas peur de lui.

—Mais, dit Saül, tu n'es qu'un enfant auprès de cet homme. Il est soldat depuis sa jeunesse,

et toi, tu ne sais même pas ce que c'est qu'une bataille.

—J'ai tué le lion comme l'ours, ajouta David, et Dieu m'a préservé. Il me préservera si je combats contre cet homme, car il a insulté l'armée du peuple de Dieu!

—Va, dit Saül, et que Dieu soit avec toi!"

Saül ôta ses habits de soldat et les fit mettre à David. Mais ils étaient trop grands pour David. David les fit donc ôter. "Je n'en ai pas besoin," dit-il.

Ayant dit cela, il prit en main son bâton, choisit dans un ruisseau cinq cailloux polis et les mit dans son sac. Puis, sa fronde à la main, il s'avança vers Goliath.

En voyant le jeune homme s'approcher, Goliath dit: "Suis-je un chien, que tu viennes à moi avec un bâton? Approche, que je donne ta chair à manger aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs!"

David lui dit: "Je n'ai ni épée ni bouclier, mais j'enlèverai ta tête de dessus toi, afin que tous ceux



qui nous voient apprennent que ce n'est pas par l'épée que Dieu sauve ceux qui sont pour lui."

Cela dit, David se mit à courir vers Goliath. Tout en courant, il prit un caillou dans son sac et le mit dans sa fronde. Puis, quand il fut assez près, il lança le caillou avec sa fronde vers la tête du géant. Le caillou frappa le Philistin en plein front. Aussitôt, Goliath tomba le visage contre terre.

Sans perdre un instant, David courut près du Philistin, prit à deux mains la grande épée du géant, et lui coupa la tête.

À peine cela fut-il fait, que l'armée des Philistins prit la fuite. Mais les soldats de Saül en tuèrent un grand nombre.

DAVID, ROI

Ce fut le commencement des grands succès de David. Le roi Saül le fit chef de son armée; et partout où le roi l'envoyait, David réussissait.

À la mort de Saül, David devint roi. Ce fut un des plus grands rois du peuple de Dieu. Il battit les ennemis de son pays et donna à son peuple beaucoup de bons exemples et un grand nombre de bons conseils.

Mais malgré ses succès, le roi David resta humble. Il rapportait tout à Dieu. On vit cela dans toutes ses actions, et on le voit encore dans tous les chants qu'il a composés.

Il a composé un grand nombre de chants. Ces chants furent si bien faits qu'ils furent traduits

dans toutes les langues, et se chantent encore aujourd'hui dans un grand nombre d'églises. On appelle ces chants: *Les psaumes de David.*

1. Que faisait David lorsqu'il était jeune?

2. David était brave. Il l'a montré en quatre occasions. Pouvez-vous dire ce qu'il a fait chaque fois?

3. Quelle est la première chose que David a faite pour aider le roi Saül?

4. Quels instruments de musique David jouait-il?

5. Pourquoi David n'avait-il pas peur de Goliath?

6. Pourquoi s'est-il fâché contre le géant?

7. Comment a-t-il tué Goliath?

8. Qu'est-ce que David a fait après qu'il fut roi?

9. Pourquoi fut-il un bon roi?

10. Avez-vous entendu chanter des psaumes de David? Où? Quand?



LE PREMIER COLON CANADIEN

Les premiers habitants de notre pays furent des gens courageux et braves. Cette histoire vous le fera comprendre.

SON ARRIVÉE AU CANADA

Il y a plus de trois cent vingt-cinq ans de cela.

C'était vers le commencement de juin.

Ce jour-là, un bâtiment à voiles montait le fleuve Saint-Laurent. Poussé par une brise légère du sud-ouest, il s'avançait lentement. Il se dirigeait vers un lieu qu'on avait nommé Québec quelques années auparavant.

Parmi les passagers de ce navire, se trouvait une famille de cinq personnes. Cette famille était composée du père, de la mère et de trois enfants. Le père s'appelait Louis Hébert. Les noms de baptême des enfants étaient: Anne, Guillaume et Marie-Guillemette.

À ce moment-là, Louis Hébert et son fils Guillaume se trouvaient sur le pont du navire. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre sur un tas de gros câbles.

Depuis quelques minutes, ils étaient silencieux. L'un et l'autre regardaient ces milliers de gros arbres qui bordaient le fleuve. Le père songeait aux moyens à prendre pour mener à bonne fin un projet qu'il avait en tête. Le fils pensait à certains récits qu'il avait entendu raconter en France et pendant la longue traversée de l'océan.

À vrai dire, Guillaume pensait aux sauvages, à ces hommes au coeur dur qui, pour la moindre raison, scalpaient leurs prisonniers et les faisaient brûler à petit feu.

"Papa, dit soudain le petit garçon, il n'y a pas beaucoup de sauvages dans ce pays. Je n'en ai

pas encore vu un seul, et pourtant nous longeons la terre depuis plus de deux jours."

Louis Hébert regarda son fils. Ayant remarqué de l'inquiétude sur le visage de Guillaume, il en devina la cause. Pour rassurer le petit garçon, il lui dit en souriant:

"N'aie pas peur. Les sauvages ne te feront pas de mal. Ceux qui vivent dans les environs de Québec sont nos amis. La Providence saura nous défendre des autres comme elle nous a protégés pendant la tempête furieuse que nous avons eue sur l'océan. D'ailleurs, à Québec, où nous serons bientôt, il y a un fort. Nous serons en sûreté dans ce fort."

LOUIS HÉBERT AVANT SON ARRIVÉE À QUÉBEC

Louis Hébert habitait Paris. Il y vivait dans l'aisance.

C'était un bon chrétien. De plus, c'était un homme fort brave.

Il fallait l'être, en ce temps-là, pour quitter les aises d'une grande ville et venir au Canada.

Car, en ce pays nouveau, on manquait presque de tout. De plus, on était toujours en danger de mort, soit à cause du manque de nourriture, soit à cause des Indiens, soit, enfin, à cause du froid.

Le Canada d'alors était une forêt immense. Il n'y avait pas de chemins. Pour voyager sur terre, il fallait aller à pied à travers les bois. On ne pouvait presque rien porter avec soi. Pour cette raison, on voyageait surtout en bateau ou en canot le long des côtes, des fleuves, des rivières et des lacs.

En ce temps-là, personne au Canada ne cultivait la terre. De plus, il n'y avait pas un seul moulin ni aucune manufacture. C'est pourquoi les Français devaient emporter de leur pays une grande partie de leur nourriture et tous les outils et les munitions dont ils avaient besoin.

C'était une situation difficile, bien plus qu'elle le serait aujourd'hui. Car alors, on n'avait que des navires à voiles, et la France n'en avait qu'un petit nombre. Ces navires prenaient souvent plus de deux mois à traverser l'océan. Et si le navire qui apportait de la nourriture et des munitions



périssait en mer, les Français du Canada étaient exposés à mourir de faim.

Mais ce n'était pas là le seul danger. Les Indiens étaient encore plus à craindre que la faim.

En ce temps-là, il n'y avait presque pas de Français au Canada et il n'y avait pas d'Anglais; tandis que les Indiens étaient en assez grand nombre. Habitués au pays, ceux-ci trouvaient toute la nourriture dont ils avaient besoin. Ils vivaient surtout de chasse. Leurs habitations étaient des tentes faites de peaux de bêtes.

Les Indiens du temps n'étaient pas civilisés. Pour cette raison, on les appelait *les sauvages*.

C'étaient des gens sournois et défiants. Pour la moindre raison, ils attaquaient et massacraient ces étrangers qui étaient venus de par delà la grande mer s'établir dans leur pays.

Cependant, après quelques années, un bon nombre d'entre eux étaient devenus amis des Français.

Mais il y en avait qui étaient ennemis de la France. Ceux-ci habitaient loin de Québec. Toutefois, étant habitués au pays, ils pouvaient parcourir facilement de longues distances. On ne savait donc l'heure ni le moment où une bande de ces sauvages ennemis, se jetant sur les Français, les mettrait tous à mort.

De plus, il y avait le froid. Beaucoup de Français ne pouvaient s'habituer aux hivers du Canada. Ils trouvaient la température insupportable.

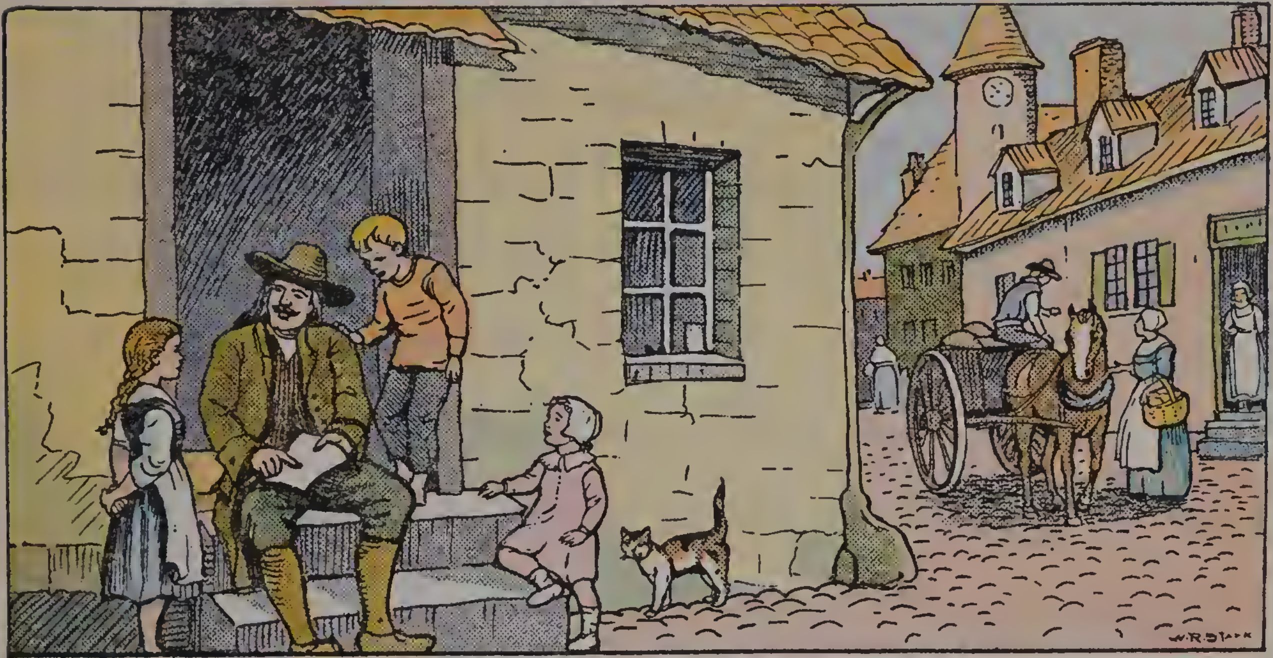
Louis Hébert savait-il tout cela? Oui. Il le savait même très bien puisqu'il était allé deux fois en Acadie avant son arrivée à Québec. Il y avait passé plus d'une année. Il avait souffert de faim

et de froid. Il avait vu mourir quelques-uns de ses compagnons. Les uns étaient morts de maladie; d'autres avaient été tués par les sauvages. À sa grande peine, les deux fois il avait dû retourner en France.

Ces épreuves ne l'avaient pas découragé. Plus que jamais il était prêt à revenir.

C'est qu'il avait des raisons pour désirer s'établir au Canada.

Avant son premier voyage en Acadie, Louis Hébert s'était dit: "Si l'on veut s'établir au Canada, le seul moyen d'y réussir, c'est d'en cultiver la terre. Si la terre canadienne peut produire le blé et les légumes nécessaires aux colons, un grand nombre de Français iront s'établir en ce pays nouveau. Et dès qu'ils produiront assez de nourriture pour entretenir des soldats, on viendra facilement à bout des sauvages ennemis. Alors, on pourra travailler plus facilement à évangéliser les sauvages qui sont nos amis. Il s'agit donc de découvrir tout d'abord si le sol canadien peut produire du blé et des légumes."



Dès son arrivée en Acadie, Louis Hébert s'était intéressé au sol. À la première occasion, il y avait semé du blé et des graines de légume. La récolte avait été bonne. Il était convaincu maintenant qu'on réussirait à s'établir au Canada si l'on y cultivait la terre.

"Mais, s'était-il dit, il faut que j'en fasse davantage. Il faut prouver cela au roi et à sa cour. Le meilleur moyen de le faire, c'est d'aller moi-même au Canada, y cultiver la terre et en faire un succès."

Voilà le projet qu'il avait en tête, et voilà pourquoi il venait à Québec avec l'intention d'y demeurer le reste de sa vie.

Mais était-ce la seule raison qui le faisait venir au Canada? Non. Quand il était en France, il lui semblait entendre une voix intérieure qui lui disait: "À Paris, tu vis à l'aise, mais tu n'es réellement pas heureux. Tu ne le seras pas. Tu auras plus de bonheur si tu sacrifies tes aises. Vends tout ce que tu possèdes et retourne à cette terre lointaine, toi, ta femme et tes trois enfants. Cette fois, si tu mets ta confiance en Dieu et si tu persévères, tu réussiras."

C'est pourquoi, à la première occasion il vendit tout ce qu'il possédait et s'embarqua pour le Canada avec toute sa famille.

Voilà Louis Hébert. Voilà ce qui lui était arrivé avant son troisième voyage au Canada. Voilà aussi pourquoi il arrivait à Québec avec toute sa famille.

DIFFICULTÉS, ÉPREUVES, SUCCÈS

Parti de la France plus de trois mois auparavant, le navire qui portait Louis Hébert et sa famille arriva enfin à Québec.

Comme ce lieu était différent de Paris! Paris

était une grande ville, une des plus grandes villes du monde, avec une quantité de rues, des milliers de maisons et un très grand nombre d'habitants. À Québec, il n'y avait qu'une maison, près du rivage. Cette maison servait de fort. Trois familles, neuf personnes en tout, habitaient ce fort. Là où se trouve aujourd'hui la ville de Québec, on ne voyait alors que des arbres.

Quel sacrifice cela dut être pour Anne, Marie-Guillemette et Guillaume, eux qui étaient habitués à la vie d'une grande ville, aux amusements et au confort de Paris!

Le jour même où Louis Hébert arriva à Québec, il monta la haute falaise. Il cherchait un endroit où il pourrait défricher un lopin de terre. Il trouva ce qu'il désirait.

Mais tout d'abord, il travailla à se construire une maison. Les quelques hommes qu'il y avait à Québec l'aidèrent. Sa femme et ses enfants firent leur part. Grâce à la bonne volonté de tous, la famille de Louis Hébert habita bientôt cette nouvelle maison.



Immédiatement après, Louis Hébert commença son oeuvre principale, le défrichement de la terre. "Il n'y a pas de temps à perdre, dit-il à sa femme et à ses enfants: la saison des semailles est déjà arrivée."

Qu'il en fallut du courage et de la patience pour abattre les arbres énormes qui entouraient la maison, pour rouler à distance ces gros troncs d'arbre, pour entasser les branches et les faire brûler, pour arracher les nombreuses racines qui se croisaient

dans tous les sens sous la surface du sol, et enfin, pour bêcher la terre! Car tout devait être fait à force de bras.

La patience et le courage de Louis Hébert furent récompensés. À l'automne, il avait une abondante moisson.

Mais il semble qu'il devait acheter chaque succès au prix de dures épreuves. La même année, il perdit la plus âgée de ses filles.

Confiant en Dieu, il ne perdit pas courage. "C'est la volonté de Dieu, disait-il à sa femme et à ses enfants. Que sa sainte volonté soit faite!"

Il continua à défricher la terre. Guillaume et Marie-Guillemette l'aidaient autant qu'ils le pouvaient. Après trois ans, Louis Hébert cultivait plus qu'il en fallait pour l'entretien de sa famille.

Une autre épreuve faillit ruïner son oeuvre. Des marchands voulurent l'empêcher de vendre du blé et des légumes. Heureusement qu'il n'était pas homme à se décourager. Il fit tant et si bien qu'on lui permit de vendre ses produits. Encouragé par ce succès, il continua d'agrandir ses champs.

Sa charité envers les sauvages était très grande. Il ne pouvait en faire trop pour eux. Afin de les aider davantage, il apprit leur langue. Quand il avait des moments libres, il leur apprenait les vérités de la religion chrétienne.

Louis Hébert mourut pendant la dixième année après son arrivée à Québec. Il fut beaucoup regretté.

Il mourut, mais son oeuvre ne mourut pas. À son exemple, on continua, au prix de grands sacrifices, à défricher des terres. En diverses parties du pays, des champs remplacèrent peu à peu la forêt. L'oeuvre commencée par Louis Hébert s'est continuée jusqu'à nos jours.

Gloire à Louis Hébert, le premier colon canadien!

1. Pourquoi fallait-il être brave au temps de Louis Hébert pour venir s'établir au Canada?

2. Quels grands sacrifices ont fait Louis Hébert, sa femme et ses enfants en quittant Paris et la France?

3. Louis Hébert a-t-il réussi? En quoi?

FINAUD ET LA GRANDE GUERRE

Voici l'histoire d'un chien racontée par lui-même. En lisant cette histoire, vous remarquerez que ce fut un chien très brave.

On dit parfois que les chiens sont des animaux inutiles. Cette parole me fait mal au coeur. Ceux qui disent cela ne savent pas ou ne pensent pas qu'un grand nombre de chiens ont donné leur vie pour sauver celle des soldats blessés; que beaucoup de ces chiens ont été blessés; et que ceux qui sont revenus sains et saufs ont, eux aussi, rendu de grands services. Les gens qui parlent mal de nous, ne pensent certainement pas à cela.

Si je raconte mon histoire, c'est pour faire connaître un peu de ce que nous avons fait, nous, les chiens, pour gagner la guerre.

CHEZ MOI

Tout jeune encore, je fus adopté par des gens assez pauvres qui vivaient dans un petit village de France à environ un mille d'une grande ville.



Dès le premier jour, je m'aperçus, avec plaisir, que j'étais dans une bonne famille. Mon maître, ainsi que ma maîtresse, étaient bons pour moi; et les enfants tenaient de leurs parents.

Charles, un garçon de douze ans, était bien raisonnable pour son âge. Rachel était une gentille petite fille de huit ans. Et Nanette, qui venait d'avoir deux ans, était tout à fait mignonne.

Tout cela valait bien mieux qu'une belle maison et de bons repas.

Il est vrai qu'au commencement, je faisais beaucoup de bêtises. Je jappais pour rien et j'éveillais

Nanette. Ou bien, je me laissais marcher sur la queue et sur les pattes. Mais j'apprenais de jour en jour, et mon maître était content de moi.

Un soir que mon maître parlait de moi à ma maîtresse et à Charles, je l'entendis dire: "Vous verrez qu'il fera quelque chose de bon."

Cela me fit beaucoup de bien. Après ce temps-là, j'essayais fort d'être plus sage. Je jappais moins, je ne quittais pas la petite ferme, et je ne courais plus après les lapins, ni après les poules.

Quelques mois passèrent ainsi.

Mais voilà qu'un bon matin, mon maître, les larmes aux yeux, embrassa Nanette, ma maîtresse, Charles et Rachel. Tous pleuraient. "Il le faut, leur dit-il: la Patrie m'appelle."

D'abord, je ne comprenais pas ce que cela voulait dire; puis je compris: mon bon maître partait pour la guerre.

Je le suivis jusqu'au tournant de la route. Là, il s'arrêta, me donna quelques légères tapes sur la tête, et me dit d'un ton triste: "Retourne à la maison, Finaud, et prends bien soin de ma famille."

En m'en retournant à la maison, je me suis dit: "Ma vie de jeune chien est finie. Il faut que je sois plus sérieux, maintenant."

Ce fut un automne de dur travail pour ma maîtresse, pour Charles et pour Rachel. La récolte n'était pas encore faite, et nous n'avions pas de bois pour l'hiver. Je ne saurais vous dire combien d'heures ma bonne maîtresse passa dans le jardin, ni combien de fois Charles attela le vieux cheval à la charrette pour aller chercher du bois et rentrer la récolte. Rachel faisait de son mieux pour entretenir la maison et avoir soin de Nanette.

Pendant ce temps-là, je gardais Roussette, la vache, qui mangeait l'herbe le long du chemin. Parfois, aussi, j'allais avec Charles chercher les lapins. "Si nous perdons nos lapins, me disait Charles, nous n'aurons pas de viande l'hiver prochain."

Le soir, après la journée faite, nous allions, Charles et moi, à la ville voisine. Nous y allions presque tous les soirs. C'est là que se trouvait notre bureau de poste. Cela nous donnait l'occasion d'apprendre

les dernières nouvelles de la guerre et de les apporter à ma maîtresse.

Quand il y avait une lettre de mon maître, Charles la mettait dans ma gueule, et je la portais jusqu'à la maison. Ma maîtresse était si contente de me voir arriver avec une lettre, que j'aurais bien voulu lui en apporter une tous les jours.

L'automne passa, puis l'hiver arriva. Je profitais et je devenais de plus en plus fort. Et puis, j'apprenais du nouveau tous les jours. Mon jeune maître, Charles, ne manquait jamais de me faire apprendre tout ce qu'un chien doit savoir.

Vers la fin de l'hiver, ma bonne maîtresse devint plus triste que d'ordinaire. Il y avait de quoi être triste: elle n'avait pas reçu de lettre de mon maître depuis quinze jours. J'en étais triste moi-même.

Ce jour-là, je me trouvais dans la maison, quand tout à coup j'entendis un avion. Je courus dehors. Regardant en l'air, je vis des morceaux de papier qui tombaient. "Ce sont des lettres de nos soldats!" me dis-je. Je pris le papier qui tomba le plus près de la maison, en me disant: "Ceci doit être une



lettre de mon maître!" Tout joyeux, je courus porter ce papier à ma maîtresse.

Ma maîtresse prit le papier, et voici ce qu'elle lut: "Nous avons grand besoin de chiens pour l'armée. Si vous avez un bon chien, veuillez l'amener ou le faire amener au camp d'entraînement le plus près de chez vous."

Charles regarda sa mère, et sa mère le regarda. Puis, Charles me prit par le cou et me dit en pleurant: "Cette lettre est pour toi, Finaud!"

AU CAMP D'ENTRAÎNEMENT

Le lendemain matin, je partais à mon tour. Je suivais Charles. Nous étions bien tristes, tous les deux. Mon jeune maître n'était pas comme d'habitude: il ne parlait pas. Cependant, il me dit en me quittant: "Il le faut: la Patrie a besoin de toi. Sois brave et fais ton devoir!"

Le soir de ce même jour, j'arrivais au camp d'entraînement.

Quelle semaine que cette première semaine! Comme elle fut longue et difficile! Quand je ne faisais rien, je m'ennuyais à mourir! Et puis, quel bruit! Des fusils, des mitrailleuses, jusqu'à des canons!

"Non, me disais-je, je ne pourrai jamais m'habituer à cela! D'autant plus qu'on ne nous permet pas de japper, le seul plaisir que j'aurais!"

Mais alors, je pensais à ce que Charles m'avait dit en me quittant, et je reprenais courage.

À la fin de la première semaine, plusieurs chiens furent renvoyés. Ils n'étaient pas faits pour l'armée.

J'aurais bien pu me faire renvoyer, moi aussi; mais je savais qu'en faisant cela je n'aurais pas fait mon devoir, et Charles n'aurait pas été content de moi.

La semaine suivante fut beaucoup plus facile à supporter. Déjà je commençais à m'habituer au bruit des canons, des mitrailleuses et des fusils. Je ne pensais plus à japper. Et puis, j'étais trop occupé pour m'ennuyer. De plus, je commençais à aimer ce qu'on me faisait faire. On nous exerçait à chercher les blessés et à leur porter secours.

À la fin de la deuxième semaine, mon entraînement était fini. Je savais tout ce qu'il fallait faire; et je trouvais cela non seulement facile, mais intéressant. J'étais donc prêt pour le champ de bataille. Il me tardait d'y aller.

AU CHAMP DE BATAILLE

Un soir qu'il tombait une pluie fine, on me fit monter, avec cinq autres chiens, dans un des camions de l'armée. Le camion partit aussitôt, à toute vitesse.

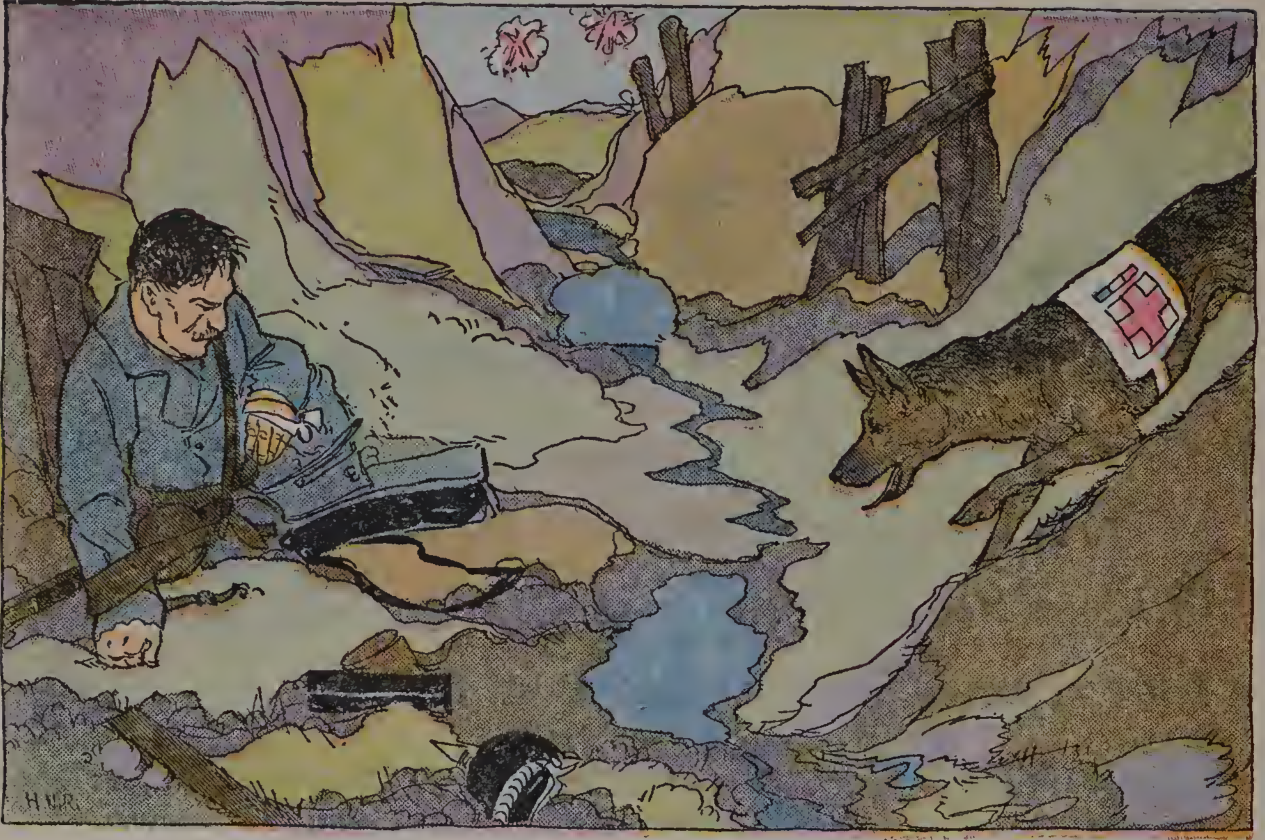
Quel voyage! Jamais de ma vie je me suis fait ballotté de façon aussi rude. Suivions-nous un chemin ou passions-nous à travers les champs? Je ne le sais pas. Mais ce que je sais bien, c'est qu'il y avait des cahots partout et qu'il y en avait de toutes sortes.

Nous tombions à gauche, et nous tombions à droite. Parfois, le camion s'arrêtait presque tout net, et nous tombions par devant.

Cela durait depuis au moins une grande heure, quand tout à coup le camion faillit renverser. Trois chiens tombèrent en même temps sur moi. Je sentis une grande douleur à une patte de devant. Je n'étais pas encore relevé, que le camion s'arrêta pour de bon. Aussitôt, on ouvrit la porte. Nous étions juste là où venait d'avoir lieu une grande bataille.

Nous savions ce que cela voulait dire et ce qu'il fallait faire.

Chacun partit en courant, les uns à droite, les autres par devant, et le reste à gauche. J'allai vers la gauche.



Les balles sifflaient devant moi, derrière moi et au-dessus de moi; mais je n'avais pas peur.

Tout à coup, j'entendis une plainte. Je m'arrêtai. J'entendis de nouveau cette même plainte. Alors, descendant vers un petit ruisseau, j'aperçus un soldat, les jambes couvertes de terre. Aussitôt, je m'approchai de lui.

O surprise! J'avais là, devant moi, et tout près de moi, mon maître, mon bon maître! Il avait les yeux fermés.

J'étais si content que j'aurais pu japper! Mais

cela n'était pas permis. Au lieu de cela, je lui léchai le visage. Il ouvrit doucement les yeux, me regarda un instant, et, à ma grande joie, il me reconnut.

"Finaud! dit-il d'une voix faible. Mon bon Finaud! Tu es un vrai bon chien!"

Que je fus content d'entendre cela!

Je me tenais près du blessé afin qu'il prenne les remèdes que je lui apportais. "Va de l'autre côté, me dit-il. Je ne puis pas me servir de ce bras-là."

Je fis ce qu'il me dit de faire. Alors il prit une petite bouteille et but ce qu'il y avait dedans. Puis il prit un crayon et du papier et écrivit quelque chose. "Une lettre pour ma maîtresse, me dis-je. Que j'aimerais aller la lui porter!"

La joie de trouver mon maître et de pouvoir lui porter secours avait adouci la douleur que je sentais à la patte; mais pendant que mon maître écrivait, cette douleur revint plus forte que jamais. J'aurais bien voulu boire dans le ruisseau; mais mon devoir était de rester près du blessé et d'aller porter son message au plus tôt.

Je pris dans ma gueule la petite lettre de mon maître, et je courus, en boitant malgré moi, vers le camion qui nous avait amené au champ de bataille. Là, je donnai cette lettre à des hommes, et quelques instants après, je les conduisais vers mon maître.

Ce même soir, on nous conduisit tous les deux à l'hôpital. Mon maître était blessé au bras gauche et à une jambe, et moi, j'avais une patte cassée. C'est chose curieuse qu'un chien peut courir quand bien même il a une patte cassée.

Quelques jours après, je retournais au champ de bataille, où j'eus le plaisir de sauver la vie à plusieurs soldats blessés. À peu près le même jour, mon maître fut renvoyé chez lui.

La guerre est finie. Je demeure encore avec les bonnes gens qui m'ont adopté quand j'étais tout jeune. Mon maître n'a qu'un bras, et je boite encore un peu; mais nous sommes plus heureux que jamais. C'est peut-être parce que tous, nous avons fait notre devoir.

Charles a grandi et peut aider son père davantage.

Moi, je garde encore Roussette et je promène Nanette dans une petite voiture que mon jeune maître a faite.

Charles se plaît à montrer aux voisins une médaille qu'un officier a mise à mon cou. "C'est parce qu'il a été brave!" leur dit-il.

Mais moi, si j'en suis fier, c'est pour une autre raison: c'est parce qu'elle me rappelle que j'ai sauvé la vie de mon maître.

1. Pourquoi Finaud aimait-il les gens avec qui il demeurait?

2. Qu'est-ce que chacun faisait après que le père fut parti pour la guerre?

3. Finaud trouva dure la première semaine qu'il passa au camp d'entraînement. Qu'est-ce qu'il trouva dur?

4. Aurait-il pu se faire renvoyer? Pourquoi ne l'a-t-il pas fait?

5. Comment a-t-il sauvé son maître?

6. Que faisait Finaud après son retour de la guerre?

7. Pourquoi était-il fier de sa médaille?

Regardons en arrière

Vous avez maintenant une bonne idée d'une personne courageuse et brave. Vous savez même qu'un animal peut faire des actes de bravoure. Et vous avez appris qu'on peut être brave, et même sage, avant d'être grand. Nommez quatre choses que vous pourriez faire pour imiter les personnages des dernières histoires.

Avez-vous lu ou entendu d'autres histoires de personnes ou d'animaux braves? Sinon, demandez qu'on vous en raconte ou qu'on vous en lise.

Peut-être connaissez-vous des personnes ou des animaux qui ont fait des actes de bravoure. En ce cas, faites une histoire pour raconter un de ces faits.

Imaginez une histoire au sujet de grandes choses que vous aimeriez faire. Il se peut que cela arrivera un jour. Alors, les petits garçons et les petites filles liront avec plaisir l'histoire de votre vie. Ils s'écrieront peut-être: "Comme il était brave!" ou bien: "Comme elle était brave!"

UN PETIT DICTIONNAIRE

Dans les histoires de ce livre, vous trouverez peut-être des mots dont vous ne savez pas le sens. Si ces mots sont dans la liste suivante, vous n'aurez qu'à lire ce qu'il y a après ces mots, pour apprendre ce que ces mots veulent dire.

A

abondante: qui est en grande quantité
adopté: admis comme un de la famille
agréable: qui plaît

B

ballotté: secoué
besogne: ouvrage, travail
bétail: animaux de la ferme tels que chevaux, vaches, brebis, porcs, etc.
bile, se faire de la bile: s'inquiéter
bouclier: ancienne arme pour protéger contre les lances, etc.
bourbier: espace couvert d'une boue épaisse
brune, à la brune: moment où le jour commence à s'obscurcir
buisson: touffe d'arbustes

C

cahots: bosses et creux dans un chemin
cancans: médisances, petites calomnies
chagrin: triste, peiné
colon: celui qui défriche et cultive une terre
commande: une demande de faire ou d'envoyer des objets moyennant un prix
compères: ses amis, les autres voleurs
courageuse: qui a du courage

D

décor: les toiles, etc., sur un théâtre, pour jouer une pièce
défricher: abattre les arbres et préparer la terre pour la cultiver
déserte: où il n'y a personne
diverses: plusieurs

E

échancrure: coupure, entaille faite sur les bords
éloignée: qui est loin
emploi: ouvrage, occupation
encadreur: celui qui fait, qui pose des cadres
étrange: qui n'est pas ordinaire

F

falaise: pente très raide qui borde la mer
flétrit: perd sa couleur et sèche
fleuve: cours d'eau qui se jette dans la mer
furieux: très fâché

G

geai: petit oiseau de la grosseur d'un merle

H

hésiter: s'arrêter pour se demander si l'on fera une chose ou non

I

immense: très grande
inconnue: qui n'est pas connue
intérieure: qui est au dedans

J

jucher: se poser dans un lieu élevé pour y dormir

L

lance: arme ancienne faite d'un long bois terminé par un fer pointu
lézards: petits animaux à quatre pattes
lopin, lopin de terre: morceau de terre

M

menuisier: celui qui travaille le bois, fait des meubles

N

naturel, d'un bon naturel: ayant les qualités d'une personne aimable
nonpareille: qui n'a pas son égal, qui surpasse toutes choses

O

observer: regarder attentivement
ordures: malpropreté, balayures
orphelin: enfant qui a perdu son père et sa mère ou l'un des deux

P

pétrir, pétrir le pain: détremper la farine en pâte, puis tourner la pâte et la presser jusqu'à ce qu'elle soit prête à faire lever
poulailler: bâtiment où l'on tient les poules
promptement: en peu de temps
prosternée: courbée jusqu'à terre

Q

quitter: s'en aller

R

ralentissait: allait de plus en plus lentement
rameau: petite branche
réconforté: rendu plus fort, plus courageux

S

scalpaient: enlevaient la peau du crâne, la peau qui tient les cheveux
simple, un homme simple: qui se laisse facilement tromper
sommet: la partie la plus haute
sournois: qui a un caractère en dessous
surface: le dehors, le dessus
sursauter: sauter tout à coup

T

tombée, à la tombée de la nuit: moment où la nuit arrive

traduire: dire ou écrire en une autre langue

V

vallée: espace le long d'un fleuve ou d'une rivière ou entre deux montagnes

verge: trois pieds de long

vieillard: une personne âgée

voltiger: voler alentour

MOTS NOUVEAUX

La liste suivante contient 590 mots. Mais ce ne sont pas les seuls mots nouveaux du livre. Quelques-uns ont été omis à dessein: à ce stade, les enfants sont en mesure de découvrir plusieurs mots sans l'aide du professeur; au reste, il est avantageux qu'à ce point on leur donne l'occasion de se débrouiller en ce sens. C'est pourquoi la liste suivante contient seulement les mots qui, à cause de leur sens ou de leur orthographe, sont les plus susceptibles de ne pas être découverts facilement par les enfants.

8
rassemblaient
doute
commencer

9
route
Castor
Renard

10
marmotta
asseyez-vous

11
dites
cahots
haussant

12
satisfait
contraire
baissa

13
chance
réfléchit

14
silence
soudain

15
manqué
politesse

16
troupe
âne
maître
tueras

17
cesse
battras
tambour

18
découragé
maîtresse
joindre

19
tâche
joignit
fôret
jucher

20
malheur

21
langue
museau
nourriture
discuté

22
pareil
épouvante
soûl
éteignit
vieille

23
tranquilles
braise

24
sorcière
arracher

25
ayant

26
baleine
abandonner
projet
excellente
veulent

27
bourbier
Bah
trompe

28
raidit

29
pesante
fond
surface
mêler
rompit
renverse

30
libres
dessinez
éclats

31
chagrins
étrange
alentours

32
publier
réussira
prétendait
simple
gaie

33
tordre
grimaces

35
existait
Thérèse

36
capuchon

37
gens
furieux

38
heureusement
gentille
quêter

39
royaume
recula
répandit
éclair

40
ridicule
oignons

41
pleins
vraiment
succès

42
grâce
joyeuse
récompense

43
différent
monnaie

44
grasse

45
moitié
sérieux

46
certainement

47
hésiter
examina
pencha

48
cinquante
fouet
appartient

49
pinçaient
coupables
fronça
sourcils
vingt-cinq

50
empêcher
51
mériter
punition
52
intéressantes
54
habituerez
puisse-t-il
55
Angèle
ombre
raccommodait
arrosait
pousse
56
tige
questions
pêche
57
profitent
flétrit
58
bouillon
détrempée
bouillie
59
mauvais
agréable
60
attentivement
bananes
cerises
framboises
61
posait
davantage
62
créé
63
propos
65
figurer (se)
habillée
geai
au-dessus
66
plonger
Brrrec
68
gelées
69
rayons
annoncent
écarta
broussailles
secouaient
71
intention
éclore
empressa (s')
72
hirondelles
construire
73
lançait
cercle
74
humide
collent
75
accompagné
représente
compter
observer
76
employant
épaisseur
laborieuse
mystérieux
sachent
78
répliqua
79
voltiger
environs
80
remarqua
82
enseigner
juillet
août
83
départ
84
précédent
semblable
réglé
85
octobre
commission
direction
86
tiers
88
réflexion
sens
éclipse
famille
89
échancrure
suspendue
éloignée
cloison
90
douzaine
91
courbe
positions
92
espace
étudié
aise
93
extraordinaires
commandements
vocation
buisson
94
Abraham
Isaac
Jacob
Égypte
Aaron
95
plaies
lacs
sang
96
bétail
97
colonne
98
muraille
ordre
99
manne
montagne
Sinaï
100
fournaise
101
sommet
choisi
102
gagerais
104
claires
île
querelle
105
richesse
longues
106
déposa
109
gare
accorda
volontiers
déranger
110
misérable
111
écurie
paix
égoïste
orgueilleuse
désobéir
112
gouverner
charitable
113
écailles
gagnait
114
effort
bûcheron
amandes
115
blessa
tartines
sirop
116
croûton
118
poulailler
doigts
perd
saisit
119
obligées
mille
121
poires
soigneusement

122
fontaine
ordures
123
ravi
124
probablement
porcs
126
recommandations
127
assurément
128
avança
129
connaissons
130
embrasser
avouèrent
131
franchise
royal
132
Gaston
souffrait
133
bénisse
forgeron
apprenti
134
Nord
nonpareilles
hâte
possible
137
branches
frottant
distance
138
presse
poursuite
étonné
139
atteindre
140
tonnerre
142
bal
143
mariage

144
progrès
rapportent
occupez
146
genre
transport
réellement
conserver
147
février
profondément
trottoirs
148
désertes
hôtel
boulangerie
apprêter
traire
149
envelopper
150
ordinaire
sommeil
drelin
sursauter
151
poivre
152
toque
marchandises
154
Suisse
155
quitter
156
encadreur
sculpteur
patience
157
parfaitement
159
taillait
160
conseils
distinguait
corps
161
chèvres
163
augmentait

164
commandes
vécurent
166
Philippe
orphelin
Madeleine
calendrier
167
ciseaux
postale
lignes
168
timbre-poste
expérience
169
ronflant
allure
complètement
170
rangea
façon
171
coiffé
172
oeuvre
173
indiqué
174
double
175
craignait
désappointée
employés
176
signature
177
secondes
178
renne
Eric
horizon
cultiver
179
exprès
protège
mousse
chaussures
tentes

180
habitue
impatience
181
verges
résister
182
harnais
attela
traîneau
siffla
sèche
183
tourbillon
ralentissait
184
plier
empaqueter
vaisselle
dressés
185
course
186
Hou-ou-ou
silencieusement
groupe
raide
187
échappa
brassée
rameaux
188
imagination
189
murmurant
190
modèle
épreuves
191
emploi
192
paresseuse
église
présence
193
grondaient
supportait
plaindre
chrétienne
pardonnez

194
maltraitait
pétrir
195
méditant
cloches
196
remercie
197
s'assemblèrent
parfumée
198
s'efforcèrent
humbles
200
ouvriers
menuisiers
avocats
exemple
204
baguette
205
balaye
époussette
regretterez
rondins
206
appuya
accrocher
buffet
208
soucoupe
cuillers
avertissement
bourrée
209
dizaine
210
épaules
211
fauteuil
213
piquera
215
auparavant
216
Brisach
cancans
218
moindre
219
taille
Yvette
221
vieillard
vêtement
222
ouvrage
refuseriez
223
rêvèrent
224
engrangeait
objets
226
suffisamment
228
useront
229
usés
230
promptement
gâté
désobéissant
Timothée
232
soucis
233
réconforté
moquer
234
débarrassé
institutrice
235
rassurées
236
classe
confus
237
honteux
leçon
gentil
238
Cendrillon
veuf
blonde
mignonne
généreuse
239
épousa
240
occasion
paillasse
plaignait
officier
241
besogne
espèce
242
sanglotant
243
souricière
244
cocher
ratière
lézards
245
redeviendront
246
inconnue
danseuses
247
ravissante
reconnurent
exactement
248
déshabiller
bâiller
s'étirer
bijoux
254
personnage
décor
256
courageuses
degré
256
sacrifier
bravoure
257
rancune
Chanaan
également
jaloux
258
préféré
Ruben
haine
259
gerbes
prosternées
haïrent
féroce
esclave
260
consoler
honnête
261
récolte
intelligent
greniers
262
abondantes
quantité
Benjamin
263
traduire
haïssent
condition
264
prisonnier
268
petits-enfants
chariots
s'établit
269
David
Notre-Seigneur
naturel
270
fusil
lance
fronde
exerçait
271
gueule
272
Saül
274
tendre
pénétrait
275
accablaient
Philistins

276
bagages
vallée
guerre

277
proche
quarante
Goliath
insulte

278
préservera
cailloux
bouclier

280
chef
nombre

281
psaumes

282
colon
canadien
fleuve
sud-ouest
Québec

283
baptême
Guillaume
Guillemette
traversée
scalpaient

284
inquiétude
océan
chrétien

285
immense
manufacture
munitions
situation

286
exposés
danger

287
sournois
défiants
massacraient
ennemis
insupportable

288
légumes
évangéliser

290
intérieure
persévères
embarqua

291
falaise
défricher
volonté

292
immédiatement
principale
semailles
énormes
croisaient

294
diverses
remplacèrent

295
inutiles
sains et saufs
adopté

300
entraînement
camp

301
mitrailleuses

303
ballotté

305
message



